

L'affaire des coupeurs de têtes

Moussa Konaté

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

MOUSSA KONATE

L'AFFAIRE DES COUPEURS DE TÊTES

Métailié
NOIR



Moussa Konaté

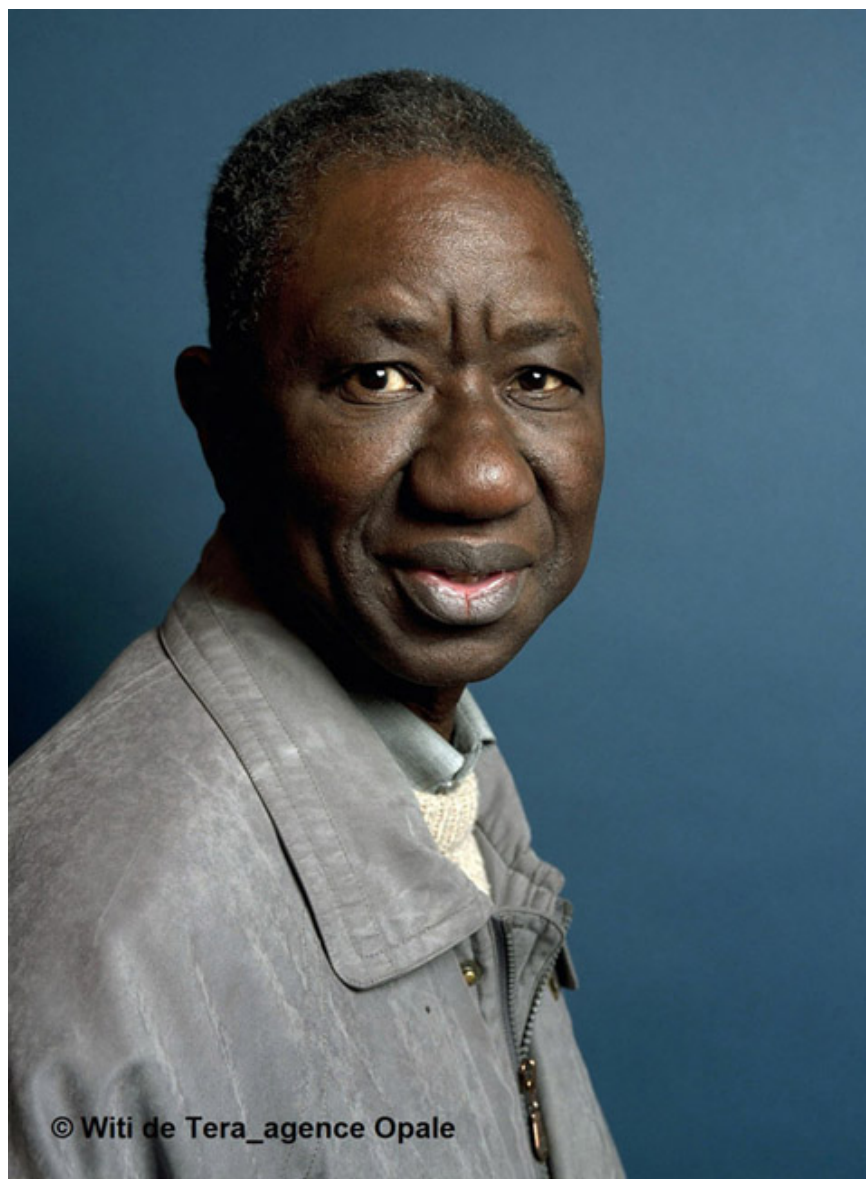
L'affaire des coupeurs de têtes

À Kita la foule venue accueillir l'équipe de foot est repartie de la gare en dansant et en abandonnant sur place un mendiant immobile et surtout sans tête. Dans la nuit un esprit vêtu de rouge est passé dans la colline armé d'une torche. Le matin suivant, un autre mendiant décapité a été trouvé au marché. Le commissaire Dembélé et son adjoint, le moderne Sy, sont dépassés par la situation. Les notables et les religieux y voient un châtiment de la dépravation moderne. Le commissaire Habib est envoyé à leur rescousse, il connaît bien la ville et ses coutumes. Il sait résister aux pressions multiples. Habib et le jeune Sosso, son adjoint, mènent l'enquête, chacun selon son style et ses compétences, et évitent les embûches qu'on leur tend pour que rien ne bouge.

Les cadavres sans tête se multiplient, les jeunes gens modernes font des affaires et les religieux prient. Mais que deviennent ces têtes sans corps ?

Moussa Konaté raconte avec talent et tendresse le village où il a passé son enfance, il met en scène les enjeux de la société malienne prise entre tradition et modernité, entre logique de l'État et religion musulmane. Son style ironique et plein d'humour donne un charme tout particulier à ce dernier roman écrit quelques mois avant sa mort.

Moussa KONATÉ est né à Kita (Mali) en 1951. Cofondateur du festival Étonnants Voyageurs à Bamako, dramaturge, éditeur, essayiste sagace, il s'est éteint en 2013, à Limoges. Dans la même veine romanesque il a publié *L'Empreinte du renard*, *La Malédiction du lamantin* (Fayard et Points), *L'Assassin du Banconi* (Série noire) et *Meurtre à Tombouctou* (Métailié).



© Witi de Tera_agence Opale

Moussa KONATÉ

L'AFFAIRE DES COUPEURS DE TÊTES

Éditions Métailié
20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris
www.editions-metailie.com
2015

COUVERTURE

Design VPC

Photo © Harry Hook / Getty Images

© Éditions Métailié, Paris, 2015

ISBN : 979-10-226-0328-7

1

À la gare de Kita, devant le modeste bâtiment à étage de style colonial abritant les bureaux et le logement du chef de gare, sous une rangée de manguiers centenaires, une foule compacte et enthousiaste se pressait autour d'un orchestre traditionnel. Elle accompagnait de battements de mains tam-tam, tambours et balafons, en reprenant en chœur le refrain de la chanson au rythme endiablé d'une griotte exaltée, couverte de bijoux clinquants. Au milieu du cercle, des danseurs, hommes et femmes, se trémoussaient, comme possédés. Bien que le lieu fût déjà bondé, les Kitankés continuaient à affluer, convoyés par des dizaines de minibus, de motos et de bicyclettes qui se garaient n'importe comment, n'importe où. À mesure que l'attroupement enflait, les rires et les cris de joie s'amplifiaient, étouffant presque la voix pourtant éclatante de la griotte. À quelques dizaines de mètres de l'orchestre, des enfants jouaient au ballon, lequel, de temps à autre, allait s'écraser sur la tête ou dans le dos d'un spectateur tellement emballé par le spectacle qu'il ne se rendait compte de rien. Mais qu'est-ce qui enthousiasmait donc tant les habitants de la ville de Kita ?

Située au cœur du Manding, cette cité historique fut une des portes d'entrée des forces coloniales françaises et de l'Église catholique dans ce qui fut le Soudan, puis le Soudan français. Terre de l'ethnie malinké, elle devait sa notoriété avant tout à ses griots, musiciens de talent exceptionnel. Ensuite, gros travailleurs devant l'éternel, grâce aux immenses champs qu'ils cultivaient avec la houe, les braves Malinkés avaient fait de leur ville la capitale de l'arachide, une légumineuse dont ils raffolaient et qui était devenue le symbole de leur ethnie. Le Soudan français ayant acquis son indépendance, et ayant été baptisé Mali, la ville de Kita fut englobée dans une région, dont le chef-lieu était Kayes, à la frontière du Sénégal. Là-bas vivaient essentiellement ceux de l'ethnie des Khassonkés sur lesquels plaisantaient les Malinkés qui les présentaient comme des fainéants passant leur temps à bavarder sur des hangars, alors que les Khassonkés, en retour, se moquaient des "Malinkés balourds,

mangeurs de pâte d'arachide". Entre Kayes et Kita s'était installée une rivalité sans méchanceté, certes, mais quand même tenace, chaque ville s'employant à prouver à l'autre sa supériorité. Il en était ainsi jusque dans le football, dominé incontestablement par la capitale régionale, malgré le travail acharné des marabouts et féticheurs malinkés. Or, miracle, la veille, l'équipe des Malinkés, l'Union sportive de Kita, l'USK, avait, pour la première fois de son existence, infligé une raclée à celle des Khassonkés. Il n'en fallait pas plus pour enflammer la capitale de l'arachide. Toute la nuit les griots avaient chanté les louanges de leurs valeureux footballeurs qui s'étaient montrés dignes de leurs ancêtres en sauvant l'honneur des leurs. Aujourd'hui, par le train express en provenance de Kayes, les héros regagnaient leur terre natale qui les attendait avec impatience. Dès lors, il ne fallait pas s'étonner de voir les Malinkés exubérants, qui eussent certainement chicoté le train pour le faire entrer plus tôt à Kita. Ce jour de fête, à la gare, seul un mendiant, habillé d'une gandoura rayée et chaussé de sandales en plastique, demeurait indifférent à la joie tumultueuse. Assis à l'écart, dans l'herbe, contre la clôture de barres de fer, une vieille boîte de conserve tenant lieu de sébile et sa canne à ses pieds, sans doute fatigué, il semblait dormir profondément, la tête, ceinte d'un épais turban de cotonnade, posée sur ses genoux. En retour, personne ne s'intéressait à lui et sa sébile demeurait vide.

Soudain, à l'entrée de la gare, d'une jeep et de deux 4 × 4 qui venaient de freiner sautèrent une douzaine de policiers et de gendarmes contenant difficilement leur joie. Ils franchirent la foule avec autorité et occupèrent aussitôt les abords de la voie ferrée après en avoir dégagé un groupe de badauds qui y dansaient sans se soucier du danger.

Lorsque, quelques minutes plus tard, un long sifflement retentit du côté du quartier Samédougou, au flanc de la mystérieuse colline Kitakourou, la folie s'empara des Malinkés qui se ruèrent vers les rails à la rencontre du train qui s'annonçait. "USK ! USK !", se mirent-ils à entonner aussitôt en tapant des mains au son endiablé des tam-tam. Et voilà la locomotive fumante de l'express s'immobilisant dans un long crissement de freins qui ajoutait au tintamarre. Les footballeurs furent aussitôt happés par des centaines de mains, juchés sur des épaules et, louangés par la griotte dans un brouhaha indescriptible, conduits au minibus qui les attendait. C'est à coups de klaxon rageurs et avec l'aide des gendarmes et policiers que le véhicule réussit à se frayer un chemin dans la masse survoltée et à s'enfuir avec ses occupants. L'enthousiasme des Kitankés n'en faiblit pas pour autant. Au contraire, précédés de leur orchestre, ils formèrent un imposant cortège qui commença à arpenter les rues poussiéreuses bordées de caïlcédrats et

de flamboyants fleuris. Du moment qu'il n'intéressait plus personne, le pauvre train avait continué son chemin vers Bamako et la gare se vidait rapidement. Parmi les derniers à la quitter figuraient les enfants qui continuaient à jouer au ballon, désireux de s'afficher en dignes successeurs de leurs aînés de l'USK. À un moment donné, un des plus talentueux d'entre eux exécuta un geste acrobatique qui arracha un cri d'admiration aux quelques dizaines d'adultes qui s'attardaient encore sur le lieu. Le ballon, qu'il avait empêché de passer par-dessus sa tête, alla s'écraser et se coincer entre les jambes du mendiant, toujours endormi, adossé à la clôture. Un autre enfant courut et, sans aucun égard pour le pauvre homme, plongea sa main entre ses jambes et en arracha le ballon. Le mendiant bascula, s'écroula sur le côté. Le turban noué autour de sa tête se défit et tomba dans l'herbe. "Il n'a pas de tête ! Il a perdu sa tête !" hurla le garçon en tremblant, les yeux exorbités. Il s'enfuit sans demander son reste, aussitôt imité par ses copains également épouvantés. Effectivement, le corps gisait au sol, le cou sans tête couvert de caillot de sang. À leur tour, après un moment d'hésitation et d'incrédulité, une fois face à l'évidence, les adultes s'empressèrent d'abandonner le lieu en poussant force "bissmilah !" et "Allah akbar !". Même le chef de gare qui, dans son grand boubou brodé, voulait vérifier l'information qui lui avait été donnée, tourna rapidement les talons à mi-chemin après avoir aperçu le cadavre de loin.

Trois policiers, qui continuaient à faire la ronde après le départ du train, se retrouvèrent, en même temps que l'agent de permanence de la gare, devant le cadavre décapité. L'un d'entre eux téléphona à leur chef, le commissaire Dembélé, et l'entrée de la gare fut aussitôt interdite. Environ dix minutes plus tard, alors que les policiers se perdaient en conjectures, la jeep du commissaire arriva. Accompagné de son adjoint, l'élégant et beau lieutenant Sy, et du responsable du service des identités, muni d'un appareil photographique, le commissaire Dembélé, un Malinké trapu et costaud, tourna autour du corps, jeta un coup d'œil derrière la clôture, puis, les sourcils froncés, interrogea un des agents.

– Personne n'a touché à rien, j'espère, hein ?

– Non, mon capitaine, lui répondit l'agent. C'est le ballon des enfants qui l'a fait tomber, mais personne n'a touché à rien.

– Est-ce que quelqu'un le connaît ?

– Chaque jour, il venait s'asseoir à la même place pour quémander, répondit le gardien de permanence. Moi, je le laissais faire, parce qu'il ne faisait jamais rien de mal. Mais je ne sais même pas comment il s'appelle.

Le commissaire fit la moue pendant que son collaborateur prenait des photos du mort sous tous les angles. Se tournant vers son adjoint,

il remarqua, les sourcils froncés :

– C'est bien étrange, comment a-t-il pu se trouver assis là sans tête ?

– Je suis tout à fait d'accord, acquiesça le lieutenant Sy, c'est étonnant.

– Alors appelle le docteur Cissé et explique-lui ce qui se passe. Qu'il nous rejoigne rapidement.

L'adjoint s'éloigna de quelques pas, actionna son téléphone portable, puis rejoignit ses collègues. Soudain, tous les regards se tournèrent vers la rue passant devant la gare. En se dandinant, comme d'habitude, un coupe-coupe suspendu au cou, faisant de la main le geste de trancher un objet, tantôt à gauche, tantôt à droite, et lançant "Ngaba ! Je coupe ce que je trouve, ngaba !", le fou surnommé Ngaba passait son chemin, indifférent à tout. Il en était ainsi depuis bientôt un quart de siècle que cet homme, alors jeune, était apparu à Kita en provenance d'on ne savait où. Il portait déjà son étrange et inquiétant bijou et offrait le même spectacle. Il passait toute la journée à faire le tour de la ville et, dès le coucher du soleil, il tombait dans un sommeil de plomb qui ne le libérait qu'au lever du jour. Il dormait alors n'importe où, sous un arbre, sur la place du marché, dans un buisson, parfois même dans un ravin. Quand il avait faim, comme s'il recouvrait un peu de lucidité, il se mêlait aux mendiants aveugles auxquels les Kitankés offraient des restes de nourriture, aux abords du marché. La crainte que son apparence inspirait au début avait fini par se muer en une étrange sympathie du moment que l'individu ne causait de tort à personne. Curieusement, certains jours, l'espace de quelques minutes, il redevenait un homme normal et plaisantait avant de redevenir Ngaba. Beaucoup d'habitants avaient fini par se demander si derrière le fou ne se cachait pas un esprit, d'autant plus que, jamais coiffé ni rasé depuis un quart de siècle, l'homme arborait une chevelure et une barbe poivre et sel extravagantes qui confortaient les rumeurs. Il inspirait crainte et respect. Deux jeunes gens, émus par son triste sort, lui avaient même construit sous les fromagers, en un lieu réputé hanté par un méchant diable, une hutte qu'il habitait depuis lors.

Les policiers fixaient toujours l'étrange individu sans un mot. En fait, la vue du coupe-coupe et l'état du mort qui gisait à leurs pieds avaient déclenché en eux un soupçon que personne n'osait avouer publiquement. Seul le lieutenant Sy se hasarda à lancer un "C'est bien bizarre" accueilli par des hochements de tête approbateurs. Le commissaire Dembélé se contenta de lui répondre : "On verra ça bientôt."

L'ambulance de l'hôpital apparut au coin de la rue et se gara sous les flamboyants. Le docteur Cissé, frêle et chauve, et deux infirmiers

portant un brancard marchèrent à pas pressés vers les policiers. À la vue du corps sans tête, le médecin s'accroupit aussitôt et observa le cou longuement.

– Vous avez fait le nécessaire, commissaire ? demanda-t-il en se relevant.

– Absolument, lui répondit le policier.

– Alors, nous allons l'emporter pour l'autopsie. Je vais prendre également le turban ensanglanté. Le reste est à vous.

– Bien. Si nous pouvions avoir les résultats rapidement, ça me soulagerait, docteur. C'est la première fois que je me trouve dans une telle situation.

– Je ferai de mon mieux, commissaire.

Sur un signe de leur chef, les infirmiers aux mains gantées déposèrent le corps et le turban sur le brancard, puis se dirigèrent vers l'ambulance. Leur chef leur emboîta le pas après avoir salué le commissaire et promis encore de faire de son mieux.

À leur tour, sur ordre du capitaine Dembélé, les policiers prirent place à bord de leurs véhicules avec la sébile, la canne et les sandales en plastique de la victime.

À côté de son adjoint conduisant la jeep, le capitaine Dembélé avait l'air soucieux. Cette étrange affaire lui compliquait non seulement la tâche, mais même la vie, à Kita. Originaire du village de Dialaya, à quelques dizaines de kilomètres, il avait éprouvé un immense plaisir quand, après ses études, il avait été affecté à la police de Kita. Apprécié de ses supérieurs, il avait grimpé l'échelle de la hiérarchie rapidement et s'était retrouvé commissaire neuf ans plus tard. Il avait vu la petite ville calme et agréable grossir au fil du temps par un afflux d'étrangers à la recherche de travail. Parallèlement, les délits n'avaient cessé d'augmenter. Avec le personnel et les moyens limités à sa disposition, même avec le concours de la gendarmerie, il lui était difficile de faire face à la tâche ardue qui était la sienne. Tous les actes délictueux ne pouvaient être élucidés et des malfaiteurs échappaient à la police. Les habitants de Kita avaient fini par l'accuser d'incompétence, déçus qu'un Malinké fût incapable d'être à la hauteur de ses ancêtres. C'étaient surtout les jeunes qui lui en voulaient d'avoir fait arrêter pour vol, dans une boutique, un jeune adulte admiré de tous pour son élégance et ses qualités de meneur. Or, pour la police, l'idole avait effectivement volé et il était hors de question de fermer les yeux sur son délit. La semaine qui avait suivi son arrestation, les jeunes n'hésitaient pas à lancer des pierres contre le domicile et la voiture du commissaire. Il avait fallu l'intervention de l'imam de la Grande Mosquée pour les ramener à la raison. Si le crime de la gare

n'était pas rapidement élucidé, le commissaire craignait le retour du mépris et de la détestation des jeunes. Et comme l'exaspération conduisait souvent les Malinkés de Kita à des gestes violents, il redoutait même le pire.

Son adjoint, le lieutenant Sy, jeune quadragénaire, était un Peul de la ville de Nioro, qui connaissait peu Kita et ne semblait se préoccuper que de son boulot. Presque ignoré de la population, il vivait en marge de la société, d'autant plus que, divorcé, il ne se sentait pas tenu de prendre part aux actions de solidarité sociale devenue une obligation. L'image de la police souffrait donc aussi du comportement du commissaire-adjoint dont le chef appréciait cependant l'ardeur au travail et l'honnêteté.

Plongés chacun dans ses pensées, sans avoir échangé un mot, les deux policiers pénétrèrent dans le commissariat, bâtiment ordinaire de couleur jaunâtre, une fois la jeep garée sur le petit parking. Le capitaine invita le lieutenant à le suivre dans son bureau.

– Sy, lui dit-il lorsqu'ils furent assis face à face, cette histoire m'inquiète franchement. Il va falloir foncer pour la résoudre. Je ne veux pas de complications.

– Je vous comprends, chef, lui répondit Sy, mais le problème, c'est l'absence de tête. On ne sait même pas qui est la victime. Ça va pas être facile. C'est ce que je pense. Franchement.

– Ouais, convint le commissaire, je vois. J'espère que le docteur Cissé nous donnera des informations utiles dès demain. C'est déjà ça. Mais comme le mort fréquentait la gare depuis longtemps, je suppose que quelques personnes le connaissent.

– Peut-être, mais vous savez qu'il n'est pas facile de faire parler les gens ici, chef. Je les vois mal se présenter spontanément à la police pour dire ce qu'ils savent. Or la victime n'a pas de pièce d'identité, comme tous les mendiants.

– Si nous lançons un appel à témoins via la radio et même le crier public, ça peut être une solution. Il est possible qu'une ou deux personnes décident de dire ce qu'elles savent. Nous pouvons également demander aux imams des différentes mosquées de recueillir les témoignages. Ils inspirent davantage confiance aux habitants. Je pense que c'est une voie à prospecter. Qu'en dis-tu ?

– Euh... Je sais pas trop... Je crains qu'on aille penser que c'est parce que nous sommes incompetents que nous faisons appel aux Kitankés. Certains diront que nous les poussons à être des délateurs. J'avoue que cette solution me laisse un peu sceptique.

– Que faire alors ? Puisqu'ils ne se présenteront pas d'eux-mêmes, il faut bien aller à leur recherche. Nous allons être obligés de passer par là. Le médecin nous révélera l'heure de la mort, l'âge du mort, la cause de la mort, mais ces données ne suffiront pas si nous n'avons

aucune information sur l'identité de la victime. Il va donc falloir dès demain matin lancer l'appel à témoins.

– S'il n'y a pas d'autre solution, pourquoi pas ?

– Et toi, tu vois une autre solution ?

– Je pense encore au fou Ngaba. Le fait qu'il soit passé du côté de la gare aujourd'hui peut ne pas être gratuit. Pour moi, c'est un suspect potentiel. Pourquoi ne pas nous intéresser à lui d'abord, puisque nous l'avons sous la main ?

– Et comment allons-nous procéder, puisqu'il est impossible de dialoguer avec lui ?

– Nous pouvons fouiller dans sa hutte pour commencer. On ne sait jamais. Peut-être y a-t-il des indices. Sinon, l'appel à témoins ne me convainc pas vraiment, chef.

– Ok. Attendons les résultats de l'autopsie et nous verrons par quoi commencer. C'est bientôt le crépuscule. Alors on se revoit tôt demain.

Les deux hommes se levèrent pratiquement en même temps et quittèrent le bureau pour gagner le parking, où les attendaient leurs voitures de fonction.

Le soleil s'était couché et l'ombre descendait sur Kita. Au crépuscule, les rues se vidaient, car c'était le moment de la journée où les mauvais esprits hantaient les cités humaines. Bientôt, les muezzins appelleraient à la prière.

Le commissaire Dembélé allait s'installer dans sa voiture lorsqu'il fut rejoint précipitamment par le lieutenant Sy qui, les yeux hagards, lui indiqua un point de la colline Kitakourou, à l'ouest du commissariat. Intrigué, le capitaine Dembélé leva les yeux et aperçut un bien étrange spectacle. Tenant une torche à la flamme vacillante, habillée de la tête au pied d'un ensemble rougeâtre, une silhouette arpentait lentement le flanc de la colline, disparaissait parfois derrière un rideau d'arbres pour réapparaître quelques instants plus tard sur un rocher avant de continuer à cheminer calmement. La scène dura longtemps, puis le mystérieux personnage se volatilisa dans les ténèbres.

Natif de Kita, le commissaire Dembélé ne paraissait pas surpris outre mesure par ce qu'il venait de voir, parce que le phénomène ne lui était pas étranger. La colline Kitakourou était pour les Kitankés le lieu sacré où résidait l'esprit des ancêtres. Selon une croyance, certaines années, lorsqu'un malheur ou un bonheur particulier s'annonçait, l'esprit, vêtu de rouge ou de blanc, se montrait pour l'annoncer. Aujourd'hui, il signalait donc une année de rudes épreuves ou de dangers pour la ville de Kita. Ce fait, rare, perturbait profondément la vie quotidienne des Kitankés chaque fois qu'il se produisait, à cause de l'angoisse qu'il provoquait.

Le commissaire s'apprêtait à parler à son adjoint quand son portable sonna. Il écouta, échangea quelques mots avec son interlocuteur, puis s'adressa à Sy.

– Demain, je t'expliquerai ce qui se passe. Je ne serai pas tôt au bureau, parce que le préfet vient de me demander de le rejoindre chez le chef de village demain matin, à neuf heures et demie. C'est bizarre, mais c'est comme ça. Il m'a donné un ordre sans explication. Je n'ai pas le choix.

“Voilà. Je ne te retiens pas davantage, à demain donc. Bonsoir.”

– Bonsoir, chef, dit à son tour l'adjoint.

Ils se serrèrent la main et chacun prit le chemin de son domicile.

Ce jour-là, d'autres événements étranges se déroulèrent en pleine ville, avec pour protagonistes des habitants connus de tous.

Ainsi, Gouloufin Kéita était d'une famille native de Kita, dont un des ancêtres était le héros de certaines légendes. L'homme était sexagénaire, un âge auquel tout habitant digne de ses ancêtres était considéré comme un notable. Or, malgré son âge, Gouloufin ne s'était pas assagi. De parents animistes, il n'avait jamais accepté de se convertir à l'islam. Il ne priait donc pas, ne jeûnait pas et, surtout, buvait de la bière de mil. Il était père d'une fille et d'un garçon. La fille se prostituait dans sa jeunesse et, à quarante ans, n'était toujours pas mariée, parce que personne ne souhaitait se lier avec sa famille. Le garçon, d'une trentaine d'années, buvait ostensiblement de la bière de mil et invoquait toujours les dieux animistes chaque fois qu'il était confronté à des difficultés. Méprisé de tous, il finit par fuir la ville. L'épouse de Gouloufin était une femme bizarre. Comme son époux, elle ne priait pas comme une musulmane et ne sortait presque jamais de chez elle. C'était sa fille qui s'occupait de toutes les tâches ménagères.

Son fils parti, Gouloufin ne pouvait compter que sur lui-même pour entretenir sa petite famille. Il possédait un champ d'arachide assez vaste qu'il cultivait et il allait chercher régulièrement le bois avec lequel sa fille faisait la cuisine. Lorsqu'il marchait dans la rue, les passants évitaient de le croiser. Tout le monde l'appelait Gouloufin le cafre. Ses voisins le méprisaient tellement qu'ils préféraient faire un long détour plutôt que de passer devant sa concession délabrée.

Ce jour-là, à la tombée de la nuit, Gouloufin revenait de son champ avec sa charrette remplie de bois de cuisine tirée par un âne. Au moment où il arriva aux abords de Kita, c'était le crépuscule. Les appels à la prière s'élevaient dans différents quartiers, plongeant la ville dans un grand silence. Soudain, devant le charretier apparut, de derrière un rideau d'arbres, un être à forme humaine, mais drapé de la

tête aux pieds dans un étrange costume rouge sang. Au sommet c'était une cagoule et le reste un grand boubou sans col ni manche. La chose s'était figée au beau milieu du chemin, comme si elle attendait quelqu'un. Gouloufin obligea l'âne à s'arrêter. Il regarda la chose et commença à trembler de peur. Lorsque celle-ci brandit un coupe-coupe, tenu par une main invisible, parce que couverte d'une étoffe rouge sang, Gouloufin paniqua.

“Gouloufin, l'interpella l'apparition d'une voix qui paraissait amplifiée par un porte-voix, Gouloufin, tu es un mécréant. Tu ne pries pas, tu ne jeûnes pas, tu bois du vin. Ici, c'est Kita, ce n'est pas le pays du diable. Toi, tu es natif de cette ville, mais tu n'honores pas tes ancêtres. Ils sont venus sur la colline Kitakourou pour ordonner à leurs descendants d'éviter de vivre avec des impies comme toi. Vous souillez Kita, toi et ta famille. Je suis l'âme des ancêtres des Kitankés. Je te dis que ta vie est finie. Tu iras là où doivent aller les fils indignes.” La chose s'approcha alors à grands pas de l'homme pétrifié. Elle donna brusquement de violents coups de coupe-coupe à la charrette, qui se disloqua, faisant tomber Gouloufin. Effrayé, l'âne s'enfuit. Sans plus un mot, la chose disparut dans la brousse.

Gouloufin se remit péniblement sur ses jambes et, se retournant sans cesse vers l'endroit où l'apparition terrifiante avait disparu, il continua son chemin. Son cœur battait follement, ses jambes flageolaient et il ressentait une profonde douleur dans tout le corps. N'y tenant plus, il se mit à marcher à quatre pattes. “Je l'ai vu, j'ai vu l'esprit des ancêtres”, disait-il d'une voix chevrotante à tous ceux qu'il rencontrait. Lorsque les passants le reconnaissaient, ils s'enfuyaient. L'homme continua ainsi jusque chez lui. Son cœur ne résista pas et cessa de battre. Le grand mécréant était mort. Sa femme allait devoir payer des badauds qui le mettraient sous terre le lendemain, puisque les croyants n'inhument pas un mécréant.

Fadiala Dembéle, lui, au contraire, était un notable respecté de tous. Époux de quatre femmes et père d'une douzaine d'enfants, élevés strictement selon les coutumes malinkés, musulman pieux, pour qui la mosquée était devenue une seconde maison, il était aussi le médiateur préféré vers lequel on courait en cas de conflits familiaux ou de voisinage.

Fadiala était donc assis sagement sur une natte dans la cour de sa concession, au milieu des siens silencieux, comme toujours, quand la chose surgit. Le costume qu'elle arborait était devenu brillant et plus impressionnant. Elle s'arrêta à deux pas de Fadiala, qui la regardait les yeux écarquillés, tandis que ses épouses et ses enfants étaient tellement terrorisés qu'ils s'étaient tous jetés sur une même natte.

“Fadiala, dit la chose de la même voix amplifiée, je suis l’esprit des ancêtres. Kita n’est pas une ville ordinaire, parce que vos ancêtres y tiennent énormément. Je suis apparu sur Kitakourou pour vous mettre en garde, vous, nos descendants. Le monde court à sa perte et Kita, notre chère Kita tend à lui emboîter le pas. Nous ne l’admettrons jamais, nous qui l’avons fondée avec notre cœur et notre esprit. Votre devoir est de veiller sur l’héritage que nous vous avons transmis. Toi, Fadiala, tu es un enfant qui nous honore. Voilà pourquoi c’est à toi que je m’adresse directement. Dis à tes semblables, à tous ceux qui ont le devoir de veiller à la bonne santé de cette ville, que les malheurs vont bientôt s’abattre sur Kita. Des têtes continueront de tomber jusqu’à ce que vous, nos enfants, vous respectiez le pacte qui nous lie. Surtout, n’allez pas penser autre chose, tout ce qui vous arrivera sera de votre faute. Si vous vous obstinez, nous serons obligés, nous, vos ancêtres, de vous faire disparaître tous. Aucun être humain, fût-il le plus intelligent de la terre, ne pourra arrêter la malédiction qui va s’abattre sur cette ville. Fadiala, fais ce que tu peux pour que ta ville ne sombre pas. Je ne te rendrai plus visite tant que le visage de Kita n’aura pas changé.”

L’être étrange demeura debout et silencieux encore un moment, puis les lumières qui faisaient luire son costume s’éteignirent et il devint une masse sombre et informe. Il marcha à reculons, quitta la concession et s’enfonça dans la nuit.

Fadiala n’arrêtait pas de marmonner “bissimilahi”. Ses femmes et ses enfants, serrés les uns contre les autres, épouvantés et fascinés, ne firent pas un geste. Le père récita encore de nombreuses sourates, puis tenta de les rassurer.

Ce fut sur Kitakourou que se déroula un autre événement. Après sa visite à Fadiala Dembéle, la chose apparut, dans sa tenue rouge scintillante, au sommet de la colline sacrée. Elle allait et venait à pas lents entre deux rochers, s’arrêtait, levait les bras au ciel, se remettait à marcher. Bien qu’il fit noir, ses lumières la rendaient visible de loin. La rumeur courut et pratiquement tout Kita eut bientôt les yeux rivés sur cette nouvelle apparition des ancêtres. Le rouge brillant de son costume était encore la preuve qu’il annonçait des malheurs épouvantables. L’angoisse et la peur des habitants n’en furent que plus grandes. La chose continua son manège quelque temps encore, puis les lumières qui l’enveloppaient s’éteignirent et elle disparut.

Après avoir observé ce spectacle, Fadiala se hâta d’aller transmettre au chef de village le message que lui avait délivré l’esprit des ancêtres.

2

Le lendemain, à neuf heures et demie, après quelques détours par des rues poussiéreuses, en se garant devant le domicile du chef de village, à Moribougou, un quartier ancien aux habitations de banco couvertes de tôle ondulée, sous les yeux du chauffeur qui fumait, appuyé contre le capot du 4 × 4 bleu de son patron, le commissaire Dembélé fut surpris de constater que le préfet l'y avait précédé. Le policier jeta un coup d'œil à sa montre et fut rassuré : il était même en avance de cinq minutes. Lorsque, vêtu pour la circonstance d'une gandoura blanche, il pénétra dans la cour de la concession, il aperçut le préfet assis sur une natte faisant face à une autre natte sur laquelle était installé Fakourou Kéita, le chef du village, entouré de Balla Kouyaté, le chef des griots, et de Namory Doumbia, le devin, tous habillés d'un grand boubou et coiffés d'un bonnet.

Après les salutations d'usage, le commissaire se déchaussa et prit place à côté du préfet. La vaste cour était déserte, les épouses du chef du village s'étant retirées dans leur chambre, avec leurs enfants. Quelques moineaux piaillaient dans les manguiers ou autour du puits, à la recherche de grains de mil.

Le griot toussota pour s'éclaircir la voix, puis parla.

– *Coumandant*, nous sommes heureux et honorés de ta présence parmi nous aujourd'hui. Il y a plus de dix ans que tu vis avec nous ici, à Kita. Jamais nous ne nous sommes plaints de toi, jamais tu ne nous as manqué de respect. Tu es le chef, certes, mais nous sommes les anciens. Tu t'es toujours comporté à notre égard comme un fils respectueux. C'est la preuve que tu es un enfant béni, car l'enfant qui respecte d'autres parents respecte sans doute les siens, et l'enfant qui respecte ses parents est un enfant béni. Qu'Allah fasse de ton chemin un chemin de gloire, qu'Il te rende au centuple le respect que tu nous voues.

“Quant à toi, Dembélé, tu es un fils du pays. Tu es un Malinké et tu es au service des tiens. Il ne m'appartient pas de te juger, car où que tu sois, quoi que tu fasses, nos ancêtres ont l'œil rivé sur toi. C'est à eux de te juger, pas à moi. Puisse Allah te guider sur le chemin de

l'honneur ta vie durant, pour que tu sois toujours digne de tes ancêtres.

“Venons-en maintenant à l’os de la parole. Fakourou Kéita, digne descendant de Soundjata Kéita, inégalable empereur de notre Manding, a souhaité vous rencontrer pour parler avec vous de notre ville de Kita où repose l’âme de nos ancêtres. Il y a des choses qui s’y passent et qui l’inquiètent. Comme c’est la parole qui est la lumière de l’esprit, un entretien avec vous est indispensable. La parole est donc entre tes mains, Kéita.”

– Je te remercie, Kouyaté. Je ne suis rien sans cette ville, car on n’est rien sans ses ancêtres. Jusqu’à ce jour, moi, je n’ai connu que Kita. Le jour où j’irai rejoindre mes ancêtres, ils me demanderont dans quel état j’ai laissé la cité qu’ils m’ont confiée. Je serai seul face à eux. C’est pourquoi rien de ce qui touche cette ville ne saurait me laisser indifférent. Or, les événements de ces deux derniers jours sont inquiétants, très inquiétants. Hier, sur Kitakourou, l’esprit des ancêtres est apparu. Je l’ai vu et j’ai compris qu’il nous apportait un message urgent. Le soir, l’esprit a puni Gouloufin, qui a perdu la vie, lui le déshonneur de Kita. Ensuite, il a rendu visite à Fadiala Dembéle pour lui confier un message. C’est pourquoi j’ai demandé à Namory Doumbia de sonder les profondeurs du mystère pour éclairer notre chemin. J’ai donc tenu à ce que nous soyons autour de lui aujourd’hui pour l’écouter. Doumbia, la parole est donc à toi à présent.

Sans un mot, le devin tira de sa poche un sachet dont il vida le contenu sur la natte. C’étaient des cauris. Il se mit à les manipuler de façon à leur faire former des figures, qui étaient autant de messages qu’il déchiffrait en hochant ou secouant la tête, en tirant les lèvres, comme s’il discutait avec un interlocuteur invisible. Il lui arrivait même parfois de pousser un “hum !” lorsque les cauris dessinaient certaines figures. Incapables d’entrer dans son monde, les quatre autres l’observaient en silence, visiblement impressionnés. Quelques minutes plus tard, le devin interrompit son geste et, la bouche entrouverte, fixa du regard quelque chose au loin. Arriva enfin le moment où, revenu sur terre, il soupira légèrement et se détendit.

– Kéita, dit-il d’une voix grave, si l’être humain pouvait tout connaître, il serait un dieu. Celui qui cherche la vérité sur terre ne la trouvera pas, car sur terre il n’y a qu’une face de la vérité, l’autre se trouve en un lieu inaccessible à l’être humain ordinaire. La vérité, toute la vérité réside là-bas, au pays de nos ancêtres. Celui qui n’a pas compris cela n’a rien compris et ne comprendra jamais rien. Je ne suis ni un dieu ni un esprit, mais une créature à deux jambes. Ce que je m’en vais vous dire ne vient donc pas de moi, mais de nos ancêtres.

“Hier, leur esprit a arpenté Kitakourou. Il était de rouge vêtu. La nuit, il est descendu en ville pour punir Gouloufin. Moi, je n’en suis

pas du tout étonné, parce que, malgré son âge, Gouloufin n'avait aucune considération pour nos valeurs ancestrales. Nos ancêtres lui ont ôté la vie, il fallait s'y attendre. C'est la seule vue de l'esprit qui l'a fait mourir de peur. Ensuite, l'esprit s'est rendu chez Fadiala qui, contrairement à Gouloufin, est respectueux de nos valeurs. C'était pour l'informer que les jours à venir seraient tragiques pour notre cité. Par la voix des cauris, ils m'ont fait savoir qu'ils ne reconnaissent plus leurs descendants que nous sommes, que l'honneur et la dignité ont cessé de guider nos pas et que chaque jour qui passe nous éloigne d'eux. Hier, il y a eu un mort sans tête, mais ce n'est que le début de nos misères. D'autres faits surviendront, plus horribles. Puisque nos ancêtres sont en colère, nous ne pouvons plus compter sur leur protection. Ils ont donc laissé la place aux mauvais génies qui ne vivent que de la souffrance des humains. Voilà pourquoi les jours à venir seront cruels pour nous, habitants de Kita. Regardez la dérive de notre cité. Tout le monde ne parle que d'argent, tout le monde ne pense qu'à l'argent. L'argent achète tout désormais et nos filles vendent leur corps. Nos ancêtres n'ont-ils pas raison ? Ne sommes-nous pas devenus indignes d'eux ? Alors ils sont décidés à nous tourner le dos et à nous laisser aux mains des mauvais génies tant que nous n'aurons pas retrouvé le droit chemin. Nous souffrirons beaucoup et longtemps si leur colère ne s'apaise pas. Il faut donc que, d'ici trois jours, nous reconnaissons nos torts et que nous leur présentions nos excuses. Nous leur offrirons un sacrifice – un mouton blanc et du lait frais – au pied de la colline Kitakourou. Ce sont nos ancêtres, ils sont mécontents de nous, mais ils ne nous haïssent pas. Ensuite, il faudra que nous mettions fin à ce qui les choque le plus, je veux parler de la prostitution de nos filles. *Coumandant* et com'saire, il vous appartient de faire en sorte que nos rues ne soient plus souillées, que nous retrouvions le chemin de l'honneur et de la dignité.

“Prions pour que les malheurs qui s'annoncent nous épargnent. Que s'éloigne à jamais de nous le diable qui corrompt les âmes. Que nos ancêtres acceptent nos excuses et ne nous renient pas.

“Voilà ce que j'avais à vous dire. Que Dieu guide nos pas sur le chemin de la sagesse.”

Le chef du village et ses invités murmurèrent des “amen” en se tapotant le front. Le devin les dévisagea les uns après les autres, hocha la tête, puis, sans plus un mot, ramassa ses cauris. L'atmosphère était bien étrange. On eût dit que le préfet, le commissaire, le chef du village et le griot éprouaient de l'appréhension et de la gêne. Les regards fuyants, on se grattait la tête, toussotait, se raclait la gorge, croisait et décroisait les jambes jusqu'au moment où, comme s'étant libéré du charme, le griot s'adressa au préfet.

– *Coumandant*, tu as entendu les paroles de Namory Doumbia. Il

n'a rien laissé dans l'ombre, nous voilà éclairés. Si tu as quelque chose à dire, nous t'écoutons.

– Tu n'as dit que la vérité, Kouyaté. Je remercie Doumbia pour les informations qu'il nous a données. Nous en avons besoin pour éviter de marcher dans les ténèbres. Le commissaire Dembélé et moi, nous réfléchirons mûrement à tout ce que nous avons entendu aujourd'hui. Notre devoir est de veiller au bonheur des Kitankés et rien ne nous arrêtera dans notre mission. S'il plaît à Dieu, le malheur qui s'annonce nous sera épargné.

“Pour ce qui est de l'offrande destinée à l'esprit de nos ancêtres, j'enverrai le lait et le mouton dès demain. Comme le recommande Doumbia, il ne faut pas perdre de temps. En tout cas, nous vous remercions de votre confiance et nous vous assurons que nous ferons tout pour que la paix et la sécurité règnent à Kita.

“Maintenant, si nous nous sommes tout dit, le travail nous attend et nous allons vous demander la route.”

Après force remerciements, salutations et bénédictions, le préfet et le commissaire quittèrent leurs hôtes. Au moment de se séparer, le premier dit au second : “Je vous demanderais de me trouver à mon bureau aujourd'hui ou demain, commissaire. Je souhaiterais reparler de tout ça avec vous et avoir quelques informations sur cette affaire d'homme à tête coupée. Alors bonne journée, commissaire.” Dembélé hocha la tête en disant “Entendu, monsieur le préfet”, puis les deux hommes gagnèrent chacun son véhicule.

Une fois au bureau, le commissaire Dembélé se laissa tomber dans son fauteuil et soupira profondément. Il était bien embarrassé. Alors qu'il avait à résoudre l'énigme du coupeur de têtes, voilà que les notables le chargeaient d'une mission de salubrité morale. Sa tâche se compliquait davantage, parce que si les mauvais génies étaient considérés comme les coupables, aucun habitant ne se hasarderait à témoigner. En outre, toute arrestation apparaîtrait comme un abus. Il en voulait au préfet d'avoir acquiescé à tous les propos du devin sans se soucier qu'il existait des lois et qu'on ne pouvait pas agir n'importe comment.

Il allait convoquer son adjoint quand son portable sonna. Après l'avoir écouté et éteint, il demeura raide, les yeux exorbités, les lèvres entrouvertes. Puis soudain, il se rua hors de son bureau, s'engouffra dans sa voiture et démarra sur les chapeaux de roues. Quelques minutes plus tard, il se gara devant la Grande Mosquée et marcha à grands pas vers un groupe de policiers arrêtés sous des caillcédrats. Son adjoint vint vers lui en courant. “Excusez-moi, chef, dit-il, je n'ai pas voulu vous déranger quand vous étiez chez le chef du village. C'est

par là.” En les apercevant, les policiers s’écartèrent. Le commissaire Dembélé se trouva devant un cadavre sans tête, couché au pied d’un arbre. Ce fut pour lui comme un coup de massue. Un cadavre sans tête hier, un cadavre sans tête aujourd’hui, le devin aurait-il raison ?

– J’étais au bureau quand l’agent de garde à la mosquée m’a téléphoné. Je suis venu aussitôt avec toute l’équipe et on a fait le nécessaire. J’ai appelé le docteur Cissé qui ne va pas tarder à venir – il termine une opération chirurgicale, expliqua le lieutenant Sy à son chef très mal à l’aise.

– Et où est l’agent de garde ?

– Le voilà là-bas, devant la mosquée. Camara, viens vite !

L’agent arriva en courant.

– Tu étais présent au moment où le corps a été découvert ? lui demanda le commissaire.

– Oui, chef.

– Alors explique-moi comment ça s’est passé.

– J’ai prié, moi aussi. Après les bénédictions de l’imam, nous sommes sortis de la mosquée. Le commerçant El Hadj Diaby a commencé à offrir l’aumône aux mendiants qui étaient assis sous les caïlcédrats. Il fait ça tous les jours. Quand il est venu ici, sous cet arbre, le mendiant avait la tête baissée, couverte d’un pan de son boubou. El Hadj Diaby a cru qu’il dormait. Il l’a secoué un peu pour lui donner quelques pièces de monnaie, mais l’homme est tombé. On a alors vu qu’il n’avait pas de tête. Les fidèles se sont mis à pousser des “bissimilah” et beaucoup sont partis presque en courant. Moi, j’ai téléphoné au commissariat, on m’a passé le lieutenant. C’est comme ça, chef.

– Et les autres mendiants ?

– Ce sont tous des aveugles. Ils sont partis je ne sais pas où. Ils se tenaient par la main. De toute façon, ils connaissent le chemin. Ça fait des années qu’ils l’empruntent.

– Et Diaby, le commerçant, il est parti aussitôt, lui aussi ?

– Oui, chef. Il était bouleversé. Il m’a dit en partant de l’informer du moment de l’enterrement. Il va offrir le linceul pour le corps. Il paraît qu’il le fait pour les pauvres qui meurent.

– Oui, je sais. Et qu’est-ce que les gens ont dit de ce cadavre sans tête ?

– Je les ai entendus dire que l’esprit des ancêtres l’avait annoncé hier et qu’il fallait s’attendre à d’autres malheurs.

– As-tu autre chose à ajouter ?

– Euh... non... non... Ha ! Pardon, pardon, chef ! Quand on était autour du corps, j’ai vu passer Ngaba avec son coupe-coupe. Il n’a même pas jeté un coup d’œil de ce côté, il est parti, comme ça.

– Entendu. Merci. Si des détails te reviennent en mémoire,

n'hésite pas à m'en parler. Tu peux rejoindre ton poste de garde maintenant.

Au même moment, l'ambulance de l'hôpital freina tout près et le docteur Cissé apparut devant deux brancardiers. Le médecin salua à peine et s'accroupit aussitôt devant le corps qu'il observa longuement. Il se releva, les mains sur les hanches, l'air perplexe.

– Encore ! s'exclama-t-il en s'adressant au commissaire.

– Eh oui, docteur, encore un homme décapité, lui répondit ce dernier.

– Bon, écoutez, commissaire, si vous avez fait le nécessaire, nous allons emporter le corps. Je vous rejoindrai à votre bureau sans tarder, si vous y êtes disponible.

– Je vous attendrai, docteur. Vous pouvez enlever le corps.

Le docteur Cissé salua de la tête et suivit les brancardiers qui avaient précédé ses ordres. “Bon, alors on s'en va”, ordonna le commissaire à son petit monde dont l'embarras était nettement perceptible.

De nouveau dans son bureau, le commissaire Dembélé se sentait bien seul. Cette nouvelle découverte macabre provoquait en lui une grande confusion, à tel point qu'il ne savait plus par où commencer son enquête. La nouvelle question était de savoir si c'était le même meurtrier qui avait décapité les deux victimes ou si l'on avait affaire à une bande de criminels. En outre, les explications du devin lui revenaient souvent en mémoire et ajoutaient à sa confusion. À tout cela se mêlait la crainte de voir s'installer dans la ville un climat de terreur qui pourrait conduire certains habitants à des gestes désespérés, susceptibles de troubler l'ordre public. En vérité, depuis bientôt dix ans qu'il dirigeait la police de Kita, le commissaire Dembélé n'avait eu à élucider que des délits relativement mineurs. La succession brutale de crimes de sang d'une telle horreur ne pouvait que le troubler profondément, d'autant plus que l'estime dont il bénéficiait de la part de ses supérieurs hiérarchiques lui imposait de résoudre rapidement cette énigme.

Le lieutenant Sy entra et prit place en face de son chef, qui l'avait invité à le rejoindre, sans doute pour discuter avec lui, mais aussi pour rompre l'isolement dans lequel il était enfermé.

– Tu vois, Sy, ça se complique, dit-il. Ce mort aussi est sans tête. Il va falloir quand même avancer. As-tu des informations sur la diffusion de l'appel à témoins ?

– Oui, chef. J'ai fait le nécessaire auprès de la radio et du crieur public. Mais pour le moment, il n'y a pas de réaction. Moi, je doute fort qu'il y en ait. Attendons encore un peu voir.

– Le devin Doumbia pense, lui, que ces crimes sont le fait de mauvais génies qui punissent les Kitankés coupables de se laisser aller. Je suis sûr qu'avec l'apparition sur Kitakourou et la fin surprenante de Gouloufin, les habitants pensent pareillement. Évidemment, nous, nous ne pouvons pas nous contenter de cette hypothèse. Mais, pour éviter toute friction, il va falloir que nous empêchions les prostituées de se montrer. Il ne s'agit pas de les arrêter, parce que aucune loi n'interdit la prostitution, mais de les intimider. Nous pouvons, à bon droit, évoquer des raisons de sécurité. Tu organiseras donc une surveillance des lieux supposés de mauvaise réputation. D'ailleurs, je ne suis pas sûr que beaucoup de gens se hasardent le soir dans les rues, vu les événements de ces deux derniers jours. Il faudra penser à des patrouilles régulières avec l'appui de la gendarmerie. Bien sûr, nos moyens sont limités, mais la présence même symbolique des forces de l'ordre le soir dans les rues peut avoir un effet rassurant sur la population. Pour le moment, c'est ce que nous pouvons entreprendre. Qu'en dis-tu ?

– Je crois que les patrouilles, c'est une bonne idée, si ça peut un peu rassurer. Mais il faut aussi lancer l'enquête pour résoudre l'énigme des morts. Je vous ai parlé de Ngaba, hier. Aujourd'hui aussi, il a été vu sur les lieux. Si c'est un hasard, c'est quand même un hasard qui se répète. Je pense qu'il faut qu'on se penche sur son cas. Les crimes sont étranges, comme le comportement du fou. Personne ne sait ce qui se passe dans sa tête. Il faut espérer qu'il n'en commettra pas d'autres, si c'est lui le coupable. Le mieux, c'est de nous assurer rapidement de son innocence ou de sa culpabilité. C'est ce que moi, je crois.

– Bon, écoute, c'est une hypothèse à vérifier effectivement. Il faut profiter d'un moment de la journée où il sera absent de sa hutte pour la fouiller. Aujourd'hui, c'est tard, mais demain, c'est possible. Qu'un agent le file et nous donne l'information utile. Tu mets donc la machine sur pied.

– Entendu, chef. Demain, je ferai le nécessaire.

Le docteur Cissé s'annonça, entra et s'installa à côté du lieutenant Sy. De son sac, il tira un dossier qu'il glissa vers le commissaire.

– Ce sont les résultats de l'autopsie du mort de la gare, expliqua-t-il. C'est un homme d'environ soixante ans. Il claudiquait de la jambe gauche. Au vu de la blessure de son cou, j'en déduis qu'il a été décapité avec un couteau à la lame tranchante, absolument efficace. Et ça s'est produit entre une heure et une heure trente du matin. Il y a d'autres détails qui figurent dans le dossier dont je vous laisse prendre connaissance.

– Merci docteur, dit le commissaire. Ces données nous seront fort utiles. Je voudrais quand même vous demander si, à votre avis, le crime a été commis à la gare ou ailleurs, d'où le corps aurait été

emporté.

– C'est le genre de question à laquelle je ne saurai répondre, commissaire. Rien sur le corps ne permet d'en tirer une conclusion sur ce point. Si encore nous avions la tête, les investigations pourraient être poussées, mais comme tel n'est pas le cas...

– Oui, c'est le grand problème, la tête du mort. Connaître son identité ne va pas être facile non plus.

– Et qu'est-ce que je fais du corps ?

– Vous le gardez à la morgue, docteur, car c'est une enquête qui pourrait être longue, et comme il y a deux morts, il vaut mieux les avoir tous sous la main.

– Entendu, docteur. S'il n'y a pas d'autres questions, je vais devoir vous quitter. En tout cas, je suis à votre disposition et je vous communiquerai les résultats de l'autopsie du second corps le plus rapidement possible.

– Tu n'as rien à ajouter, toi ? demanda le commissaire à son adjoint.

– Non, rien, répondit Sy.

Sur ce, le médecin prit congé.

– S'il n'y a pas de témoin, dit le commissaire en feuilletant le document que lui avait communiqué le docteur Cissé, je me demande comment nous allons nous en sortir. Ça ne va pas être facile, d'autant plus que nous ne tenons pas l'arme du crime non plus.

– Chef, moi, je pense qu'une des pistes pour le moment, c'est Ngaba. Je ne sais pas pourquoi, mais on dirait que c'est une intuition. J'y pense constamment. Je suis sûr que dès demain nous allons commencer à voir un peu de lumière dans cette affaire.

– Espérons-le.

Le commissaire décrocha le téléphone qui avait sonné, échangea quelques mots avec son interlocuteur, puis raccrocha.

– C'était le commerçant El Hadj Diaby, expliqua-t-il à son adjoint. Il veut savoir quand le corps sera remis à l'imam, afin d'engager les dépenses pour les obsèques. Heureusement qu'il existe des gens généreux comme lui.

“Bon, écoute, Sy, nous allons nous arrêter là pour aujourd'hui. Demain, nous mettrons la machine en marche. En tout cas, je n'ai jamais été aussi coincé. Ce silence des Kitankés, ah ! quel supplice ! Mais il faut faire avec.”

3

Le commissaire Dembélé se trompait en accusant tous les Kitankés de se murer dans le silence. En effet, il en existait au moins un qui démentait cette image. C'était une femme prénommée Kadia, dont le nom de famille avait pratiquement disparu et que presque tous les habitants appelaient Kadia-grande-gueule, Kadia-micro ou "La bouche de Kita". Le mot silence ne figurait pas au dictionnaire de Kadia. Tout ce qu'elle savait, tout ce qu'elle pensait, elle le disait à haute voix, où que ce fût. "Si tu veux que ton secret soit éventé, confie-le à Kadia-grande-gueule" était devenu le proverbe inventé par les Kitankés pour illustrer l'indiscrétion de cette femme. Tout en elle était particulier. Son physique était celui d'un homme. Lorsqu'elle était vêtue d'une camisole, ses bras et son cou étonnamment musclés rappelaient ceux d'un champion de lutte. Sa voix de stentor s'entendait de loin, d'autant plus qu'elle parlait toujours avec force. Marcher à côté d'elle pouvait se révéler un calvaire, car elle balançait ses bras si violemment qu'on risquait d'en faire les frais. Curieusement, la nature semblait lui avoir donné un coup de main en la dotant d'une bouche tellement large qu'elle ressemblait plutôt à une gueule. Son mari était la risée de la ville, parce que son épouse l'écrasait ; c'était lui qui paraissait plutôt l'épouse. Les mauvaises langues ne se gênaient pas pour le surnommer, dans son dos, "la femme de Kadia". Le pauvre mari s'était quand même, avec l'appui de ses parents, remarié deux fois, mais ses deux nouvelles épouses avaient toutes fini par renoncer à la vie conjugale, terrorisées par Kadia-grande-gueule.

Ce matin-là, c'était cette Kadia qui, une bassine sur la tête, en compagnie de la seule amie qu'on lui connaissait et qui parlait peu, elle aussi chargée d'une bassine, se dirigeait vers le Grand Marché où elle tenait un hangar, car elle était marchande de condiments et de fruits d'excellente qualité. Contrairement aux autres habitants, Kadia parlait des morts sans tête à haute voix. "Le méchant diable qui les a éliminés va continuer à tuer, il n'y a aucun doute. Quand il n'y aura plus de mendiant, il va s'attaquer aux autres habitants. Quand le

diable décide de sévir contre les hommes, il ne s'arrête jamais en chemin. Si les Kitankés ne prennent pas garde, ils auront tous disparu dans quelques jours. C'est pourquoi il faut qu'ils évitent de sortir le soir. Moi, dès que le soleil se couche, je boucle la porte de ma concession. Plus personne ne met le pied dehors. C'est mon mari qui a voulu me désobéir en décidant d'aller voir ses copains. Je lui ai dit : `Si tu t'en vas et si tu perds ta tête, ne compte pas sur moi pour la chercher. Je ferai jeter tes restes dans une tombe et tu te débrouilleras pour répondre aux anges qui te demanderont pourquoi tu as fait le grand voyage sans ta tête. Je t'ai prévenu !' Il a compris et il n'est plus sorti le soir. Le problème, c'est qu'il veut partager le lit avec moi aussitôt après le dîner. Vous ne le connaissez pas bien, vous autres, alors je vous apprends qu'il est maigre, mais jamais rassasié. Il en veut toujours, toujours, comme le bébé le sein de sa mère. Je ne plaisante pas, c'est ainsi. Pour moi, c'est un calvaire de devoir l'allaiter à tout moment. Mais j'ai trouvé la solution. Je lui dis désormais : `Comme tu es fatigant ! Si tu veux me rendre la vie impossible, alors tu peux aller donner ta tête au méchant diable. Qu'est-ce que ça te fait d'attendre un peu ? Allez, vas-y !' Depuis lors, il attend que je sois disponible."

Sans prêter attention aux sourires ni aux regards narquois, Kadia-grande-gueule avait débité son discours tout le long du chemin, son amie, apparemment gênée, se contentant de hocher la tête. Une fois sous son hangar, Kadia posa sur une des quatre tablettes qui lui servaient d'étals la grande bassine contenant sa marchandise. Son amie, elle aussi marchande de fruits, continua son chemin vers son hangar. En apercevant sur un tabouret son pagne qu'elle avait oublié d'emporter la veille, Kadia-grande-gueule se lança à haute voix et en gesticulant dans une curieuse autocritique. "Hé, Kadia, on dit que tu es folle, tu l'es vraiment. Comment as-tu pu oublier ton pagne ici ? Si tu continues comme ça, tu finiras par oublier ta tête. J'espère que le diable n'a pas profité de ta sottise pour porter ton pagne. Kadia, Kadia, tu as intérêt à te ressaisir ! Tu es prévenue !" Alors elle tira le pagne d'un coup sec. "Woï ! Woï ! Hiii !" vociféra-t-elle aussitôt, les mains sur le crâne. Puis, comme une mécanique, elle se mit à marcher à reculons en continuant à pousser le même cri. Des marchandes et des clientes se précipitèrent vers elle en lui demandant ce qui lui arrivait. Les dix doigts pointés sur son hangar, Kadia cria : "L'homme sans tête est sous mon hangar ! Il est sous mon hangar, l'homme sans tête !" Deux femmes qui osèrent vérifier ses dires quittèrent le hangar précipitamment en hurlant à leur tour "Kadia-grande-gueule a raison ! L'homme sans tête est au Grand Marché !", et s'enfuirent. Ce fut bientôt la panique. Les portes des boutiques se mirent à claquer, leurs propriétaires imitant les marchandes, les marchands et les clients qui, dans une confusion tumultueuse, s'enfuyaient à toutes jambes. Ayant

repris sa bassine, Kadia aussi avait disparu dans la foule épouvantée.

Effectivement, sous son hangar, coincé entre un tabouret et un étai en bambou, un corps sans tête semblait se reposer. On pouvait imaginer aisément la terreur de la femme en voyant le cou ensanglanté dressé entre les épaules étroites du mort. Désormais, ce hangar était maudit et Kadia, malgré sa “grande gueule”, oserait difficilement s’y réinstaller.

En se frayant péniblement un chemin dans la foule aux abois, les deux agents de police de garde au marché ce jour-là parvinrent sur le lieu à l’origine de la débandade. Ils ne purent que constater la présence de l’objet épouvantable. Ils demeurèrent muets, les yeux fixés sur la découverte macabre. L’un d’eux finit par murmurer :

– T’as vu ? C’est pas possible.

Le second composa un numéro sur son téléphone portable.

– Oui, commissaire, c’est moi. Au Grand Marché, nous venons de découvrir un corps sans tête sous une hutte. Oui, commissaire, nous vous attendons.

“Tu sais ce que le chef a dit ? La même chose que toi : `C’est pas possible !’ Il arrive.”

Et c’est alors que passa à quelques pas d’eux le fou Ngaba, son coupe-coupe au cou et faisant des mains le sempiternel geste de trancher un objet.

Le commissaire Dembélé tournait en rond dans son bureau, la tête entre les mains, et claquait des dents comme s’il gelait. La sinistre nouvelle l’avait assommé. Non seulement il ne savait plus que faire, il ne savait même plus que penser. Trois cadavres décapités en trois jours, était-ce seulement pensable ? On eût dit un scénario de film d’horreur ou un conte macabre. Les paroles du devin Doumbia résonnèrent de nouveau dans sa tête. Il se demanda encore : “Et si l’homme avait raison, et si les crimes étaient l’œuvre d’un esprit cruel !” Mais notre policier se sentit aussitôt mal à l’aise d’avoir seulement raisonné ainsi. Pourtant, pour lui, cette hypothèse était la seule zone de lumière dans les ténèbres qui enveloppaient son esprit. En réalité, le commissaire était désespérément à la recherche de la moindre bouée de sauvetage, car il sentait qu’il se noyait. Il se précipita sur son téléphone, appela son adjoint, puis s’arrêta à la fenêtre. À pareille heure, les rues étaient habituellement grouillantes, mais aujourd’hui elles étaient presque vides. Imaginant le pire, le commissaire ferma les yeux.

Le lieutenant Sy entra. Il observa longuement son chef qui semblait n’avoir pas entendu le bruit de la porte. Il lui fallut faire semblant de tousser pour le faire se retourner. Le patron avait un air

bien étrange.

– Tu sais ce qui est arrivé ? demanda-t-il.

– Non, chef.

– Eh bien, il y a un nouveau crime. Comme pour les deux précédents, le corps est décapité.

– Ah ! s'exclama Sy. Et où, chef ?

– Au Grand Marché. Bon, on y va. Rassemble l'équipe et préviens le docteur Cissé.

Sy quitta le bureau à grands pas. Il réapparut quelques minutes plus tard et les deux policiers prirent place dans la jeep, suivie d'un 4 × 4 chargé du reste de l'équipe.

Ce fut un Grand Marché vide qui les accueillit. Seuls les deux agents se tenaient devant le hangar de Kadia. Ils signalèrent leur présence en agitant la main et les véhicules les rejoignirent.

Le commissaire Dembélé pénétra sous le hangar non sans appréhension et souffla en apercevant le corps. Il fit quelques pas en arrière, parcourut du regard l'intérieur de la hutte, puis demanda aux deux agents :

– Qui est le propriétaire de ce... ce machin ?

– C'est Kadia, Kadia-grande-gueule, répondit l'un des agents.

– Elle était présente ce matin ?

– Oui, chef, mais elle est partie.

– Bon, faites le nécessaire, ordonna-t-il à l'équipe de l'Identification.

Le docteur arriva à son tour environ un quart d'heure plus tard. "Encore !" s'étonna-t-il de nouveau à la vue du corps. Personne n'ouvrit la bouche. C'est dans un silence de mort que les brancardiers emportèrent le corps et que le hangar se vida. Au moment de monter dans l'ambulance, le docteur Cissé tendit une enveloppe au commissaire. "C'est pour l'autopsie du deuxième corps", précisa-t-il. Le chef de la police le remercia du bout des lèvres et chacun prit son chemin.

De retour à son bureau, le commissaire ouvrit sans empressement le document que lui avait donné le médecin, parce qu'il ne s'attendait à aucune donnée nouvelle. Effectivement, la victime, de sexe masculin, était âgée d'environ soixante ans, mesurait environ un mètre soixante-dix et pesait soixante-six kilos. Toutefois, le document ne précisait pas s'il avait été ou non tenu compte de la tête de la victime. La mort remontait à une heure trente du matin et l'arme du crime était une lame (sans doute un couteau) finement aiguisée. En somme,

le pressentiment du commissaire se confirmait : rien de nouveau. “Que faire ? Bon Dieu, que faire ?”

En réponse à l’interrogation du commissaire, son adjoint entra et s’assit en face de lui.

– Chef, comme vous l’avez ordonné hier, j’ai pris les dispositions nécessaires pour les patrouilles et la filature de Ngaba. La gendarmerie est prête à nous donner un coup de main, si nous le souhaitons. Pour le moment, je pense que nous allons fonctionner d’abord avec nos moyens. Il y aura six patrouilles de trois agents chacune dans les quartiers où se trouvent des mendiants, le soir. Les deux 4 × 4 seront réservés aux zones éloignées. En principe, ça devrait marcher, car les agents sont vraiment motivés. Certains m’ont signalé que des jeunes les traitent déjà de vauriens et ils sont ravis de leur prouver le contraire. Voilà.

– Donc la machine se met en marche dès aujourd’hui ?

– Oui, chef. Il y a le cas Ngaba. Si l’opportunité se présente, nous fouillerons sa hutte dès aujourd’hui.

– Et la ville, c’est calme ?

– Rien de particulier ne m’a été signalé pour le moment. L’affaire du Grand Marché est très perturbante, mais...

Soudain, une pierre fit voler en éclats la vitre d’une des fenêtres du bureau et des cris retentirent aux alentours du commissariat. Puis une pluie de projectiles s’écrasa contre les portes et les autres fenêtres. Le lieutenant Sy risqua un rapide coup d’œil dehors.

– Chef, ce sont les jeunes qui manifestent.

– Il ne manquait plus que ça, se désola Dembélé.

Effectivement, les lycéens avaient été choqués de voir les marchandes épouvantées (parmi lesquelles certains avaient reconnu leurs mères) se sauver par la rue passant devant leur établissement. Il avait suffi qu’un des jeunes ose défier son prof et incite ses copains à désertier les classes pour que la rumeur se répandît dans toutes les écoles et que les rues soient envahies. “À bas la police incapable !” criaient les jeunes manifestants, les poches pleines de cailloux, brandissant des bâtons, certains poussant devant eux de vieux pneus de voiture.

Leur première destination fut le commissariat de police dont ils saccagèrent d’abord les véhicules garés sur le parking avant de s’en prendre aux locaux.

Le commissaire Dembélé dut se coucher sur le carreau, contre le mur, pour éviter d’être atteint par les projectiles de toutes sortes qui continuaient à pleuvoir. Il ordonna à Sy de faire tirer des grenades lacrymogènes. L’adjoint rampa pour quitter le bureau. Peu après, des explosions retentirent et, d’eux-mêmes, certains agents n’hésitèrent pas à tirer en l’air pour effrayer les manifestants. Ceux-ci allumèrent

des pneus et les balancèrent contre le siège du commissariat. Dans un des bureaux, un incendie se déclara.

Dembélé réussit à téléphoner à la gendarmerie pour demander du secours qui ne tarda pas à surgir dans le dos des protestataires qui, pris entre gendarmes et policiers, détalèrent. Certains se blessèrent légèrement dans leur fuite et le calme finit par revenir. Les policiers réussirent à maîtriser rapidement le début d'incendie. Néanmoins quelques documents avaient brûlé.

Le commissaire était très inquiet. Il avait toujours craint des débordements, certes, mais il n'avait jamais imaginé un geste aussi violent de la part des jeunes et surtout des enfants, car même les écoles fondamentales avaient participé à la manifestation. Il se hâta de rejoindre ses agents, qui le rassurèrent : aucun manifestant n'avait été blessé par eux. On les sentait tendus, comme s'ils craignaient la reprise des échauffourées. Le chef les félicita avant de retourner à son bureau où il se laissa glisser dans son fauteuil, la tête vide.

À quinze heures, le commissaire se retrouva assis côte à côte avec le capitaine Coulibaly, le chef de la gendarmerie, en face du préfet qui les avait convoqués. Propagée par la presse, la nouvelle des meurtres étranges et de la révolte des jeunes avait fait le tour du Mali. Le préfet avait été sommé par ses supérieurs hiérarchiques de s'expliquer. Le rythme affolant des événements avait pris de court tous les responsables de Kita, qui ne semblaient plus savoir où donner de la tête. Le préfet, d'humeur plutôt bon enfant d'habitude, affichait une mine sombre qui trahissait son désarroi.

– Vous vous doutez que c'est à cause des événements de ces trois derniers jours que je vous ai convoqués, commença-t-il à expliquer aux deux responsables de la sécurité. Dites-moi d'abord, commissaire, s'il y a du nouveau dans votre enquête depuis notre rencontre avec le chef du village.

– Euh... euh... bafouilla le pauvre policier, non, pas vraiment. Malgré tous nos efforts, nous n'avons pas obtenu de témoignages. Or, comme les victimes sont sans tête, c'est très difficile d'orienter les recherches. Les rapports d'autopsie ne suffisent pas. Néanmoins, nous pensons à une piste que nous allons vérifier très rapidement. Cette enquête est très, très difficile, monsieur le préfet.

– Je comprends. Mais à Bamako, ils ne mesurent pas du tout la complexité de la situation. Le directeur de cabinet du ministre de la Sécurité publique m'a téléphoné et il n'a pas été du tout tendre. Il nous accuse de mollesse. La manifestation des jeunes n'a pas arrangé les choses. Il craint que ce mouvement ne fasse tache d'huile. J'avoue que j'étais gêné, parce que je n'avais rien à lui répondre tellement tout

est allé vite. S'il y a un autre meurtre, ce sera la catastrophe. C'est pourquoi je pense qu'il faut immédiatement prendre les mesures nécessaires pour sécuriser la ville.

– Justement, monsieur le préfet, nous avons examiné ce problème avec la gendarmerie et nous avons arrêté les mesures que nous allons mettre en œuvre dès aujourd'hui. Il y aura des patrouilles permanentes dans les lieux sensibles.

– Je pense qu'en attendant, c'est la meilleure démarche, intervint le chef de la gendarmerie. Les Kitankés seront rassurés par la présence des forces de l'ordre, et les criminels ne seront plus aussi audacieux. Il se pose un problème particulier, c'est celui des marchés. Après l'événement de ce matin, ils risquent d'être vides pendant quelques jours, parce que les gens auront peur d'y mettre le pied. Il serait bon qu'il y ait une présence plus visible de policiers et de gendarmes pour rassurer les habitants. Il faut se servir aussi de la radio pour leur faire comprendre qu'ils n'ont rien à craindre. Sinon, des jours sans marché, ce sera intenable pour la population. C'est justement le problème que je souhaitais traiter avec le commissaire Dembélé.

– Nous nous appuierons sur le crieur public aussi, parce qu'il a l'estime de la population, précisa le commissaire Dembélé.

– Je suis tout à fait d'accord avec vous, se réjouit le préfet. J'ai dit au directeur de cabinet du ministre qu'il n'y avait eu ni mort ni blessé, comme vous me l'avez affirmé, Dembélé. Je pense aux suggestions du devin Doumbia. Il est vrai que c'est une autre façon de voir les choses, mais ce sont les notables qui ont plus d'influence sur la population. Aucune loi n'interdit la prostitution, mais je me demande si vous ne pouvez pas trouver un moyen pour les convaincre que nous ne prenons pas leur préoccupation à la légère. Je ne suis pas policier, je n'ai aucune proposition, mais il faut craindre l'image qui serait la nôtre si nous n'agissions pas du tout. Alors...

– J'y avais pensé, le rassura Dembélé. Les endroits de mauvaise réputation et certaines rues seront sous surveillance, même s'il est peu probable que les filles se risquent dehors le soir après tous ces événements. Au moins, la rumeur de notre présence reconfortera les notables et sera dissuasive. Je suis sûr que ça marchera.

– Parfait. Voilà qui me rassure. Alors la grande nouvelle, c'est que le commissaire Habib, le patron de la Brigade criminelle, va venir mener l'enquête sur les morts décapités. Il sera avec son fameux adjoint, le capitaine Sosso. C'est le cabinet du ministre de la Sécurité publique qui m'en a informé. En principe, ils seront là dans une heure environ. Je leur ai fait réserver des chambres à l'hôtel Le Flamboyant. Habib est natif de Kita, il a encore de la famille ici, il sait donc où il met les pieds. Je vous demanderai en conséquence de tout faire pour lui rendre la tâche facile. S'il vient, c'est parce que les autorités

nationales estiment que les événements ont une portée nationale. Il aura du boulot, Habib, souhaitons-lui bonne chance, car ce n'est pas gagné.

“Je ne vous retiendrai pas davantage. Je vous remercie sincèrement de m'avoir rassuré. Et je compte sur vous pour nous sortir de cette triste histoire.”

Au moment où le préfet évoquait leur arrivée prochaine, le commissaire Habib et Sosso se trouvaient aux abords de Dialaya, le village du préfet, à quelques kilomètres de Kita. Au volant d'un 4 × 4 de la Criminelle, Sosso conduisait prudemment sur les conseils de son chef redoutant en ce lieu la présence d'animaux sauvages ou domestiques qui, parfois, se baladaient sans crainte sur la route. Ils allaient entrer à Kita dans quelques minutes.

En réalité, c'était Habib lui-même qui avait jugé plus prudent de se rendre dans sa ville natale lors de son entretien avec le directeur de la sécurité intérieure, pressé par son ministre inquiet des nouvelles diffusées par la presse. Connaissant la mentalité des habitants de sa ville natale, le chef de la Brigade criminelle imaginait le calvaire du commissaire Dembélé qu'il avait eu l'occasion de rencontrer brièvement deux fois lors de son dernier séjour remontant à cinq ans. Il avait trouvé l'homme un peu trop consensuel et trop préoccupé par son image. Ce n'était sans doute pas la meilleure attitude pour un policier obligé souvent d'aller à contre-courant de l'opinion générale. La tendance des Kitankés à réagir rudement lorsqu'ils étaient excédés faisait craindre le pire à Habib si les meurtres inexplicables se poursuivaient. La protestation des élèves en était le signal.

– Ça y est, nous sommes à Kita, expliqua Habib avec émotion à Sosso lorsque se profilèrent, à quelques centaines de mètres, des rangées de caïlcédrats, de kapokiers et de flamboyants.

– Un paysage magnifique ! s'exclama Sosso.

– Tu vois bien que les Malinkés ne sont pas que des mangeurs de pâte d'arachide. Nous avons le sens du beau aussi, contrairement aux Bambaras.

– Ah, chef, protesta Sosso, je ne suis pas tout à fait d'accord avec vous sur ce point. Nous, les Bambaras, nous sommes des artistes de génie.

– Bien sûr, dans la fabrication de la bière de mil.

Sosso éclata de rire. Il se retint de répliquer à son patron, parce qu'il savait qu'ils pourraient passer toute une journée à plaisanter

ainsi.

– Maintenant, puisque tu n'as pas bu de bière de mil, tu vas tourner à gauche, le taquina encore Habib lorsqu'ils arrivèrent à un carrefour.

Kita était devant eux, avec ses maisons basses couvertes de tôle ondulée ou de chaume, ses rues poussiéreuses bordées de grands arbres.

– Tu vois ce bâtiment à droite, continua Habib, c'est la préfecture, derrière, c'est le stade de foot. Là, à droite, c'est la résidence du préfet, autrefois résidence de l'administrateur colonial. Devant nous, c'est la résidence du préfet-adjoint. À gauche, c'est la rue qui mène au quartier de la Mission catholique où se trouve notre hôtel. Je t'informe que l'église de Kita date de 1888 et qu'il y a un pèlerinage chrétien qui s'y déroule chaque année. Tu pourras, si tu le veux, visiter la statue de Notre-Dame du Mali. Et devant nous, c'est le commissariat de police. Nous y sommes. Tu te gares sur le petit parking. Tiens, regarde les dégâts commis par les élèves. Vois l'état de ces deux véhicules et les vitres brisées. Bon Dieu !

Effectivement, les jeunes n'y étaient pas allés de main morte.

Pratiquement tout le personnel du commissariat constituait le comité d'accueil qui se précipita vers Habib et Sosso à peine les portières du 4 × 4 ouvertes. Ce fut un moment chaleureux, réconfortant pour le commissaire Dembélé, et qui permit d'oublier au moins pour quelques minutes l'image stupéfiante des cadavres sans tête.

– Tu as donc reçu le message que j'ai laissé sur ton portable ? demanda Habib au chef de la police de Kita.

– Bien sûr, bien sûr. J'étais au bureau du préfet quand tu as téléphoné.

Alors que les autres agents regagnaient leurs bureaux, les deux patrons et leurs adjoints se dirigèrent vers celui de Dembélé.

– Ils ne vous ont pas ratés, les élèves, attaqua aussitôt Habib à l'attention de son hôte.

– C'était un ouragan. Ils ont failli nous casser la tête. Regarde les vitres, ils ont pratiquement tout brisé. C'était terrible.

– On en reparlera. En attendant, je vous présente mon adjoint, le capitaine Sosso Traoré, pour ceux qui ne le connaissent pas. Et Sosso, je te présente le capitaine Dembélé, le commissaire, et son adjoint le lieutenant Sy. Nous sommes heureux d'être avec vous pour enquêter sur ces crimes pour le moins troublants. Je tiens à vous rassurer d'emblée. Ce n'est pas parce que vous êtes incompetents que nous sommes ici avec vous. C'est pour vous donner un coup de main. La tournure que prennent les événements peut avoir des conséquences au plan national ; il est donc normal qu'en tant que responsable de la

Brigade criminelle je vienne voir avec vous le meilleur moyen de clore cette affaire le plus rapidement possible. Il est indispensable que s'instaure entre nous une collaboration sincère. Kita est ma ville natale, mais je n'y ai jamais exercé ; c'est dire que votre participation à cette enquête est indispensable !

“Les informations que j'ai sont celles diffusées par la presse. Par conséquent, elles ne sont ni suffisantes ni tout à fait crédibles. C'est pourquoi je vais devoir vous demander certaines précisions. Bien entendu, Sosso interviendra chaque fois qu'il le jugera nécessaire.

“En trois jours, trois corps d'hommes décapités ont été découverts. Et ce matin, les lycéens et élèves de l'école fondamentale ont protesté contre ce fait et ont attaqué le commissariat de police. Voilà en gros ce que je sais. Je vais donc vous demander des éclaircissements. D'abord, y a-t-il eu une autopsie des corps et quels en ont été les résultats, Dembélé ?”

– Pour le moment, il y a eu les résultats de deux autopsies. Les morts sont effectivement des hommes, décapités tous deux avec une lame aiguisée, une lame de couteau certainement. L'assassin a utilisé un coagulant (un mélange de feuilles et d'herbes d'ici) pour empêcher la putréfaction des têtes. Le problème, c'est que les têtes sont introuvables.

– Et vous n'avez découvert aucun autre indice susceptible de guider vos pas ?

– Justement aucun autre.

Le commissaire Dembélé se leva, ouvrit une armoire et tendit les deux rapports d'autopsie à Habib.

– Tout ce que nous savons est là-dedans, expliqua-t-il.

– Merci. Il y a eu aussi cette apparition sur la colline Kitakourou. Je suppose que l'hypothèse d'un châtiment de méchants esprits s'est aussitôt répandue. Quand j'étais adolescent, un phénomène pareil s'est produit. J'ai moi-même aperçu cette silhouette habillée de rouge arpenter la colline avec un flambeau. Et cette année-là, il y a eu une épidémie de choléra et une invasion de criquets qui ont dévasté pratiquement tous les champs. Nous avons tous été convaincus alors que c'étaient les catastrophes annoncées par l'apparition. Aujourd'hui, j'ai de forts doutes, même si les coïncidences me paraissent toujours troublantes. Si un policier épouse de telles croyances, il n'a plus aucune raison de mener une enquête. Donc laissons les Kitankés croire comme ils le font, mais nous, nous opérons dans le rationnel.

“J'en reviens à cette histoire de têtes. Il est vrai qu'il est nécessaire de connaître l'identité des victimes pour se faire une idée du meurtrier. Or, étant un fils de ce pays, je doute que quelqu'un dénonce un suspect. En fait, il n'y a pas qu'une seule direction possible dans cette enquête. Si nous ignorons l'identité des victimes, nous

pouvons dessiner le profil du meurtrier ou des meurtriers. De là, nous remonterons à l'identité des victimes. Je m'explique. Le mendiant est considéré aussi bien par les musulmans que par les chrétiens comme un être auquel Dieu exige qu'on fasse du bien. Or, le meurtrier n'hésite pas à les tuer, au contraire. C'est donc quelqu'un pour qui la parole de Dieu importe peu. Ensuite, on peut s'étonner que le meurtrier ait laissé ses victimes dans des lieux publics. Il aurait dû plutôt les jeter dans la brousse ou dans un endroit où l'on n'aurait pas pu les découvrir, ou les enterrer. Pourquoi ne l'a-t-il pas fait ? Difficile de répondre à cette question. Mais la conclusion qu'on peut en tirer d'emblée, c'est que le criminel a un dessein. S'il agit ainsi, c'est dans une intention précise. Ce n'est donc pas un imbécile. C'est aussi quelqu'un de solide physiquement pour pouvoir immobiliser et égorger de tels individus. Et il a minutieusement choisi l'arme du crime, dont l'efficacité ne fait aucun doute. Est-ce un psychopathe ? Impossible de le dire, mais il est certain que c'est un homme sans pitié.

“En somme, nous avons affaire à un individu sans vergogne, intelligent, calculateur, sadique, physiquement imposant.

“Nous pouvons donc partir de ces traits de caractère pour sélectionner des suspects. Je sais qu'ici, à Kita, les crimes de sang sont exceptionnels, mais il y a quand même des individus violents auxquels vous avez eu affaire. Voyons parmi eux ceux qui répondent plus ou moins au profil que je viens de dessiner. Nous demanderons le concours de la gendarmerie, car le meurtrier peut ne pas habiter Kita, mais ses environs.

“Donc même sans les têtes, nous pouvons avancer. Je vois que Sosso a quelque chose à dire.”

– Oui, acquiesça Sosso. Je voudrais demander à nos confrères s'ils ont quand même sur le coup pensé à un suspect. Si le coupable a le profil que vous avez dessiné, il me paraît difficile de ne pas se rappeler immédiatement les personnes qui lui ressemblent. Est-ce que je me trompe ?

– Non justement, intervint Sy. Curieusement, Ngaba, le fou, a été vu sur les lieux de tous les crimes, comme le font les assassins. Cela m'a fait tiquer et j'ai demandé au commissaire Dembélé qu'on creuse de ce côté. Malheureusement, il y a eu la manifestation des élèves, sinon nous étions prêts à faire un tour dans sa hutte.

– Je me rappelle Ngaba et son coupe-coupe au cou, dit Habib. Il est vrai que rien qu'à le voir on peut se poser des questions. Mais depuis bientôt vingt-cinq ans qu'il vit ici, il n'a pas fait de mal à une mouche. Néanmoins, je pense qu'il ne faut pas l'exclure de la liste des suspects potentiels. Dès demain, vois avec Sosso comment procéder. Je suppose que vous avez prévu des patrouilles pour rassurer la

population et prévenir d'autres crimes.

– Absolument, répondit Dembélé non sans fierté. Les patrouilles entrent en action ce soir même. Habib, je voudrais te signaler d'autres faits dont la presse n'a pas parlé, mais dont la rumeur a parcouru toute la ville. Il paraît que le soir de son apparition sur la colline Kitakourou, l'esprit des ancêtres s'est montré à Gouloufin, un animiste. Ce dernier n'a pas résisté à la peur et est mort le lendemain. Le même soir, l'esprit aurait rendu visite à Fadiala Dembélé, un des notables les plus respectés. Il lui aurait transmis un message. Puis, tard le soir, comme tous les Kitankés, j'ai vu sur la colline une silhouette dans un costume rouge étincelant. Je ne sais pas ce que ces informations peuvent nous apporter, mais j'ai jugé nécessaire de vous en faire part.

– Merci, Dembélé. Toutes les informations peuvent nous être utiles. Nous les examinerons toutes à temps. En tout cas, nous sommes condamnés à résoudre cette énigme rapidement. Chez nous, les Malinkés, il n'y a pas de demi-mesure. On se revoit donc demain à huit heures. En attendant, nous, nous allons regagner le Flamboyant. Est-ce qu'il y a quelqu'un pour nous guider, parce que c'est un hôtel récent dont je ne connais pas l'emplacement exact.

– Oui, il y a l'adjudant Diallo qui habite dans le même quartier.

– Mais dis donc, Dembélé, tu es imprudent, plaisanta Habib. Un Sy et un Diallo : tu t'entoures de Peuls ! Ils vont vouloir nous coloniser, nous les Malinkés. Attention, il est dit : ne fais jamais confiance à un Peul.

On rit en gagnant la sortie et le jeune Diallo se mit au service des étrangers, qui l'embarquèrent dans leur 4 × 4. Direction hôtel Le Flamboyant.

Sans être un palace, l'établissement, de dimensions modestes, posé au milieu de grands flamboyants, avait fière allure. Sa couleur vert pâle se mariait harmonieusement avec la végétation luxuriante qui l'entourait. En se garant dans la vaste cour, Sosso ne put s'empêcher de s'exclamer "Magnifique !" Habib ajouta : "Comme un hôtel malinké." L'adjudant Diallo éclata de rire.

Une demi-heure plus tard, après avoir invité Diallo à rester pour dîner avec eux à son retour, Habib quitta ses jeunes collaborateurs afin d'aller rendre visite à sa vieille tante de quatre-vingts ans, dans sa maison paternelle. Certes, notre policier désirait revoir les lieux de son enfance et baigner dans l'atmosphère familiale, mais il espérait aussi que les siens lui donneraient des informations ignorées de ses confrères de la police de Kita.

À peine avait-il posé le pied dans la grande concession que son neveu Barou, un lycéen, fils de son cousin Saliou, courut le saluer,

suivi de ses petits frères et sœurs. Habib apprit que son cousin et sa femme étaient absents. Il s'attarda à bavarder et à plaisanter avec les enfants, puis gagna l'appartement de sa tante. Celle-ci écarquilla les yeux, se les frotta pour s'assurer que c'était bien son neveu qu'elle n'avait pas revu depuis longtemps, d'autant plus que Habib n'avait pas annoncé son arrivée.

– Habi... Habibou, bégaya la vieille dame, assise sur une natte, au milieu du salon, c'est bien toi ?

– Oui, ma tante, c'est bien moi. Comment te portes-tu ?

Et c'était parti pour quelques bonnes minutes d'échanges de salutations dont chacun profitait pour prendre des nouvelles d'une foule de parents et de connaissances. Petit à petit, la tante et le neveu revivaient les couleurs et les odeurs du passé, quand la maison était remplie de monde. Jusqu'à leur mort, les parents de Habib habitaient le bâtiment actuellement occupé par la tante, qui résidait alors avec son mari en Côte d'Ivoire. Et le temps avait poursuivi sa course lente mais inexorable, emportant la vieille génération, dispersant la jeune et multipliant les familles. Mais les souvenirs survivaient à la cruauté du temps et resurgissaient dans l'âme de Habib, fort ému. La tante aussi, qui paraissait moins que son âge, était ravie de l'occasion qui lui était offerte de se replonger dans le passé, car ses petits-enfants qui vivaient avec elle étaient trop jeunes.

Mais tôt ou tard, on finit par retourner sur terre, où attend la nostalgie.

– Dis-moi, Habibou, où sont donc tes bagages ? demanda la tante.

– À l'hôtel, ma tante.

– Ah ! tu es descendu chez des gens alors que ta maison paternelle est ici ? s'indigna la vieille femme. On ne fait jamais ça, mon enfant. Cette maison est celle de mon frère, de ton père, elle est la tienne. Pourquoi te fais-tu héberger ailleurs ? Si tu m'avais prévenue, je t'aurais fait préparer un lit.

– Ma tante, je suis venu pour un travail ; je ne suis pas seul, je suis avec d'autres personnes.

– Oui, mais il y a suffisamment de nattes pour que vous puissiez tous dormir ici.

– C'est le grand président du Mali qui nous a dit d'aller à l'hôtel, ma tante, mentit le neveu. Je ne pouvais pas faire autrement, sinon nous serions venus loger ici.

– Ah ! c'est le grand président qui a dit ça ! Tu as raison, mon enfant, il ne faut pas lui désobéir. Mais dis-moi comment tu vas manger.

– C'est la femme du grand *coumandant* qui fait la cuisine pour nous. Ne t'inquiète pas, ma tante, tout ira bien.

– Dis : s'il plaît à Allah, mon enfant.

– S’il plaît à Allah, répéta Habib, heureux d’avoir su trouver l’astuce pour apaiser la colère de sa tante.

– Je m’inquiète pour toi, mon enfant, continua la vieille femme, parce que Kita n’est plus Kita. Tout a changé. Moi, je ne reconnais plus les gens.

– C’est le monde entier qui est ainsi, ma tante. Ce n’est plus le monde d’autrefois.

– En vérité, mon enfant, c’est bientôt la fin du monde. L’autre jour, l’esprit des ancêtres est apparu sur Kitakourou. Il portait des habits rouges. Cette fois-ci, ce n’est pas un malheur qu’il annonçait, mais la fin du monde. Le diable est sur la terre depuis longtemps, mais nous ne le savons pas. Il est capable de prendre toutes les formes. Il peut même prendre le visage d’un voisin, d’un ami cher ou d’un parent. C’est pourquoi nous ne le voyons pas. Il n’y a rien à faire, le diable a gagné.

La tante avait prononcé ces dernières phrases d’une voix faible et triste. Elle se tut et regarda à ses pieds. Habib décida de ne pas lui expliquer la raison de son voyage. Il s’était dit que si sa tante ne lui avait pas parlé des crimes, c’était parce qu’elle n’en avait pas été informée. Il fallait éviter d’en ajouter à sa douleur. Il lui offrit une enveloppe dans laquelle il avait glissé quelques billets de banque et prit congé. La tante lui serra la main longuement. “Fais attention à toi, Habibou, le monde est devenu dangereux.” Habib la rassura et, la gorge nouée, se dirigea vers son véhicule auprès duquel attendait son petit-neveu Barou.

– Tu t’en vas, tonton ? demanda l’adolescent.

– Oui, Barou. Il est temps. Donne mon bonjour à tes parents quand ils seront de retour.

– Tu es venu pour enquêter, n’est-ce pas ?

– Oui, mais ne le dis pas à ta grand-mère.

– Tonton, tu sais qu’on a attaqué le commissariat de police aujourd’hui ?

– Oui, Barou. Vous l’avez saccagé. Et pourquoi ?

– Parce que ce sont des incapables, tonton. Ils ne savent même pas comment retrouver des assassins. Heureusement, tu es venu, sinon on allait avoir des dizaines de morts. Nous, on déteste surtout Sy. Il est gonflé. On le déteste.

– Vous n’avez donc pas vu l’esprit des ancêtres sur Kitakourou, vous les lycéens ? s’étonna faussement Habib avec l’intention évidente de provoquer son interlocuteur.

– Oh, tonton, nous, on ne croit pas à cette histoire. C’est du folklore. Si les policiers n’étaient pas des incapables, le problème allait être réglé. Les histoires d’ancêtres, c’est du n’importe quoi.

– Bon, j’ai compris. Je vais donc m’en aller. Tiens.

Habib tendit un billet de banque au jeune homme, ouvrit la portière de la voiture, dont il tira un paquet qu'il lui donna également en précisant : "Ça, c'est pour tes petits frères et petites sœurs." Tout sourire, le petit-neveu le remercia chaleureusement et Habib démarra son 4 × 4.

Redevenu le chef de la Brigade criminelle, Habib n'en demeurait pas moins troublé par le contraste entre le pessimisme de sa tante et la révolte de Barou. Il venait d'être confronté à deux visages de sa ville natale : celui du passé, désespéré parce que se sentant impuissant, et celui du présent, ignorant le passé et convaincu que l'avenir lui appartenait. Ainsi, comme partout ailleurs, à Kita aussi, les mentalités changeaient, les ancêtres perdaient de leur pouvoir. C'était une révélation que le commissaire Habib prenait au sérieux.

Dans le jardin de l'hôtel, il retrouva Sosso et Diallo en pleine conversation, le dernier accompagnant ses propos de gestes secs.

– J'espère que le Bambara et le Peul ne vont pas en venir aux mains, plaisanta-t-il.

– Rassurez-vous, chef, répliqua Sosso, nous parlons de la police de Kita.

– Et que reprochez-vous à la police de Kita ?

– Diallo ?

– Mon commandant, répondit le jeune policier qui avait été sollicité par Sosso, nous avons des patrons bizarres. Le commissaire Dembélé est trop sage, trop rangé pour un patron de police. Moi, quand je le vois dans son grand boubou les vendredis sur le chemin de la mosquée, j'ai envie de lui donner un coup de poing. Franchement, je n'aime pas ce genre de chef. C'est pourquoi on ne prend pas la police au sérieux. Pourtant, il n'était pas comme ça il y a quelques années, il a changé. Je ne sais pas pourquoi. Quant à Sy, vraiment, lui, il m'énerve. Il se prend pour un génie. Nous, il nous écarte systématiquement. On n'est au courant de rien. Il nous demande d'exécuter et c'est tout. Il ne prend jamais notre avis. Or nous, on est plus proches de la population qu'eux. Il y a des informations que nous, on a, et que lui et le commissaire Dembélé ne peuvent pas avoir. Par exemple, ils ont choisi de surveiller les lieux à risques à eux deux. Or nous, on est mieux placés qu'eux pour savoir les endroits à surveiller. Non, ils ne nous ont rien dit. Ils ont décidé et c'est fini. Franchement, ils ont un comportement énervant. Sy est jeune, mais il est pire que le commissaire. C'est bizarre, très bizarre. En tout cas, nous, on en a marre.

Habib comprit alors que dans sa ville natale, ce n'était pas seulement les lycéens et élèves qui étaient révoltés, mais la jeunesse

dans son ensemble. Que le policier Diallo osât s'en prendre sans retenue à ses supérieurs devant le patron de la Brigade criminelle était révélateur du changement des mentalités chez les jeunes.

– Et d'après toi, pourquoi Sy se comporte-t-il ainsi ? demanda-t-il à Diallo qui, pour reprendre son souffle, avait avalé un verre de bière.

– Mon commandant, depuis que je le connais, il est comme ça. Il méprise les autres comme s'il était meilleur que tout le monde. Et c'est aussi un hypocrite. Quand je le vois aller à la mosquée, j'ai honte, moi. Il boit en cachette, il court les filles en cachette. Tout ça, pour se faire passer pour ce qu'il n'est pas. S'il pouvait être muté, vraiment ça nous ferait plaisir.

– C'est étrange, un Peul qui déteste un autre Peul, où allons-nous ? se moqua Habib. Écoute, Diallo, nous reparlerons de ce problème plus tard. Pour le moment, chacun de nous ne doit penser qu'au meurtrier qui sévit à Kita. Il faut qu'il soit démasqué le plus rapidement possible. Les problèmes internes de la police ne sont pas une priorité pour le moment. De toute façon, c'est désormais moi qui dirige l'enquête. Rassure-toi, je m'efforcerai de ne pas être comme Sy.

Maintenant, nous allons manger, puis Sosso te déposera chez toi. Il vaut mieux que tu gardes ta tête, même si c'est une tête de Peul, donc sans grande valeur.

Sosso titilla son copain qui avait retrouvé la bonne humeur et riait sans retenue.

– Mon commandant, vous ne le savez pas, mais le cerveau des Peuls est en diamant, répliqua Diallo entre deux éclats de rire. De toute façon, rassurez-vous, je suis à moins de cinq minutes de l'hôtel et je suis armé.

– Alors parfait. Seulement, tu as révélé un secret qui annonce la fin de l'ethnie peule. Tant pis pour toi. Les Malinkés vont pouvoir régner seuls sur le Mali. Allez, on passe commande.

À neuf heures moins le quart, Habib et Sosso étaient sur le chemin du commissariat de police. L'adjoint conduisait avec beaucoup de prudence dans les rues grouillant de piétons, de cyclistes et motocyclistes qui marchaient ou roulaient comme bon leur semblait. Parfois, un charretier indiscipliné bloquait la circulation par une manœuvre inopportune. C'était un peu comme un mini Bamako à huit heures du matin.

– Il y a trente ans, ça, c'était inimaginable, dit Habib. Tu sais, la population de Kita a quasiment quintuplé en quarante ans. Quand j'étais adolescent, nous jouions au foot en pleine rue sans aucun risque, parce qu'il n'y avait pratiquement pas de circulation.

– En revanche, chef, dit Sosso, j'ai entendu un employé de l'hôtel raconter ce matin que depuis deux jours, les rues sont désertes dès la tombée du soleil. Je me demande si ce n'est pas à cause des crimes.

– Absolument. C'est d'autant plus terrifiant pour un certain nombre de Kitankés que le meurtrier est présenté comme un méchant diable. Aucune mesure de sécurité ne peut les rassurer sur ce point. Il ne faut surtout pas que cette atmosphère dure, sinon il faut s'attendre au pire. Les jeunes se moquent des mythes et des traditions, les adultes et les anciens y sont au contraire très attachés. Cette opposition peut déboucher sur un conflit ouvert dont on ne peut pas prévoir l'issue. Je t'avoue, mon petit, que de toute ma carrière, c'est la première fois que je perçois nettement une opposition des générations. Mais il faut faire avec. On y arrivera.

– Pourtant, chef, Kita donne l'image d'une ville agréable, une ville d'artistes, où existe la joie de vivre.

– Bien sûr, mais c'est parce que les ancêtres y faisaient la loi. Ce qui est de moins en moins vrai. J'avoue que quand je vois les jeunes de Kita aujourd'hui, quand je les entends, je me sens vieux. Nous, nous voyions la vie tout autrement.

Tu as entendu Diallo hier soir. Quelle colère, quel mépris pour ses chefs. Mais que veux-tu, c'est ainsi.

– Oui, chef. Mais je me demande si l'attitude de Diallo à l'égard

de Sy ne traduit pas aussi de la jalousie. Sy est jeune, beau, élégant et il est le chef. Entre jeunes, ça ne passe pas toujours.

– Il y a sans doute une part de vérité dans ce que tu dis. Cette situation risque donc de durer et même de dégénérer. Mais nous avons une tâche plus urgente. Et voilà la police de Kita. Tiens, ils ont fait remplacer les vitres cassées, sans doute hier soir. Bravo !

Une fois hors du véhicule, Habib et Sosso aperçurent le commissaire Dembélé et un groupe de policiers en train de discuter à quelques dizaines de mètres de leur bureau, sous les cailloux. Lorsqu'ils les eurent rejoints, le cercle s'ouvrit devant eux en silence. Habib et Sosso furent comme pétrifiés. Incroyable ! Un corps décapité reposait contre un arbre, drapé dans ses haillons, les pieds nus.

– C'est un autre corps ? demanda Habib à Dembélé.

– Oui, Habib, c'est un autre corps que nous avons découvert à notre arrivée. Comme les précédents, son cou était masqué par ce tas de chiffons. Nous avons fait le nécessaire et nous attendons le docteur Cissé.

– Si c'est pour nous souhaiter la bienvenue, c'est réussi. Mais il me semblait avoir compris que les lieux à risques étaient sous surveillance. Le commissariat n'en faisait pas partie ?

– Non, malheureusement, ça été notre erreur. Nous avons pensé que ce n'était pas nécessaire. Pour oser agir ainsi à quelques mètres de la police, il faut avoir du culot.

– Dans le portrait que j'ai esquissé du personnage, j'avais bien vu en lui un individu intelligent et calculateur. Il a dû décider d'opérer dans un lieu risqué. Et il a réussi. Je vois que c'est encore un mendiant qui est la victime. Il faut que ça s'arrête. Nous allons revoir ensemble le dispositif de sécurité que vous avez mis en place.

Habib s'était souvenu des propos de l'adjudant Diallo. Effectivement, ses chefs s'enfermaient dans un cocon. Sy demeurerait muet, probablement parce qu'il avait pris conscience de sa bourde.

Le docteur Cissé venait de garer son ambulance sur le parking. Suivi des brancardiers, il rejoignit les policiers et, sans un mot, se pencha sur le cadavre, l'examina longuement, se redressa et souffla.

– La série macabre continue, on dirait, s'adressa-t-il à Dembélé.

– Malheureusement oui, docteur, lui répondit ce dernier. Tenez, je vous présente le commissaire Habib et son adjoint le capitaine Sosso, de la Brigade criminelle.

– Ah ! s'exclama le médecin. Je les connais de nom. Vraiment enchanté de vous voir, messieurs. Je suis sûr à présent que ce cauchemar va bientôt prendre fin.

– Merci, docteur, lui répondit Habib. Je compte sur vous pour avoir les autres rapports le plus rapidement possible afin que l'enquête puisse avancer.

– C'est la priorité, commissaire. Je ferai tout pour vous donner satisfaction.

Une fois le corps emporté par les brancardiers, les policiers regagnèrent le commissariat. Dans le bureau de Dembélé se retrouvèrent les deux chefs et leurs adjoints. L'embarras de Sy et de son patron était évident. Leur erreur avait été fatale à un pauvre mendiant et ils se doutaient que Habib le leur reprochait même si, pour le moment, il gardait le silence. Comme pour faire diversion, Sy intervint.

– Mon commandant, encore une fois, Ngaba est passé devant le commissariat quand nous étions autour du corps.

– Ah ! fit Habib. Tu as raison d'y voir trop de coïncidences, Sy. Justement, Sosso et toi, vous allez fouiller sa cabane. Expliquez-moi un peu comment vous allez opérer.

– Nous allons nous assurer qu'il est absent et nous allons pénétrer chez lui. Nous avons pris toutes les précautions légales, dit Sy.

– Combien serons-nous ? demanda Sosso.

– Ben, deux ou trois, peut-être.

– Je pense qu'il vaut mieux être plus nombreux, parce que nous ne savons pas ce qui peut arriver. Supposons que Ngaba nous surprenne, personne ne peut prévoir sa réaction. Je crois que Diallo et un autre policier devraient être avec nous. À quatre, c'est mieux.

– C'est plus prudent, effectivement, convint Habib avant d'ajouter : Tant qu'il n'y a pas danger, évitez l'usage de vos armes. Donc allez-y. Entre-temps, moi, j'irai dire bonjour au préfet. Ensuite, je serai avec Dembélé ici. Surtout, s'il y a le moindre pépin, faites-nous signe.

Quelques minutes plus tard, Sosso gara le 4 × 4 de la Brigade criminelle à une centaine de mètres de la cabane de Ngaba. Pendant que les agents Diallo et Diarra montaient la garde, Sosso et Sy marchèrent vers la bicoque, apparemment vide. "J'y entre", dit Sosso en prenant le devant. Juste au moment où il se baissa pour pénétrer sous la hutte, Ngaba en jaillit en poussant un hurlement terrifiant, un coupe-coupe à la main, bouscula violemment Sosso qui tomba, et se rua sur Sy. Celui-ci eut juste le temps de se ressaisir pour faire un écart qui lui évita de prendre le coup de coupe-coupe sur le cou. Le fou tournoyait en répétant avec force : "Ngaba ! Je coupe ce que je trouve", agitant l'arme dans tous les sens. Sa barbe lui descendait jusqu'au nombril et sa chevelure avait tout l'air d'une broussaille touffue agitée par un vent d'orage. Sy dégaina son pistolet. "Non, pas ça !" lui cria Sosso qui s'était relevé. Ngaba se trouva bientôt cerné par les quatre policiers. Il fonça soudain sur Sy. En s'éloignant à reculons,

ce dernier buta contre une pierre et tomba à la renverse. Le fou hurla de nouveau en se ruant sur lui et brandissant le coupe-coupe. Sosso courut, bouscula le fou qui s'affala, mais se releva aussitôt et bondit sur l'adjoint de Habib. Son coupe-coupe continuait de fendre l'air en sifflant. Diallo et Diarra s'interposèrent et lui assénèrent des coups de gros bâtons. Surpris, Ngaba les regarda sans bouger, puis, son arme pointée devant lui, il se précipita sur Diallo, qui détala. Alors Diarra devint sa cible. Ce dernier aussi dut battre en retraite. Dans son dos, Sosso cria : "Ngaba, viens ici !" Le fou se retourna, s'accroupit, hurla la tête baissée, se dressa soudain, hurla de nouveau, puis, en balançant son coupe-coupe, fondit sur Sosso. Celui-ci attendit qu'il fût tout près de lui pour le feinter et lui faire un croche-pied. Ngaba chuta rudement, son arme vola au loin. Sosso se jeta sur lui, lui tordit les bras dans le dos et les menotta. Les trois autres policiers vinrent à sa rescousse et immobilisèrent le forcené à terre.

"Amenez-le dans la voiture", leur ordonna Sosso, qui entra sous la hutte. Comme il fallait s'y attendre, c'était plutôt un dépotoir. Son propriétaire y avait amassé toutes sortes d'objets collectés au cours de ses promenades quotidiennes. L'inspecteur commençait à désespérer lorsqu'il aperçut les manches de quatre grands couteaux enfoncés entre deux nattes. Il s'en empara de ses mains gantées et les glissa dans un sac de plastique qu'il avait tiré de sa poche. Du regard, il fouilla longuement la cabane, mais n'y découvrit plus rien d'intéressant. En sortant, parce qu'il avait dû se courber, il aperçut par terre un insigne qu'il empocha.

Sy, qui était revenu l'attendre devant la hutte, se réjouit de la découverte des couteaux, car c'était bien la preuve qu'il n'avait pas eu tort d'insister sur le cas de Ngaba.

Le fou était assis, coincé entre Diallo et Diarra. Il ne parlait ni ne faisait aucun geste, regardait droit devant lui, les yeux hagards, la bouche ouverte. Sosso au volant, Sy à son côté, les policiers l'emmenèrent.

Après la courte visite de courtoisie de Habib au préfet, les deux chefs de police allaient entamer une discussion lorsque, encadrant Ngaba, leurs quatre jeunes collaborateurs se firent annoncer et s'introduisirent dans le bureau. À la vue du fou, à l'allure d'homme préhistorique, Habib et Dembélé ne purent cacher leur ahurissement. Ngaba se tenait immobile, les yeux fixés dans le vide, comme s'il vivait sur une autre planète.

– Il était dans sa cabane, expliqua Sosso aux patrons. Il a failli nous tuer avec son coupe-coupe. Pour le maîtriser, ça n'a pas été facile. Voilà ce que nous avons découvert sous sa hutte, quatre

couteaux.

– Tu dis bien qu’il a été violent ? insista Habib en prenant le sachet en plastique que lui avait tendu son adjoint.

– Oui, chef. Il était extrêmement violent.

– Ngaba ! appela Habib.

Le fou ne cilla même pas. On eût dit qu’il n’entendait rien. Soudain, toujours raide, comme s’il s’adressait à quelqu’un au loin, il lança trois fois : “Ngaba, je coupe ce que je trouve”, puis retomba dans son étrange et inquiétant mutisme.

– Bon, écoutez, mettez-le dans la cellule de garde à vue en attendant, ordonna Habib.

Diallo et Diarra le conduisirent hors du bureau. Le chef de la Brigade criminelle se mit à examiner les quatre couteaux à travers leur enveloppe transparente.

– On dirait qu’ils sont couverts de sang, remarqua-t-il.

– Il m’a semblé aussi, acquiesça Sosso.

– Alors il faut que le docteur Cissé le vérifie très rapidement. Vous vous en occupez, Sy.

Avec empressement, Sy prit le sachet et quitta le bureau.

– Je ne sais pas ce que vous en pensez, dit alors Habib à Sosso et Dembélé, mais le cas Ngaba me paraît un peu troublant. Depuis un quart de siècle qu’il vit à Kita, c’est la première fois qu’il accomplit un acte violent. Pourquoi ? Comment a-t-il pu concocter son plan fort intelligent alors qu’il est fou ? A-t-il agi seul ? Que sont devenues les têtes ? Le plus étonnant, c’est qu’il ait commis ces crimes de nuit alors qu’il tombe dans un profond sommeil dès la tombée du jour. En définitive, on peut se demander si Ngaba n’a pas un autre visage, un visage caché.

Dembélé paraissait abasourdi depuis l’apparition du fou. Sur sa chaise, il ne cessait de changer de position, comme s’il s’y sentait mal à l’aise.

– Effectivement, c’est bien bizarre tout ça, dit-il enfin. Je m’attendais à tout sauf à cette tournure de l’enquête. Si Ngaba se révèle l’assassin, les conséquences psychologiques seraient catastrophiques pour les Kitankés.

– Ce ne sont que des hypothèses, pour le moment, souligna Habib. Attendons les résultats de l’analyse. Et il faudrait aussi, éventuellement, recourir à un psychiatre pour voir clair dans la personnalité de Ngaba et comprendre sa maladie.

Sosso, lui, demeurait silencieux. Contrairement à Habib, il s’était convaincu, sans preuve, que le fou n’était pas l’assassin. Il se disait que si Ngaba avait été violent, c’était parce qu’il s’était senti agressé et que son territoire avait été, depuis vingt-cinq ans, violé pour la première fois. Pour lui, les couteaux étaient trop habilement cachés dans la

masure du fou pour être le fait d'un homme ne possédant pas ses esprits. Certes, l'éventualité de la complexité du personnage n'était pas à écarter, mais Sosso avait déjà une conviction : Ngaba était innocent. Évidemment, comme il était incapable d'étayer sa position, il était obligé de faire profil bas.

Quelques minutes plus tard, Sy entra avec une enveloppe qu'il tendit à Habib.

– Ce sont les rapports des deux autopsies restantes, expliqua-t-il. Le docteur Cissé pense pouvoir donner les résultats des analyses du sang sur les couteaux aujourd'hui même.

– Ce serait parfait, se réjouit Habib. En attendant, nous, nous allons retourner déjeuner à l'hôtel. Nous vous retrouvons ici à quinze heures.

Avec l'assentiment de son chef, Sosso fit un détour par le bureau de Diallo qu'il invita à déjeuner. Le jeune homme lui était devenu sympathique grâce à sa franchise et à sa lucidité. Ne connaissant pas Kita, il voyait en lui le complice idéal pour entreprendre des actions auxquelles ne pouvait être mêlé le commissaire Habib.

Alors que ses collaborateurs avaient pris place au restaurant du Flamboyant, le commissaire s'excusa et monta dans sa chambre. Il était pressé de prendre connaissance des rapports d'autopsie. Cette absence momentanée de son chef arrangeait Sosso qui désirait s'entretenir confidentiellement avec Diallo. Aussi ne perdit-il pas de temps.

– Je ne sais pas quel est ton avis, Diallo, dit-il, moi, je ne crois pas que Ngaba soit l'assassin. Hein ?

– Ah ! se libéra son interlocuteur, je pense exactement la même chose. Il y a dans cette affaire quelque chose de trop bien fait. C'est vrai que le fou est violent, mais ça ne suffit pas.

– Alors puisque nous sommes tout à fait d'accord, voici ce que je te propose. Cette nuit, nous allons provoquer le tueur. Tu me diras un lieu à risques que tes chefs ont oublié de faire surveiller. Nous y serons cette nuit. Toi, tu t'habilleras comme un mendiant, sans oublier de prendre une sébile, une canne et des étoffes à te mettre sur la tête, et tu t'installeras au pied d'un arbre. Moi, je me cacherai à quelques mètres de là et nous attendrons. Évidemment, tu seras armé. Dès que quelqu'un se dirigera vers toi, nous le neutraliserons. Ce n'est pas sans risque, mais il ne t'arrivera rien. Si nous capturons le tueur, l'hypothèse de la culpabilité de Ngaba s'effondre. Au pire, même si Ngaba est coupable, il ne sera pas seul. Qu'en penses-tu ?

Un large sourire illuminait le visage de Diallo. Il serra la main de Sosso et lui donna un léger coup de poing amical à l'épaule.

– C'est pas possible, Sosso. On dirait que tu as lu dans mes idées. Je te jure que j'avais décidé de faire un jour ou l'autre exactement ce que tu viens de me proposer. Je te le jure. Je te retrouve ici vers minuit et on y va. Je suis convaincu qu'on va réussir. Ah, tu ne peux pas savoir combien tu me fais plaisir !

– Waouh ! se réjouit Sosso. L'affaire est dans le sac. Évidemment, ça reste entre nous.

– Bien sûr, bien sûr ! Génial !

Mais revoilà le commissaire Habib, la récréation était donc terminée. On passa commande.

– Il n'y a rien de nouveau dans les rapports d'autopsie. Les victimes ont été tuées de la même façon, avec peut-être la même arme ou une arme semblable aux précédentes. Toujours la même tranche horaire dans l'accomplissement du crime, entre une heure et une heure trente. En tout cas, ça me conforte dans l'idée que je me fais du criminel ou des criminels.

– Chef, vous allez vous demander si l'esprit des ancêtres des Kitankés ne s'est pas introduit en moi, mais j'ai le pressentiment que les choses vont s'accélérer à partir d'aujourd'hui.

– Tiens, tiens, tiens ! s'étonna Habib avec une pointe de moquerie, le capitaine Sosso de la Brigade criminelle qui s'appuie sur un pressentiment ! Et le petit Peul aussi pense pareillement ?

– Franchement, oui, chef. Je suis sûr que tout va s'éclairer très rapidement.

– Alors puisse l'esprit de Kitakourou transformer votre pressentiment en certitude, mes petits. En attendant, comme le délicieux repas malinké est servi, on va manger. Bon appétit.

Les deux jeunes gens lui rendirent la politesse avec le sourire.

– Ce n'est pas mal, cet hôtel, dit Habib. Le lieu est remarquable, l'accueil et la cuisine aussi.

– Mon commandant, intervint Diallo, bientôt, ce sera encore plus attirant. À côté, sur le terrain vague que vous voyez, le grand commerçant Diaby va ouvrir un supermarché. Ça sera impeccable !

– Quelle bonne idée ! Vive les Malinkés !

On rit.

Au cours du repas, Sosso montra à Habib l'étiquette qu'il avait découverte chez Ngaba.

– C'est curieux. Je me demande en quoi un tel objet peut intéresser Ngaba, expliqua-t-il.

– Effectivement, convint Habib. Mais un fou est un fou, il n'agit pas comme un homme normal.

– Mais, dit Diallo en examinant à son tour l'objet que Habib lui avait tendu, ça vient soit d'un sac de voyage, soit d'une valise fabriqués en Chine. Il y en a beaucoup au marché. On voit mal les

inscriptions qui sont là-dessus, mais c'est en chinois.

– Bon, répondit Sosso, ce n'est pas un trésor, mais je le garde quand même.

Le portable du commissaire sonna. Il écouta avec grande concentration, remercia son interlocuteur, puis dit à ses collaborateurs :

– C'était Dembélé. Le docteur Cissé a donné les résultats des analyses. Les quatre couteaux sont effectivement couverts de sang. Chaque couteau est couvert du sang d'une des victimes et les couteaux sont identiques. Cette nouvelle donne ne fait pas de Ngaba le meurtrier, mais c'est une preuve supplémentaire de sa possible culpabilité.

“J'attends de recevoir ici le document. Je ne retournerai donc pas au commissariat cet après-midi. Je vais en profiter pour faire des recherches sur Internet. Jeunes gens, vous voilà donc débarrassés du vieux Habib. Mais attention aux jeunes filles malinkés.”

Ce fut dans la bonne humeur que, sans s'attarder davantage, le commissaire Habib retourna dans sa chambre.

– Il est bien drôle ton patron, moi j'aimerais bien travailler avec lui. Toi, tu as beaucoup de chance, Sosso, dit Diallo.

– Tu as raison, convint Sosso. Entre lui et moi, ce sont plus des rapports entre père et fils qu'entre patron et collaborateur. J'apprends beaucoup avec lui et ça m'incite à être modeste.

– Comme lui. Imagine Sy dans sa fonction, ce serait une catastrophe pour ses subalternes. Il ne les regarderait même pas.

– Bon, écoute, laissons Sy tranquille. Je vais te demander un service. J'aimerais connaître un peu Kita. J'aimerais visiter le centre-ville avec toi. Je vais en informer ton patron et le mien. C'est bon ?

– C'est parfait. On peut y aller.

Sosso téléphona à Habib puis à Dembélé, et, quelques minutes plus tard, les deux nouveaux copains étaient à bord du 4 × 4 de la Brigade criminelle. Sosso avait une idée précise des lieux qu'il souhaitait découvrir et où, pensait-il, les péripéties de l'enquête le mèneraient. Il proposa donc à Diallo de le conduire d'abord au Grand Marché.

– Pour reparler du commissaire Habib, avec lui, il y a une méthode de travail particulière. Lors de nos enquêtes, c'est toujours lui le cerveau et moi, je suis les muscles. Ici, à Kita, il est trop connu pour passer inaperçu. On ne comprendrait pas non plus certains gestes de sa part. C'est donc moi qui enquêterai sur le terrain. Il nous a parlé de recherches sur Internet, je suis sûr qu'il a déjà une piste. Il ne fera que réfléchir à son hypothèse. Mais comme c'est quelqu'un de prudent, il ne m'en parlera que quand il aura une certitude. Pendant ce temps, de mon côté, j'explore les pistes qui me paraissent porteuses.

Et, infailliblement, il arrive un moment où nos chemins se croisent. C'est extraordinaire. Quand je lui ai dit que j'avais une intuition, il s'est moqué de moi, mais en vérité, il en a une, lui aussi. Tu vois que c'est un fonctionnement bien particulier.

– Parfois, je suis tenté de croire que toutes les rencontres ne relèvent pas du hasard. Dans votre cas, on a l'impression que vous êtes faits l'un pour l'autre.

– Je n'irai pas jusque-là, mais j'avoue que j'ai eu de la chance, une grande chance de tomber sur quelqu'un comme lui.

À proximité du marché, Sosso se gara sous un tamarinier et les deux policiers continuèrent la visite à pied. À cette heure de l'après-midi, il y avait beaucoup moins de clients qui se pressaient autour des étals et devant les boutiques bordant les rues. Ils s'engagèrent dans le dédale des ruelles entre les hangars en paille ou en tôle ondulée. Sosso observait avec intérêt les magasins devant lesquels s'empilaient des sacs de voyage et des valises. Flairant en lui un client potentiel, certains marchands n'hésitaient pas à lui proposer un rabais sur les articles qui semblaient retenir son attention. Sosso se contentait de sourire et de les assurer qu'il repasserait les voir.

– Cette boutique appartient au fameux Diaby, le plus gros commerçant de Kita, lui expliqua Diallo lorsqu'ils arrivèrent devant un grand magasin dont l'architecture moderne jurait avec la vétusté et la modestie des bâtiments voisins. La diversité et la qualité des articles qui y étaient proposés en faisaient le lieu de courses privilégié des Kitankés aisés. Sosso s'arrêta un instant pour mémoriser les repères qui lui permettraient de retrouver l'endroit.

Les deux policiers passèrent ensuite devant le hangar vide de Kadia.

– Ici, c'est le domaine de Kadia-grande-gueule, expliqua Diallo. C'est une femme unique en son genre. Elle a une bouche qui dit tout. Pour elle, le secret n'existe pas. En revanche, elle vend d'excellents fruits. Dommage qu'elle ne soit pas là aujourd'hui. Je ne sais pas pourquoi.

Sosso sourit. Après avoir fait le tour du marché, les deux policiers regagnèrent leur véhicule.

– Diallo, est-ce qu'il y a ici un forgeron réputé pour la qualité de sa production ? demanda Sosso.

– Bien sûr, c'est Kanté. Son atelier est tout près. On tourne à gauche et c'est à une centaine de mètres.

En effet, à l'endroit indiqué par Diallo, sous un grand kapokier remarquable de loin, Sosso aperçut l'atelier, une bicoque en brique de terre, couverte de tôle ondulée, dans laquelle s'affairaient quatre hommes. Sûr de pouvoir retrouver facilement le lieu, Sosso suggéra à son copain de se rendre à la préfecture. Diallo lui précisa que c'était

justement là-bas qu'ils devaient attendre le coupeur de têtes cette nuit. Quand ils y furent, Sosso s'arrêta quelques minutes, le temps d'imaginer la façon de monter le stratagème. Là prit fin la drôle de visite touristique qui fit sourire Diallo une fois qu'il eut compris la véritable motivation de l'adjoint de Habib.

Ils flânèrent encore, passant jusqu'au pied de la colline Kitakourou que Sosso aurait bien voulu arpenter. Diallo lui expliqua en riant qu'il allait devoir rendre des comptes aux mânes des ancêtres des Kitankés pour avoir violé leur antre. Comme le soleil n'allait pas tarder à se coucher, Sosso suggéra au jeune homme de le déposer chez lui.

Le soir, après dîner, le commissaire Habib retourna aussitôt s'enfermer dans sa chambre pour continuer ses recherches sur Internet. Sosso lui avait fait part auparavant de son désir de voir Kita de nuit, en compagnie de Diallo. Comme convenu, celui-ci se pointa à minuit et les deux aventuriers prirent place de nouveau dans le 4 × 4. Il n'y avait pas un chat dans les rues et un silence angoissant régnait sur la ville. Dans le véhicule, au prix de force contorsions, Diallo porta sur sa tenue une gandoura usée, rapiécée, se coiffa d'un vieux chapeau de paille. Arrivé à proximité de la préfecture, Sosso cacha le véhicule derrière une haie de flamboyants, accompagna son copain, qui s'assit contre un arbre de façon à être visible de la rue, puis il alla se poster derrière un gros tronc de caïlcédrat, à quelques mètres. Diallo jouait tellement bien son rôle que n'importe quel passant l'eût pris pour un mendiant. Enveloppé dans son ample boubou, la tête sur les genoux, la sébile et la canne à ses pieds, il paraissait dormir profondément. Or, du coin de l'œil, il percevait le moindre mouvement dans la rue.

Sosso, au contraire, ne devait pas être vu. L'obscurité qui régnait sur le lieu l'arrangeait beaucoup. En plus de son arme, il possédait une torche électrique. Il s'étonnait du sang-froid de Diallo, qui ne semblait aucunement se soucier du risque qu'il courait, car les gestes du meurtrier étaient imprévisibles. S'il se jetait sur sa proie ou décidait de l'assommer, Sosso serait-il suffisamment rapide pour le neutraliser ? Le capitaine était tendu. Son revolver dans la main droite, la torche dans la gauche, il ne vivait plus que dans l'attente du criminel, que le silence glacial et les ténèbres rendaient encore plus insupportable. Le souffle de l'adjoint de Habib s'accéléra quand se profila à quelques dizaines de mètres une silhouette marchant à pas pressés. De son côté, Diallo saisit son arme cachée sous son boubou, prêt à faire feu. Mais la silhouette passa son chemin sans jeter un coup d'œil sur le mendiant. Sosso continua cependant à la suivre du regard, craignant un piège. Il lui fallut se rendre à l'évidence lorsque l'individu ne réapparut plus.

Vers une heure trente, une autre ombre emprunta la rue avec grande prudence, comme si elle comptait ses pas. Elle tenait un objet semblable à un sac. Sosso se raidit. L'inconnu se dirigea vers Diallo sur qui il braqua la lumière d'une torche électrique, tira de sa poche un couteau. Juste au moment où il allait se jeter sur le faux mendiant, Sosso jaillit de sa cachette, la lumière de sa torche inondant l'inconnu. Son revolver pointé sur lui, il cria : "Halte !" D'un coup de reins, Diallo était passé de l'autre côté de l'arbre. L'homme jeta sa torche contre Sosso et prit ses jambes à son cou. Sosso se lança à ses trousses, malheureusement, il buta contre une motte de terre et tomba. Il se releva aussitôt, mais l'individu, qui courait à une vitesse incroyable, avait déjà sauté par-dessus un mur du stade de foot. Diallo, lui, avait déjà entamé la course-poursuite, mais il dut admettre qu'il ne pourrait jamais rattraper le fuyard. Sosso ramassa la torche abandonnée et, serein, mais déçu, dit à son copain :

– Il nous a échappé, mais nous sommes désormais fixés : Ngaba n'est pas l'assassin, ou n'est pas le seul assassin. C'est dommage, j'ai à peine entrevu son visage. Mais je suis sûr de pouvoir le reconnaître. En tout cas, je te remercie sincèrement pour ta collaboration. Il n'y a pas de doute, tu es un homme courageux. Je m'en souviendrai.

– J'ai envie d'agir, moi, et tu m'en donnes l'occasion, Sosso. C'est à moi de te remercier. En tout cas, chaque fois que tu auras besoin de moi, n'hésite pas. C'est avec plaisir que je travaille avec toi.

– Entendu, Diallo. Maintenant, je te raccompagne.

La sinistre nouvelle de la découverte d'un quatrième corps décapité avait rapidement fait le tour de Kita. L'anxiété des habitants s'était alors muée en effroi. Si le nombre des victimes s'était limité à trois, symbole du sexe masculin, cela aurait signifié que seuls les hommes étaient sous la menace du tueur. Or il y avait eu quatre morts, le nombre quatre étant le symbole du sexe féminin. La conclusion était évidente : désormais et les hommes et les femmes risquaient leur vie.

La colère des ancêtres ne s'était donc pas apaisée malgré les offrandes du devin Doumbia. Le mouton blanc égorgé au pied de Kitakourou et le lait qui y avait été répandu n'avaient certainement pas convaincu les aïeux de la sincérité de leurs descendants.

Dans ces conditions, la présence du commissaire Habib qui, malgré sa réputation, n'était qu'un simple mortel, ne constituait pas un événement. Il avait beau être célèbre et respecté, toute affaire relevant des esprits était au-dessus de sa capacité de compréhension. Il pourrait même être source de nouveaux drames. Déjà, l'arrestation de Ngaba faisait grincer les dents. Puisque ce fou n'était pas un être ordinaire, il était imprudent de s'en prendre à lui. En outre, Habib avait accompli un acte sacrilège en gardant les corps des victimes du tueur : la maison d'un mort n'est pas la terre et il faut au plus vite l'accompagner à sa nouvelle demeure. Au courroux des esprits risquait de s'ajouter celui d'Allah. Tel fut le message des notables transmis au chef de la Brigade criminelle par le préfet. Après consultation du docteur Cissé, Habib avait accédé à leur revendication et ordonné de mettre les corps à leur disposition.

Le grand imam décida d'organiser ce vendredi, au stade de foot, une prière à la gloire d'Allah autour des corps, pour le retour de la sérénité à Kita. La radio locale et le crieur public avaient diffusé l'information. De fait, l'après-midi de cette journée était déclaré férié. Le préfet se trouva devant le fait accompli. L'enquête menée par Habib était donc suspendue momentanément, dans la mesure où il était inadmissible de s'entêter à travailler alors que toute la ville se

recueillait et que Dembélé et Sy seraient parmi les fidèles, au stade. Le chef de la Brigade criminelle, lui, décida de continuer à naviguer sur Internet, alors que Sosso, espérant découvrir dans ce rassemblement des indices utiles à l'avancement de l'enquête, résolut d'y être présent en observateur. Son complice Diallo adhéra immédiatement à cette initiative.

Dans la Grande Mosquée se déroula une première prière autour des corps, puis ceux-ci furent transportés au stade sur des brancards, suivis d'une foule immense marmonnant des sourates. Les visages étaient graves et inquiets. Cependant, bien que la menace qui planait sur les Kitankés visât les habitants des deux sexes, les femmes étaient les grandes absentes de cette cérémonie : elles devaient rester prier à domicile. La procession qui avait pris possession de la cité s'étirait sur des centaines de mètres à travers des rues désertes. En tête du cortège, encadrées par des policiers et des gendarmes, marchaient, drapées dans des grands boubous blancs, toutes les personnalités politiques, administratives et religieuses de Kita, précédées des brancardiers portant les quatre corps. Sosso, lui, cheminait à côté de Diallo, en queue de la procession. L'adjoint de Habib avait beau être plutôt sceptique sur l'utilité d'une telle cérémonie, il était fort impressionné par la conviction profonde qui animait cette foule essentiellement composée d'adultes et de vieilles personnes. Il comprenait mieux l'irritation de son chef, la grande docilité des gouverneurs, préfets et responsables de la sécurité lors de certaines de leurs enquêtes. Comme un aimant géant, cette marée humaine entraînait lentement mais inexorablement toutes les âmes sur son passage. Malheur à la goutte d'eau assoiffée de liberté qui se hasarderait à se balader à l'écart : elle serait condamnée à vivre éternellement dans une solitude douloureuse. Même le jeune Diallo, habituellement d'une franchise brutale, semblait perturbé par l'événement qui se déroulait sous ses yeux.

Au stade, les morts furent déposés sur la tribune, face au public. Le grand imam commença par réciter une sourate à la gloire d'Allah, puis la prière des morts avant de s'adresser aux fidèles.

– Créatures d'Allah, mes frères, c'est par la volonté du Tout-Puissant que nous nous retrouvons aujourd'hui. Devant nous sont couchées quatre créatures que le Créateur a rappelées en son royaume, comme un jour Il nous fera tous retourner là d'où nous venons. Qu'Allah soit béni. Mes frères en Dieu, trop de rumeurs ont couru ces derniers jours sur les raisons de la disparition de ces quatre mortels. La peur s'est emparée des âmes. Je vous dis, mes frères en Allah, que rien ne peut se faire sur la terre à l'insu de Celui qui l'a créée. Si c'est un mortel qui a mis fin au séjour terrestre de ces quatre créatures, il en répondra devant le Créateur, car aucun crime ne restera impuni. Si

c'est un esprit qui a agi, nous, les mortels, gardons le silence et laissons faire ce qui doit se faire. C'est Allah qui donne la vie, c'est Allah qui reprend la vie, que le nom d'Allah soit béni. Nous supplions le Tout-Puissant pour qu'Il reçoive en son paradis l'âme de ses quatre créatures.

“Mes frères en Allah, gardez votre sang-froid, évitez d'errer par les chemins de traverse, ne dites jamais rien qui porte atteinte à la grandeur de Celui qui nous a permis de voir le jour. Que jamais le doute ni le sacrilège ne s'installent en vous. Ainsi soit-il, par la volonté d'Allah.”

Comme un seul homme, la foule des fidèles poussa un “amen”. On eût dit une assemblée d'individus hypnotisés. Ils n'existaient plus que par et pour la volonté de leur créateur.

Les corps furent ensuite emportés au cimetière, toujours suivis du flot des accompagnateurs. Une fois qu'ils eurent été ensevelis et que la bénédiction d'Allah eut été implorée pour que leur dernier voyage se déroulât dans la paix, les Kitankés se dispersèrent dans le silence.

Après être restés quelques instants à observer les Kitankés, Sosso et Diallo allèrent récupérer le 4 × 4 garé non loin du commissariat de police et prirent le chemin du quartier de la Mission catholique. Il fallait rouler prudemment à cause de la foule qui avait envahi les rues.

– Alors, Diallo, qu'en dis-tu ? demanda Sosso à son copain pour rompre le silence.

– Je... Je ne sais pas trop, bafouilla Diallo. Quand je les regarde, tous ces gens, j'ai l'impression que je ne suis pas du même monde qu'eux. Je ne... Je ne comprends pas.

Diallo avait du mal à exprimer ses sentiments. Cette cérémonie l'avait embrouillé.

– Moi, je pense que c'est le fait de voir les hommes communier avec tant de ferveur qui marque profondément. Pour une fois, ils ont tous l'air sincère. J'étais en train de me demander si ce n'était pas la peur de la mort qui les poussait à agir ainsi. J'avoue qu'à certains moments, j'ai été très ému. Ce n'était pas parce que je partageais leur croyance, mais parce que je voyais un autre visage de l'être humain.

Diallo se contenta de hocher la tête, probablement à cause de la soudaine élévation de la discussion. Peut-être Sosso ne s'en rendait-il pas compte lui-même, mais il était certain que le jeune adjoint du commissaire Habib mûrissait au fil des enquêtes et grâce à la fréquentation de son chef. Quelques années auparavant, il n'aurait jamais eu l'idée de se mêler à une telle foule.

Pendant ce temps, à l'hôtel Le Flamboyant, Habib continuait à surfer sur Internet quand le téléphone sonna. Après avoir écouté, le

commissaire raccrocha presque rageusement. C'était son cousin Saliou, le fils aîné de sa vieille tante et père de Barou, qui venait le voir à l'improviste au moment où il avait le plus besoin de solitude. Il n'avait d'autre choix que de suspendre ses recherches et d'aller rejoindre le visiteur.

Il le trouva à la réception, rondouillard et barbu. Ils se saluèrent longuement, puis Habib l'invita à s'asseoir au jardin. Certainement, Saliou avait grand besoin de lui parler. Effectivement, il alla droit au but dès qu'ils se furent installés.

– Habibou, Barou m'a informé que tu nous as rendu visite avant-hier. Je t'en remercie et te souhaite un bon séjour à Kita. Je suis venu te voir pour te saluer, mais aussi parce que ma mère, ta tante, m'a chargé d'un message pour toi. Elle a appris, je ne sais pas par qui, que tu es venu à Kita pour retrouver celui qui a tué les quatre mendiants. Depuis, elle n'arrive plus à dormir. Elle est très inquiète. Elle te dit que ton père, son frère, n'aurait pas été content de te voir agir ainsi. Ceux qui sont morts ont été tués par des esprits. C'est une affaire qui nous dépasse, nous les êtres humains. J'étais tout à l'heure à la prière et c'est ce que le grand imam aussi a affirmé. Il faut que nous, les mortels, nous restions à notre place. Ne nous mêlons pas de ce qui nous dépasse. Ma mère, ta tante, craint surtout pour tes enfants. Ils sont encore jeunes, Habibou, et tu as le devoir de veiller sur leur vie. Tu ne dois rien entreprendre qui puisse provoquer contre eux la colère des esprits. C'est pourquoi ma mère, ta tante, insiste pour que tu arrêtes de te mêler de cette histoire. De toute façon, même le préfet était présent à la cérémonie de prière ; c'est la preuve qu'il croit que cette affaire n'est pas une affaire humaine. Kita n'est pas une ville quelconque. Tu es né ici, tu as grandi ici, tu en sais quelque chose. Alors Habibou, au nom du lien de sang qui nous unit, je te demande d'écouter les conseils de ta tante. Elle a peur parce qu'elle t'aime, parce qu'elle aime tes enfants.

“D'autre part, la rumeur court selon laquelle c'est toi qui as fait arrêter le fou Ngaba. Il paraît que tu l'accuses d'avoir tué les quatre mendiants. Ma mère, ta tante, ignore cette nouvelle et je souhaite qu'elle ne l'apprenne pas, car vu son grand âge, cela pourrait lui être fatal. Habibou, tu es né à Kita et tu sais comment Ngaba s'est retrouvé ici. Nous sommes tous convaincus que cet homme n'est pas un être ordinaire. S'il est vrai que tu l'as fait arrêter, Habibou, je te supplie de le faire libérer pour que tes enfants, mes neveux, ne soient victimes de la vengeance des esprits. C'est à eux qu'il faut penser avant tout, Habibou.

“Je te connais, je sais que tu es un homme sage et qu'on peut toujours compter sur toi. Prends garde à ne pas être la cause du malheur de tes enfants, mes neveux, et la cause de la mort de ta tante,

ma mère, qui ne résistera pas à une autre nouvelle désastreuse. Voilà ce que je suis venu te dire. Je prie pour que le Tout-Puissant guide tes pas. Amen.”

Habib avait écouté son cousin, irrité et déçu. On eût dit que la vie était un disque rayé. Partout, dans toutes les régions du Mali, chez toutes les ethnies, il avait toujours entendu le même refrain. Partout s'exerçaient sur lui les mêmes pressions. Il avait l'impression d'être un éternel enfant à qui l'on donnait en permanence des leçons de sagesse. Il pouvait encore comprendre que des vieilles personnes pussent se complaire dans un tel rôle, mais que son cousin, qui avait pratiquement son âge, dansât cette danse l'énervait. Certes, Saliou n'avait pas fait de longues études, mais comment pouvait-il déjà, à cet âge, se comporter comme s'il couchait dans la même case que les ancêtres ?

– Saliou, lui répondit-il. J'ai compris tes paroles. Dis à ma tante de ne pas s'inquiéter. Je tiens au bonheur de mes enfants et je ne ferai rien qui puisse leur nuire. Je vais réfléchir et discuter de tout ça avec le préfet pour trouver la meilleure solution, parce que je ne suis pas seul à décider. Voilà ce que j'ai à te répondre. Je te remercie de ta visite.

L'unique souci de Habib, à ce moment, était d'apaiser l'anxiété de sa tante. Il avait parlé par courtoisie, pour ne pas désespérer son cousin qui avait l'air soucieux, mais en réalité, il ne lui avait rien promis. L'idée qu'il pourrait être la cause de la mort de sa tante l'avait certes choqué, cependant il avait appris à résister aux pressions familiales, malgré tout. De même que nulle part les notables et autres imams n'avaient réussi à le faire plier, de même son cousin Saliou y échouerait.

Il le raccompagna jusqu'à la sortie de l'hôtel.

Après le départ de son cousin, le commissaire insista auprès du personnel du Flamboyant pour ne plus être dérangé lorsqu'il se trouvait dans sa chambre.

À l'heure du dîner, Habib laissa souffler son ordinateur et se joignit à son adjoint, dans le jardin du Flamboyant. Ce soir-là, comme depuis quelques jours, il y avait très peu de clients. L'hôtel souffrait certainement de l'insécurité qui s'était installée dans la ville.

– Je suppose que tu as prié avec grande ferveur, plaisanta Habib en souriant, alors même que Sosso buvait du vin.

– Je les ai plutôt regardés prier, chef. C'était un spectacle impressionnant. Des milliers d'individus qui semblent n'en former qu'un, ce n'est pas courant. J'ai été surtout étonné du comportement du bouillant Diallo, qui était devenu aussi sage et ému qu'un enfant.

Je crois que je commence à comprendre le comportement inadmissible de certains responsables administratifs et politiques.

– J'en suis heureux pour toi, mon petit. Malheureusement, tu vas bientôt te retrouver dans une situation inconfortable. Tu as bien compris que pour être tranquille dans ce pays, il faut penser comme les autres. Or si tu agis ainsi, tu ne mèneras aucune enquête. Il faut donc assumer tes actes, accepter d'être un individu isolé, si tu ne veux pas te soumettre à la pensée unique. Ce n'est pas facile, mais c'est le prix à payer pour être libre. À propos, j'ai reçu la visite de mon cousin qui me presse d'abandonner l'enquête. Cela ne devrait pas t'étonner, parce que ce genre de pression est devenu habituel pour nous. Ce qu'il faudrait que tu comprennes, c'est la technique employée. Par exemple, mon cousin me dit que je risque de causer la mort de ma tante et le malheur de mes enfants si je persiste à faire mon boulot. On a beau faire, on est déstabilisé à l'idée de pouvoir être la source du malheur d'être chers. Il ne s'agit pas de savoir si l'hypothèse est plausible ou pas, on est saisi par une peur irrationnelle. Et, pour avoir la paix, on cède. C'est te dire que tu souffriras, mon petit, si tu veux être libre. Retiens ce que je te dis, parce que tu n'y échapperas pas.

– Oui, chef, acquiesça Sosso, l'air grave. Moi, je n'accepterai jamais qu'on m'impose une pensée unique. Jamais !

– En t'écoutant, je me demande parfois si le hasard existe vraiment et si c'est par hasard que nos routes se sont croisées. Comment pouvons-nous nous comprendre à ce point, comme si nous étions un même cerveau dans deux corps ? Étonnant.

– Ah, chef, vous pensez comme Diallo. Un Peul !

– Oh, alors attention, je ne veux pas partager mon cerveau avec un Peul !

Les deux policiers s'esclaffèrent quand le serveur, venu apporter les plats et ayant entendu la dernière phrase du commissaire, ne se gêna pas de riposter :

– Moi, je suis un Peul. C'est nous les maîtres du Mali. À bas les Malinkés.

– Oui, fit semblant de le menacer Habib, mais en attendant, tu dormiras cette nuit en prison. Pauvre Peul !

Le jeune homme tourna les talons en se tordant de rire. Les policiers commencèrent à manger.

– Chef, dit Sosso sur un tout autre ton, hier nuit, Diallo et moi, nous avons tendu un piège au tueur. Vers une heure du matin, Diallo s'est assis aux abords de la préfecture, habillé en mendiant et moi, je suis resté aux aguets tout près. Un homme est apparu, muni d'un couteau, et a tenté de décapiter Diallo. Nous avons essayé de l'arrêter, mais moi, je suis tombé et l'individu filait à une vitesse incroyable. En un clin d'œil, il avait atteint le stade et sauté par-dessus le mur.

Comme vous l'imaginez, il est solide et d'une agilité extraordinaire. C'est dommage qu'on n'ait pas réussi à l'arrêter.

– Ah ! s'exclama le commissaire les yeux rivés sur son adjoint. Vous avez pris un grand risque, Sosso !

– Oui, chef, mais l'idée nous est venue comme ça et nous n'y avons pas résisté. Nous ne sommes pas du tout convaincus, nous, de la culpabilité de Ngaba. Et depuis hier, moi, je me pose des questions. Pourquoi les abords de la préfecture, où des mendiants passent la nuit, ne sont pas surveillés ? Pourquoi le tueur s'est-il dirigé vers cet endroit précis hier nuit ? C'est troublant.

– Tu as parfaitement raison, Sosso. Nous avons maintenant la preuve que si Ngaba est un tueur, il n'est pas le seul. Il faut que Dembélé nous communique la liste des suspects potentiels demain. Ainsi, nous essaierons de repérer l'individu qui a voulu décapiter Diallo. J'espère que vous avez distingué son visage.

– Brièvement, mais je pense pouvoir le reconnaître. J'ai d'autres indices qui pourraient nous faire remonter jusqu'à lui. Je détiens sa torche électrique, qu'il a jetée dans sa fuite. J'ai aperçu également son couteau, qui est pareil à ceux qui étaient cachés dans la hutte de Ngaba. Il tenait un sac de voyage, et je fais le lien avec l'étiquette que j'ai ramassée sous la hutte du fou. Demain, j'irai au Grand Marché pour faire les vérifications nécessaires. J'espère que les gens parleront.

– Ne t'inquiète pas, tant qu'on n'est pas dans l'irrationnel, ça ira. Seulement, sois aussi habile que tu l'as été à Tombouctou avec le jeune homme d'affaires¹.

“Moi aussi, je tente de trouver les réponses à certaines questions. Que sont devenues les têtes ? Si ces crimes sont simplement crapuleux, le tueur a plutôt intérêt à abandonner les crânes à côté des corps. C'est le meilleur moyen d'effrayer davantage la population. Pourquoi a-t-il donc choisi de les faire disparaître, avec le risque qu'ils soient découverts ? L'apparition de ce qu'on appelle l'esprit des ancêtres et la décapitation des mendiants sont-elles ou non le résultat d'une coïncidence ? Voilà deux questions essentielles à la compréhension des événements.

“Nos chemins se rejoignent donc, comme d'habitude. Toi, tu vas chercher à découvrir le meurtrier (ou les meurtriers) et moi, ses ou leurs motivations.

“Je vais te faire un aveu : moi aussi, j'ai le pressentiment que nous allons y arriver très, très bientôt.”

Sosso rit, avala sa gorgée de riz de travers, se mit à tousser rageusement avant de siffler un grand verre d'eau.

– Mon petit Sosso, apprend qu'on ne se moque pas impunément des patriarches, au pays des Malinkés, le railla Habib.

Le serveur, revenu enlever les assiettes, regarda imprudemment

derrière lui – où un de ses collègues avait laissé tomber des verres – tout en effectuant son geste. Malheureusement, c'est la tête de Sosso qu'il saisit.

– Hou, pardon, monsieur, bredouilla-t-il en constatant sa bétise.

– Alors ça y est, voilà donc le coupeur de têtes ! dit Habib d'un air faussement sévère.

– *Bissimiläi* ! Com'saire, com'saire, bafouilla de nouveau le pauvre homme qui tremblotait, dites *astakfourouläi*, sinon, je ne dormirai pas cette nuit.

Les policiers éclatèrent de rire.

1. Voir *Meurtre à Tombouctou* (Métaillé, 2014).

Il était neuf heures. Pour se rendre au Grand Marché, Sosso jugea nécessaire de changer d'apparence de façon à ne pas être pris pour un jeune citadin aisé, occidentalisé. C'est donc vêtu d'un mini boubou et d'un pantalon bouffant et chaussé de sandales en cuir, un banal sac de plastique noir en main, qu'il marcha du quartier de la Mission catholique au centre-ville. Au lendemain de la grande cérémonie funéraire, la ville avait retrouvé son animation matinale habituelle. Entre les voitures, les motos, les bicyclettes, les charrettes et les pousse-pousse, se faufilait une foule de piétons dans une grande cohue. Ainsi, malgré la menace des coupeurs de têtes, le jour, l'instinct de survie semblait étouffer la peur de la mort.

Sosso se coula dans la masse des vendeurs et acheteurs et, se déplaçant à leur rythme et prenant quelques coups de coude, atteignit enfin l'espace réservé aux marchands de valises et de sacs de voyage.

– Ah, tu es revenu, se réjouit un de ces derniers qui l'avait reconnu et à qui il avait promis la veille de repasser.

Le policier tira de sa poche l'étiquette et, la montrant à son interlocuteur, expliqua :

– Je cherche un sac de voyage comme ça.

L'autre fit la moue.

– Ça, c'est pour les riches. Ici, on ne vend pas ça. Il n'y a qu'une seule boutique où tu peux le trouver : c'est chez El Hadj Diaby, là-bas, le beau bâtiment que tu vois.

Déçu d'avoir raté un client, il n'écouta même pas les remerciements de Sosso et fit mine de ranger sa marchandise.

Dans le magasin de Diaby, un jeune homme de petite taille, robuste et déjà chauve, était seul derrière le comptoir. Il sourit à Sosso et le salua par un "bonjour grand frère". Sosso lui rendit la politesse, puis lui présenta l'étiquette.

– Y a-t-il des sacs de voyage de ce genre ici ?

– Ah, oui. Regardez, ils sont rangés là. Il y a plusieurs couleurs, répondit le jeune homme avec un accent pas du tout malien.

– Il y a d'autres boutiques où on peut en trouver comme ça ?

– Non, grand frère, on trouve ce sac ici seulement. C'est venu de Chine. Et ça passe par la Côte d'Ivoire.

– Et toi, tu es de Kita ?

– Non, moi, je suis ivoirien. Tout le monde m'appelle Ivoirien.

– Mais tu vis quand même à Kita ?

– Non, je suis venu ici il y a trois semaines.

– Diaby est donc un parent à toi, si je comprends.

– Non, il va chercher ses marchandises en Côte d'Ivoire. C'est là-bas qu'on s'est connus. C'est l'ami d'un cousin qui est aussi un grand commerçant. Je suis venu ici pour négocier avec lui. Moi aussi, je suis homme d'affaires. Je voyage, je cherche même des diamants en Côte d'Ivoire.

– Bon, écoute, Ivoirien, je vais acheter un sac de voyage de couleur bleue.

Le marché fut conclu aussitôt et Sosso dut se rendre à l'évidence que le magasin de Diaby, vu le coût de ses articles, était effectivement réservé aux Kitankés aisés. Il contempla le bien qu'il venait d'acquérir, le tourna et le retourna, puis flatta le jeune homme.

– C'est vraiment magnifique, ce sac.

L'autre sourit. Sosso ôta de son sac en plastique la torche qu'il déposa devant son interlocuteur.

– Et ça, vous l'avez aussi ? l'interrogea-t-il.

– Oh, ça vient d'ici, ça, mais c'est fini. Diaby en a commandé. Ça va pas tarder.

– Bon, j'attendrai.

L'amabilité de son interlocuteur, empreinte d'une certaine naïveté, facilitait grandement la tâche du policier lors de cet interrogatoire déguisé. Des questions, apparemment anodines, ouvraient un grand nombre de fenêtres.

– Ivoirien, tu restes longtemps à Kita ? demanda Sosso.

– Non, je règle des affaires et je m'en vais.

– Et quel est ton vrai nom ?

– Kouassi Kouadjo, c'est mon nom.

– Tiens, tu portes le même nom qu'un de mes amis qui est d'Agboville.

– Hé, grand frère, moi aussi je vis à Abidjan, mais je suis né à Agboville.

– Eh bien, c'est parfait, Kouassi. Et où est Diaby lui-même ?

– Il assiste à un enterrement. Il vient l'après-midi.

– Je te trouve très sympathique, jeune frère Kouassi. Il faut que tu me donnes ton numéro de portable. Je t'appellerai un jour pour qu'on aille déjeuner et boire de la bonne bière ensemble. D'accord ?

Ravi, le jeune Ivoirien griffonna son contact téléphonique et le donna avec un large sourire à Sosso qui lui serra la main

chaleureusement et promit de l'appeler.

“Curieux, s'étonna le policier en quittant le magasin, il ne m'a même pas demandé mon nom.” Pris de nouveau dans le flot agité, il se fraya un chemin vers une des nombreuses sorties. Et voilà la fameuse Kadia-grande-gueule, assise devant son étal garni de fruits. Un peu provocateur, l'adjoint de Habib décida de lui acheter un régime de bananes, rien que pour l'entendre parler.

– Mon fils, tu es venu à temps : il ne reste que ce seul régime. Tu as vraiment de la chance. Est-ce que tu es marié, toi ? lui demanda Kadia en le dévisageant insolemment.

– Non, mère, je ne suis pas encore marié, répondit Sosso.

– À ton âge, ce n'est pas normal. Est-ce que tu es en bonne santé ?

– Oui, mère, je suis en bonne santé.

– Alors tu as tort de ne pas être marié. Si ton chat était incapable d'attraper une souris, j'aurais compris, mais s'il le peut, il faut te marier. Tu as une petite amie quand même ?

– Oui, mère.

– Alors je vais te dire pourquoi mes bananes s'épuisent aussi vite. C'est parce qu'elles rendent solide la petite chose que les hommes ont dans leur pantalon. Celui qui mange cette banane est capable de partager le lit autant de fois avec autant de femmes qu'il veut en une soirée. C'est pourquoi les hommes se ruent là-dessus. Essaie ce soir et je suis sûre que tu reviendras me voir en courant. Seulement, ne fais pas trop fort sinon tu vas faire mal à ta petite amie. Moi, je ne donne que la moitié d'une banane à mon mari. C'est moi, Kadia, qui te le dis.

Sosso dut faire un gros effort pour ne pas éclater de rire. Kadia faisait de la publicité pour ses bananes, supposées aphrodisiaques, avec une telle force, des mots tellement crus, un air tellement sérieux et une telle conviction qu'on se demandait si elle se rendait compte qu'elle n'était pas seule et que tout son voisinage l'entendait. Sosso la remercia et se hâta de s'éloigner en réprimant toujours avec peine son rire. Il remarqua que sous leurs hangars, les autres marchands aussi agissaient pareillement.

Il repéra facilement le grand kapokier et l'atelier de Kanté, un quinquagénaire à la barbe blanche fournie, tout en sueur, qui vint à sa rencontre dès qu'il l'eut aperçu. Le policier comprit, à voir le visage raviné et l'assurance qui s'en dégageait, que la tactique employée avec Ivoirien ne fonctionnerait pas avec Kanté.

– Bonjour, père, salua-t-il en baissant la tête.

– Bonjour, mon fils, répondit l'homme d'une voix grave. Qu'y a-t-il ?

– Rien de grave, père. Je suis à la recherche de Kanté.

– C'est moi. Je t'écoute.

– Je viens de Bamako. Là-bas, tout le monde dit que Kanté est un des meilleurs forgerons du Mali. Les outils qu'il fabrique sont très appréciés. Quand je suis arrivé ici, à Kita, j'ai voulu vous voir pour vous saluer et vous dire toute mon admiration.

Le visage du forgeron se détendit et s'éclaira d'un sourire.

– *Iyô*, je suis très content d'entendre ce que tu dis, mon fils, et je te bénis. C'est ici mon atelier. Aujourd'hui on travaille beaucoup et c'est trop chaud là-dedans, mais si tu viens un autre jour, je te le ferai visiter. Quel est ton nom de famille ?

– Traoré.

– Ah, Traoré ! Toi, tu es un vrai noble bambara. Traoré !

– Père, les Kanté sont des hommes de caste, mais sans eux les nobles ne pourront ni faire la guerre ni cultiver leurs champs, parce qu'ils ont besoin d'armes et d'outils que seuls les Kanté peuvent fabriquer. Vous êtes à saluer, vous aussi, les Kanté. Ce n'est pas pour rien que tout le Mali parle de Kanté, le forgeron de Kita, mon père.

Kanté se lâcha. Il rit sans retenue en posant une main à l'épaule de son jeune interlocuteur. Le fruit était donc mûr. Alors Sosso tira de son sac un des couteaux qu'il avait trouvés chez Ngaba.

– C'est ici que ce couteau a été fabriqué, père ?

– Bien sûr ! Bien sûr, mon fils, c'est moi qui fabrique ce couteau.

– Il paraît que ça se vend beaucoup.

– Bien sûr ! Il n'y a même pas longtemps, un homme est venu m'en acheter dix ! Dix ! Tu t'imagines ?

– S'il en a acheté autant, c'est que le couteau est de grande qualité. Et l'acheteur est de Kita ?

– Oui, c'est un certain Kébé, mais j'ignore son prénom. Il en a acheté dix en un seul jour.

– Alors, moi, je reviendrai en acheter cinq avant de retourner à Bamako. Je suis sûr que mon service va en commander au moins une centaine. Je travaille dans une entreprise qui s'occupe de tailler les arbres. Ce genre de couteau va l'intéresser sans doute. En tout cas, merci, père. Il faudra donner mon bonjour à ma mère et à mes frères et sœurs. Qu'Allah veille sur nous tous.

– Merci beaucoup, mon fils. Qu'Allah te bénisse, répondit le forgeron en serrant les deux mains de Sosso.

Sosso avait hâte de retrouver son chef afin de voir avec lui la façon la plus adéquate d'exploiter les informations qu'il avait glanées au cours de ses faux bavardages. Habib avait parfaitement raison : la manière classique de mener un interrogatoire aurait abouti à un échec, car ses interlocuteurs seraient devenus méfiants et se seraient enfermés dans leur silence coutumier. Il fallait nécessairement savoir

jouer la comédie pour gagner leur estime et libérer leur parole. Il téléphona à Diallo et l'invita à le rejoindre à l'hôtel dans une heure, le temps pour lui de s'entretenir seul à seul avec son patron.

Ce dernier le convia à monter dans sa chambre où il torturait encore son pauvre ordinateur.

– Alors, du nouveau, Sosso ?

– Je crois, chef. J'ai bavardé longuement avec un jeune Ivoirien dans le magasin de Diaby. Il m'a révélé que Diaby est un ami d'un de ses cousins et qu'ils se rencontrent de temps en temps à Abidjan. Lui-même se dit homme d'affaires, chercheur de diamants. La torche de celui qui a voulu décapiter Diallo et le genre de sac dont j'ai l'étiquette ne se trouvent en vente que chez Diaby. Donc les objets que nous détenons ne peuvent provenir que de là.

“Ensuite, j'ai rencontré un forgeron célèbre nommé Kanté. J'ai la preuve que c'est lui qui fabrique le genre de couteau saisi chez Ngaba. Il m'a révélé qu'il en a vendu, il y a peu de temps, une dizaine à quelqu'un qui s'appelle Kébé. Il ne connaît que son nom de famille.

“Voilà les informations que j'ai pu réunir, chef.”

– Bravo, mon petit. Il fallait ton adresse pour faire parler ces gens-là. C'est un grand pas que nous avons franchi ainsi. Le fait que le jeune Ivoirien soit homme d'affaires (disons plutôt débrouillard) et chercheur de diamants est un indice particulièrement important. Est-ce que tu as pu parler à Diaby lui-même ?

– Non, il était absent.

– Il faut nécessairement que nous ayons des informations sur cet homme. Opère-t-il seul ou a-t-il des associés, d'où provient son argent, voilà des détails fort utiles. Quant à l'acheteur du couteau, je téléphone à Dembélé et je lui envoie un mail à l'instant pour qu'il nous communique immédiatement la liste des suspects potentiels. Nous verrons alors si le Kébé en question en fait partie. Si oui, alors il faudra l'arrêter aujourd'hui même. Tu le feras avec Diallo pour plus de sécurité.

– J'ai de plus en plus le sentiment que nous avons affaire à une association de malfaiteurs. Dès que nous aurons mis la main sur ce Kébé, tout sera clair.

Le téléphone sonna. Sosso décrocha et demanda à son interlocuteur de patienter, puis il expliqua à Habib :

– C'est justement Diallo qui est arrivé.

– Parfait. Qu'il monte.

Pendant que Habib contactait Dembélé, Sosso alla accueillir son copain à la réception et le conduisit à la chambre du commissaire. Le nouveau venu prit place à côté de Sosso après avoir serré la main de Habib.

– Dis, Diallo, est-ce que ça te dit quelque chose, un certain Kébé ?

Est-ce que vous avez eu affaire à quelqu'un de ce nom ? l'interrogea Sosso.

– Euh... Attends... Attends... Ah, oui, je m'en souviens maintenant. Il y a eu plusieurs plaintes contre un certain Mamadou Kébé. C'est un type qui tue tous les animaux qui pénètrent dans son champ. Si j'ai bonne mémoire, il a poignardé un mouton, une vache et une chèvre. Ensuite, il les a égorgés. On l'a arrêté, mais les notables sont intervenus et Dembélé l'a libéré. Ils ont dû régler le problème à l'amiable. C'est un type costaud, impulsif, violent, mais à l'égard des animaux seulement. Il ne s'en est jamais pris à des personnes, à ma connaissance.

– Tu le connais de vue ?

– Non, malheureusement, je ne l'ai jamais vu. On dit qu'il ne pense qu'à l'argent et qu'il vendrait sa mère pour ça. Je sais par contre où il habite. C'est à Ségoubougouni, pas loin d'ici, en face de la mosquée.

– Écoutez, intervint Habib, Sy vient de m'envoyer la liste des suspects potentiels. Il y en a cinq. Voici leurs noms : Youssouf Dia, Sidi Camara, Mamadou Diabaté, Mounirou Kourouma et Moulaye Koïta. Mamadou Kébé ne figure donc pas sur cette liste.

– C'est comme je l'ai dit, expliqua Diallo. Kébé n'a pas été accusé de violence sur des personnes. C'est peut-être pourquoi son nom n'a pas été retenu.

– C'est fort possible, convint Habib. Je crois qu'il faut maintenant que vous cherchiez à voir ce Mamadou Kébé pour vous assurer que c'est à lui que vous avez eu affaire avant-hier nuit. Et si tel est le cas, alors vous l'arrêtez. En partant, vous me déposez au commissariat, parce que j'ai des choses à voir avec Dembélé. Je vais faire libérer Ngaba. Par précaution, il sera sous surveillance permanente, mais il n'est plus nécessaire de le garder. Alors, on y va.

Après avoir déposé Habib au commissariat, les jeunes gens continuèrent leur chemin. Au quartier Ségoubougouni, non loin de la mosquée, guidé par Diallo, Sosso gara le 4 × 4 devant un garage désaffecté.

– Bon, dit Diallo, toi, tu vas attendre ici et moi, je vais aller demander à ces vendeuses de galettes si elles savent où habite Mamadou Kébé. Après, je te fais signe et tu me rejoins.

– Ok. J'attends, dit Sosso.

Son collègue allait ouvrir la portière quand Sosso lui retint soudain le bras et lui dit à voix basse :

– Regarde, je le reconnais, c'est le type qui nous a échappé l'autre nuit.

C'était un jeune adulte, svelte et solide, qui marchait fièrement dans leur direction. Il bifurqua et entra dans une maison.

– On y va, décida aussitôt Sosso.

Les deux jeunes policiers pénétrèrent à leur tour dans la petite concession où se dressait un modeste bâtiment en banco crépi de ciment. Dans la cour, des enfants jouaient, tandis que leurs mères, les deux épouses de Kébé, causaient devant la cuisine.

“Kébé !” lança Sosso à l'homme qui s'était arrêté pour écouter un de ses enfants. Kébé se retourna. “Police !” lui cria Sosso. Kébé détala aussitôt et s'engouffra dans le bâtiment. Sosso et Diallo se lancèrent à ses trousses sous les regards terrifiés des femmes et des enfants. L'homme disparut dans une chambre dont il boucla la porte, que les policiers défoncèrent aussitôt à coups de pieds. Ils se retrouvèrent face à face ; le poursuivant brandit un tabouret, le balança contre Diallo qui l'esquiva de justesse. Kébé arracha alors d'un lit un morceau de bambou dont il asséna un coup sur la tête de Sosso, qui s'était imprudemment avancé. Étourdi, pour ne pas s'écrouler, l'adjoint de Habib s'adossa dans un angle. Diallo se précipita sur Kébé, tenta de le faire tomber en le poussant de toutes ses forces, mais l'homme, qui était beaucoup plus costaud, lui résista et lui donna un coup de bambou. Sonné, Diallo s'agenouilla, la tête dans les mains. Sosso se dressa soudain et, d'une prise de karaté, frappa rudement du pied son adversaire. Celui-ci poussa un cri et s'affala. Le policier le menotta à terre pendant que les femmes et les enfants, qui de la véranda observaient la scène, criaient et pleuraient. C'est alors qu'il remarqua sur une valise un sac semblable à celui dont il détenait l'étiquette. Il eut un haut-le-corps en constatant qu'il y manquait l'étiquette. Après avoir relevé son copain, qui secoua la tête pour recouvrer ses esprits, Sosso remit Kébé sur ses pieds et le poussa vers la sortie après s'être emparé du sac.

Dans la cour, alerté par les lamentations, un groupe de voisins avait accouru. En apercevant Kébé menotté, des cris de protestation et des supplications fusèrent. Les garçons du vaincu osèrent même bombarder les policiers de toutes sortes de projectiles en les insultant et en ordonnant : “Laissez notre papa tranquille !” Imperturbables, Sosso et Diallo franchirent l'attroupement agité en tenant Kébé par les pans de sa chemise.

Dans la rue les attendait encore plus de monde. Certains voulaient même les agresser. Pour les intimider, Diallo braqua son revolver et réussit ainsi à les assagir. Kébé fut embarqué à l'arrière du 4 × 4, sous la garde de Diallo, et Sosso démarra.

Habib et ses collègues de Kita discutaient de la libération de

Ngaba, que Sy ne souhaitait point, lorsque Sosso et Diallo firent entrer Kébé. Si le spectacle réjouit Habib, qui ne put s'empêcher de sourire, en revanche, Dembélé et Sy paraissaient surpris et quelque peu gênés. Était-ce parce qu'ils s'étaient rendu compte de leur erreur de n'avoir pas fait figurer Kébé sur la liste des suspects potentiels ? En tout cas, ils restèrent silencieux.

– Voici Mamadou Kébé, celui qui a tenté de décapiter Diallo l'autre nuit, quand nous étions près de la préfecture. Nous l'avons arrêté chez lui, expliqua Sosso en déposant sur la table le sac saisi au domicile du prévenu.

– Alors, dit Habib, Kébé, c'est donc toi qui as voulu égorger Diallo que voici ?

– Je ne sais pas, répondit Kébé presque avec mépris.

– J'ai encore ta torche que tu m'as balancée l'autre nuit, intervint Sosso. C'est bien la preuve que c'était toi.

– Je ne sais rien, insista le prévenu.

Habib regarda Dembélé et Sy pour leur signifier qu'ils avaient aussi leur mot à dire, mais les deux policiers n'ouvrirent pas la bouche.

Kébé demeurait inébranlable, sûr de lui, et osait même dévisager ceux qui l'interrogeaient.

– Donc, poursuivit Habib, tu ne sais pas non plus qui a décapité les quatre mendiants, je suppose.

– Je ne sais pas.

Le système de dénégation systématique érigé en méthode de défense rendait tout interrogatoire impossible. Habib fut désemparé un moment et fixa du regard le prévenu qui ne cilla pas.

– Voici le sac que j'ai saisi chez lui. Ici, on voit que l'étiquette a été arrachée. Eh bien, la voilà, l'étiquette perdue, que j'ai ramassée dans la cabane de Ngaba. Voyez, elle coïncide exactement à la place laissée vacante sur le sac.

C'est la preuve que Kébé a pénétré sous le hangar de Ngaba.

– Ouvre le sac, s'il te plaît, Sosso, dit Habib.

Après s'être ganté les mains, Sosso fit glisser la fermeture éclair, déposa sur le bureau six couteaux neufs semblables à ceux trouvés chez le fou.

– Voilà six couteaux ! triompha l'inspecteur. J'ai parlé avec le forgeron Kanté qui m'a affirmé que Kébé a acheté dix couteaux de ce genre chez lui il y a quelques jours. Quatre ont été utilisés pour décapiter les quatre mendiants, il en reste donc six, que voici. Kébé, tu ne peux plus rien nier. Parle !

Cette fois-ci, l'homme garda le silence.

– Reste-t-il autre chose dans le sac ? demanda Habib à Sosso.

– Oui, chef, des habits, un sachet et du bric-à-brac – des fils

électriques, des batteries, une cuillère.

Le commissaire examina attentivement le contenu de sac, prit le sachet qu'il tourna et retourna, l'ouvrit pour en sentir le contenu, puis remit tout dans le sac.

– Messieurs, dit-il, non seulement les couteaux qui ont été achetés pour exécuter de futures victimes sont dans le sac, mais il y a aussi cette poudre de plantes coagulantes que je reconnais à sa couleur et à son odeur. Quand j'étais enfant, ma mère en saupoudrait mes blessures. Pour la forme, je demanderai au docteur Cissé de confirmer ce que je dis. Le coupeur de têtes s'en sert donc pour conserver les corps en bon état quelques jours, en leur évitant de se décomposer. Pour quelle raison ? C'est la question sans réponse, pour le moment. Kébé, tu as apparemment bien mûri ton plan. Malheureusement pour toi, tu ignorais que le capitaine Sosso serait à Kita. C'est ce qui t'a été fatal. Évidemment, je n'oublie pas Diallo non plus, qui a pris des risques énormes pour te démasquer. Tu es cuit, mon pauvre Kébé. Mais il ne t'est pas interdit de te défendre. Je t'écoute.

Silence. Kébé avait perdu de son assurance. Il n'osait plus dévisager Habib et regardait plutôt à ses pieds. Sa respiration était devenue bruyante.

– Kébé, dit de nouveau Habib, dis-moi où sont les têtes que tu as coupées.

– Je ne sais pas, murmura Kébé.

– Alors je te mets aux arrêts. Tu seras obligé de tout avouer devant les juges lors de ton procès. Emmenez-le.

Sosso et Diallo conduisirent le prévenu à la cellule de garde.

Habib s'adressa à ses collègues, toujours muets.

– Il n'y a plus de doute, c'est lui le coupeur de têtes. Toutes les preuves l'accablent. Qu'en pensez-vous ?

– C'est incroyable ! avoua Sy en secouant la tête.

– C'est vrai, reconnu à son tour Dembélé. Je me serais attendu à tout sauf à ça. Cet individu a fait quelques bêtises, mais pas de mal à quelqu'un. Moi, je tombe des nues.

– Ça arrive parfois, tenta de le consoler Habib. L'être humain est un mystère. Cela dit, nous sommes d'accord maintenant que Ngaba n'est pas le coupeur de têtes. Il faut donc le libérer sur-le-champ. Demain, nous nous retrouverons pour faire un point d'ensemble.

Habib avait l'air beaucoup plus détendu en déjeunant dans le jardin de l'hôtel avec Sosso. Il craignait cependant un cinquième meurtre qui ferait douter les Kitankés – même son neveu Barou – de sa compétence. Kébé arrêté, il était sûr que plus aucun mendiant ne perdrait sa tête.

– Mon petit, avoua-t-il à Sosso, heureusement que tu es là. Moi, je n'aurais jamais pu faire le boulot que tu as abattu, tout simplement parce que je suis Habib Kéita, enfant de Kita, qui est respecté et qui doit se respecter. Avec toi, tout marche bien, et c'est tant mieux.

“Je voudrais quand même que nous examinions encore le cas Kébé. Que penses-tu de sa façon d'opérer ?”

– Chef, j'avoue que son plan presque parfait m'étonne. Comment a-t-il pu le concevoir comme un criminel expérimenté ? On dirait un scénario de film policier.

– Je suis tout à fait accord avec toi. Dans le rapide portrait que j'ai fait de lui, je l'avais imaginé robuste, sans vergogne, calculateur, sadique, intelligent. Il est peut-être intelligent, mais n'oublions pas que c'est un quasi analphabète. Or seul quelqu'un qui a lu des polars, vu des films policiers est capable de monter un tel plan. Comme tu l'as si bien dit, c'est un vrai scénario de film policier. C'est pourquoi je me demande si Kébé n'a pas agi avec l'aide de quelqu'un d'autre, qui serait le cerveau de ce sinistre projet. Nous avons découvert le coupeur de têtes, mais pas encore ses complices ou ses commanditaires. La question cruciale à laquelle nous n'avons pas de réponse est de savoir ce que sont devenues les têtes. Bien sûr, on peut penser que tôt ou tard Kébé se mettra à table, mais si nous nous arrêtons là, notre enquête serait inachevée, ce dont j'ai horreur. Il faut que nous bouclions la boucle. Nous allons donc continuer à chercher. Je suis convaincu que du côté du commerçant Diaby il y a encore des pistes à explorer. Puisque tu es en contact avec le jeune Ivoirien, il va falloir que tu essaies de lui soutirer le maximum d'informations sur Diaby et sur leurs rapports. Tâche de cerner de plus près la personnalité du jeune Ivoirien. Je suis convaincu que sa présence ici, en ce moment précis, n'est pas gratuite. De mon côté, je passerai à la mairie pour avoir des renseignements sur le projet de supermarché de Diaby et ses relations dans le monde des finances.

– Est-ce que je ne pourrais pas essayer d'aborder Diaby lui-même si je le trouve au magasin ?

– Ce serait l'idéal, mais je doute fort que ça marche. Comme il est un notable d'un certain âge, il n'admettra pas qu'un jeune comme toi lui pose des questions. Tu as beau être habile, il prendra ça pour un manque de respect à son égard. Laisse-moi plutôt m'occuper de lui une fois que tu m'auras fourni des informations en passant par le jeune Ivoirien.

– Entendu, chef, je téléphone à Kouassi Kouadjo et je le rejoins tout de suite.

– Je ne sais même plus si je dois dire “pauvre Sosso” ou “brave Sosso”. En tout cas, mange bien le bon plat malinké pour être aussi brave et intelligent que les Malinkés.

– Capitaine, s’il vous plaît, c’est pour vous. C’est un jeune homme qui l’a déposée.

Sosso prit la lettre en remerciant l’employé de l’hôtel qui la lui avait tendue et se dirigea vers sa voiture à grands pas. Une fois au volant, il décacheta l’enveloppe, prit connaissance du message dont la teneur était : “SOSSO, I SI BANNA”, une ligne écrite en bambara qui, en français, signifiait : “SOSSO, TU ES MORT.” Sosso demeura immobile, la feuille de papier en main, le regard vaguement fixé devant lui. Depuis qu’il travaillait à la Brigade criminelle, c’était la première fois qu’on tentait de l’intimider ouvertement. Il se dit que si, après l’arrestation de Kébé, quelqu’un s’en prenait à lui, la thèse d’une association de criminels soutenue par son chef se confirmait. Effectivement, le cerveau du scénario macabre était encore en liberté et l’enquête n’était donc pas terminée. Désormais, il allait falloir être sur ses gardes.

Pour ne pas être en retard à son rendez-vous avec Kouassi Kouadjo, il démarra. Il ne cessait de réfléchir à différentes hypothèses lorsque, arrivé sur une pente, il voulut diminuer la vitesse, mais les freins ne répondirent pas et le 4 × 4, au contraire, s’emballa. Sosso eut beau pomper la manette, rien n’y fit, le véhicule continuait sa course de plus en plus folle. Au conducteur, il ne restait plus que le volant pour tenter d’éviter le désastre. Il s’y agrippa, le tourna en tous sens en klaxonnant sans arrêt pour éviter un caillécédra au bord de la rue, un motocycliste, un piéton imprudent. Bientôt, le 4 × 4 sans freins devint un objet de terreur pour les Kitankés qui le voyaient foncer à l’aveuglette. Des cris d’épouvante retentirent lorsque le véhicule se rua sur un gros kapokier, près de Tèrènakoni, aux abords du Grand Marché. Ou Sosso entra dans l’arbre ou il tombait dans le cours d’eau : il ne lui restait pas d’autre issue. À quelques mètres du kapokier, il dévia brusquement et fonça en direction du marigot. Miracle ! Le moteur cala et le 4 × 4 s’arrêta brutalement, à moins d’un pas du marigot.

L’adjoint de Habib avait le front inondé de sueur et respirait

bruyamment. Il n'était certes pas mort, mais il l'avait échappé de justesse. Des passants interloqués entourèrent le véhicule et demandèrent au conducteur figé s'il ne s'était pas blessé. Comme Sosso ne répondait pas, ils ouvrirent la portière et le firent descendre du 4 × 4.

– Mon enfant, lui dit une femme âgée, accompagnée de son petit-fils qui tenait sa canne, remercie Allah de t'avoir sauvé la vie. C'est *Sintanè* qui poussait ta voiture. Il n'y a qu'Allah pour s'opposer à lui. Qu'Allah et son prophète veillent sur nous.

Sosso était tellement choqué qu'il n'ouvrit pas la bouche. La femme insista pour connaître le nom du miraculé et son lieu de résidence. Sosso lâcha les informations sans s'en rendre compte vraiment.

Un mécanicien arriva, lui demanda ce qui s'était passé, entra dans le 4 × 4, actionna la manette de freins puis se pencha sous le véhicule.

– Hé, on dirait que quelqu'un a desserré les freins. C'est bizarre, ça, s'étonna-t-il.

– C'est *Sintanè* seul qui peut agir ainsi, insista la vieille femme.

Le mécanicien s'affaira longtemps sous le véhicule, mit le moteur en marche, roula en avant, puis en arrière en actionnant les freins.

– Maintenant, c'est bon, mon frère. Plus de problème, dit-il avec fierté.

Sosso fit le geste de prendre de l'argent dans sa poche pour le payer, mais l'homme protesta vigoureusement :

– Ah, non, non, pas ça ! Tu es un jeune frère, je ne vais pas te faire payer ce service. C'est Allah qui t'a sauvé, pas moi.

– Je vous remercie tous du fond du cœur. Qu'Allah préserve notre fraternité, dit avec émotion l'adjoint de Habib, qui s'installa au volant et continua son chemin. Il n'avait pas encore recouvré tout à fait ses esprits et dut ignorer les questions qui se bousculaient dans sa tête pour pouvoir conduire sereinement.

Non loin, il aperçut Ivoirien, apparemment ignorant de l'accident, qui l'attendait au lieu de rendez-vous convenu. Il lui donna de quoi acheter trois bouteilles de bière et de la viande grillée. Quelques minutes plus tard, ils prirent la direction de Boudofo, un village à proximité de Kita, réputé pour la beauté de son paysage. Sosso souhaitait s'isoler avec Kouassi pour instaurer entre eux un rapport de copinage dans un climat convivial, loin des regards indiscrets. Aussitôt passé les dernières habitations de la ville, le voyageur pénétrait dans un monde réservé aux arbres et aux oiseaux, une vaste plaine verte agrémentée de touches de couleurs jaune et rouge, sous un ciel bleu sans nuage où souriait sans cesse un soleil ravi.

Sosso et Kouassi s'installèrent dans l'herbe, aux pieds de nimiers

dont les feuillages se donnaient la main pour former un toit au-dessus de la tête des campeurs.

– C'est beau, cet endroit, n'est-ce pas ? demanda le policier au jeune Ivoirien.

– *Woï, woï*, c'est joli ici. Moi, je ne connaissais pas du tout ici.

– Moi non plus. J'en ai entendu parler et je me suis dit : tiens, je vais y amener le petit frère Kouassi, je suis sûr que ça va lui faire plaisir. Bon maintenant, on va déguster l'excellente viande grillée des Malinkés.

À la demande de Sosso, Kouassi décapsula une bouteille de bière. Dès qu'il en eut bu une gorgée, après avoir mâché quelques morceaux de viande, le jeune homme se métamorphosa. Dans sa famille d'accueil, il était hors de question de boire de l'alcool, dont il avait grande envie depuis son arrivée. Sosso lui offrait ainsi une occasion inespérée d'étancher sa soif. Il jubilait et parlait sans retenue. Le policier ne pouvait espérer meilleure opportunité.

– Réponds-moi sincèrement, petit frère : est-ce que tu as une petite amie ? demanda-t-il d'un air faussement sérieux au jeune Ivoirien.

– Bien sûr ! s'exclama ce dernier, j'ai pas une seule copine, mais plusieurs.

– Même à Kita ?

– Non pas à Kita, mais en Côte d'Ivoire.

– Et où trouves-tu les filles plus belles ? Là-bas ou ici ?

– Oh, pour moi, une fille est une fille. Le reste, je m'en fous. Je fais ce que j'ai envie, c'est tout.

Kouassi se laissait aller. Sosso lui sourit en remarquant qu'il avait pratiquement vidé la grosse bouteille de bière :

– Mais dis-moi, petit frère, que font tes parents ?

– Oh, on est pauvres, nous. Mon père, il est jardinier, ma mère, elle vend des petites choses.

– Ce ne doit pas être facile pour toi, je suppose.

– Moi, je me débrouille. Y a pas de problème, je cherche l'argent par tous les moyens. Je me casse pas la tête, moi. Je dis pas : ça, c'est bien, ça, c'est pas bien. Si ça rapporte de l'argent, c'est bien. Pas de problème. Pour vivre, il faut prendre des risques. Je me souviens, j'ai failli me casser la tête contre un rocher dans un cimetière, deux jours de suite. Mais je m'en fous, si je gagne de l'argent, c'est bon.

Le jeune Ivoirien paraissait raconter n'importe quoi. L'occasion était belle pour Sosso qui continua à l'interroger d'un air sérieux et intéressé.

– Tu m'as dit que tu donnes de temps en temps un coup de main à Diaby. Lui, il est honnête, il ne fait pas n'importe quoi. Comment pouvez-vous vous entendre dans ces conditions ?

– Ah, tu sais, grand frère, il faut pas faire confiance aux commerçants. Mon cousin qui est ami de Diaby, il n'est pas propre, lui. Il cherche l'argent comme il peut. C'est comme ça qu'il en a eu. Pour Diaby, je sais pas, mais tous les commerçants sont pareils.

Sosso lui tendit la deuxième bouteille quand la première fut vidée. Il le laissa boire encore, puis lui demanda :

– Et quelles affaires il fait avec Diaby, ton cousin ?

– Ils vont construire un supermarché à Kita. C'est ce que mon cousin m'a dit.

– Ah, c'est un projet intéressant, ça.

Le téléphone portable de Kouassi sonna. Il écouta son interlocuteur, le visage de plus en plus crispé. “Non, je peux pas aujourd'hui, grand frère. Je suis pas prêt. Il faut attendre.” L'autre paraissait insister. Le jeune Ivoirien s'énerva et cria presque : “Je dis que je peux pas aujourd'hui. Il faut attendre. Oui, demain, c'est possible. Oui, grand frère, il faut voir l'heure de départ. D'accord. Au revoir, grand frère.”

– Il m'embête celui-là, dit-il avec colère après avoir rempoché son téléphone.

– C'est qui ? Que veut-il ? lui demanda Sosso.

– C'est un monsieur avec qui je travaille. Il veut que je parte en Côte d'Ivoire aujourd'hui. Je lui ai dit que je suis pas prêt. On verra demain. Il me casse les pieds.

– Et ce monsieur est à Kita ?

– Woï, il fait des affaires avec Diaby.

– Et quel travail fait-il ?

– Je sais pas. Je le vois pas. Je connais même pas son nom. Je l'appelle grand frère et il m'appelle petit frère. On se téléphone seulement. Il me plaît pas trop, ce type.

Il ne restait plus une goutte de bière dans la deuxième bouteille non plus. Kouassi semblait se crispier de plus en plus. Sosso était embarrassé : allait-il donner la troisième bouteille au jeune homme s'il en faisait la demande, au risque de le voir se soûler ? Il s'interrogeait encore lorsque son portable sonna. Il écouta et son visage s'assombrissait aussitôt : Habib venait de lui communiquer une très mauvaise nouvelle. Il fallait donc interrompre immédiatement le drôle d'interrogatoire. Sans ménagement, il pressa Kouassi, qui continuait à se gaver et à se soûler, de le suivre pour monter dans le 4 × 4 qui démarra sur les chapeaux de roues. Il déposa le jeune Ivoirien là où il l'avait embarqué, lui offrit la dernière bouteille de bière et le quitta à toute vitesse.

C'est dans un crissement de freins que l'inspecteur s'arrêta sur le

petit parking du commissariat. Il se précipita vers les bureaux qu'il traversa jusqu'à la cellule de garde devant laquelle se trouvait Habib, entouré de Diallo et de deux autres agents. Sans un mot, il avança et s'aperçut que la porte de la cellule avait été brisée.

– Oui, Sosso, nous t'attendions. Kébé s'est évadé, lui expliqua son chef avec un haussement d'épaules pour lui signifier qu'il ne pouvait que constater le fait.

– Kébé s'est évadé, répéta mécaniquement Sosso qui venait de recevoir un second coup de massue après le sabotage de son véhicule.

– C'est Diarra qui m'a appelé pour m'en informer, précisa Diallo. C'est alors que j'ai téléphoné à mon commandant, qui t'a téléphoné à son tour.

– C'est donc après le boulot que ça s'est passé ?

– Oui, exceptionnellement, Diarra et Kanouté, que voici, sont de garde justement à cause de la présence du prévenu.

En fait, il y avait deux cellules contiguës dont l'une demeurerait bouclée avec un gros cadenas. Devançant la question qu'allait lui poser le commissaire Habib, Diallo expliqua :

– C'est dans cette autre cellule que Ngaba était enfermé. Il avait été libéré avant l'évasion de Kébé.

– Est-ce que vous avez informé vos chefs de ce qui est arrivé ?

– Je leur ai téléphoné, dit Diarra, mais ils étaient tous deux sur répondeur. Je leur ai laissé un message. Ils avaient dit en début d'après-midi qu'ils avaient une réunion avec le préfet en fin d'après-midi. J'ignore à quel sujet.

– Alors Kanouté, raconte-moi dans le détail comment Kébé s'est évadé. Tâche de n'oublier aucun détail.

– Oui, mon commandant. C'est Diarra et moi qui étions donc de garde. Diarra est parti acheter du sucre et du thé et je suis resté seul. Le commissaire Dembélé et le lieutenant Sy étaient dans le bureau du lieutenant Sy depuis longtemps. Les autres collègues étaient rentrés chez eux, parce qu'il était l'heure. Moi, je me suis arrêté là, à l'entrée, et je regardais dans la rue. Le commissaire Dembélé a quitté le bureau du lieutenant Sy et m'a dit au revoir en sortant. Quelques minutes après, le lieutenant Sy aussi est sorti après m'avoir dit au revoir. C'est alors que j'ai vu Ngaba passer. Il parlait seul. Je le regardais. J'ai entendu un bruit du côté des cellules, j'ai voulu tourner la tête, mais j'ai aussitôt reçu un violent coup sur la tête et je suis tombé évanoui. Quand Diarra est revenu du marché, il m'a versé de l'eau fraîche sur la tête pour me réveiller. Je lui ai expliqué ce qui m'était arrivé. Nous sommes allés voir les cellules et nous avons constaté que Kébé s'était évadé après avoir brisé des barreaux. C'est alors que j'ai téléphoné successivement au commissaire Dembélé et à son adjoint le lieutenant Sy, mais ils étaient tous deux sur répondeur. Ensuite, j'ai appelé

Diallo. Voilà comment ça s'est passé, mon commandant.

– Et toi, Diarra, qu'est-ce que tu as remarqué à ton retour du marché ?

– Quand je suis rentré, mon commandant, j'ai vu Kanouté par terre. Il avait la tête entre les mains. Je l'ai fait asseoir sur cette chaise et je lui ai demandé ce qui lui était arrivé. Il m'a répondu : "Évanoui." Il fermait les yeux comme s'il dormait. Je suis allé chercher une bouteille d'eau au frigo et je lui en ai aspergé la tête. Quelques minutes après, il est revenu à lui et il m'a expliqué ce qui s'était passé. Puis on est partis voir les cellules. C'est ça, mon commandant.

– Un prévenu s'était-il déjà évadé de ces cellules avant Kébé ?

– Non, jamais, mon commandant.

– Et qui détient aujourd'hui la clé de la cellule où était gardé Kébé ?

– C'est moi, mon commandant. C'est deux clés, une pour la serrure, une pour le cadenas.

– Et je peux les voir, ces clés ?

Diarra les sortit de la poche de son pantalon et les tendit à Habib qui les observa un moment, alla vérifier que c'était bien celles de la cellule, puis les rendit au jeune agent.

Dembélé et Sy entrèrent alors précipitamment, l'air tendu. À la vue des barreaux brisés, Sy s'énerva.

– C'est pas possible ! Comment il a pu faire ça ? Quand je suis parti, tu étais pourtant là, Kanouté. Comment se fait-il que tout ça se soit passé et que tu n'aies rien vu ?

– Mon lieutenant, peu de temps après votre départ, j'ai été assommé par Kébé. Je suis tombé et je ne sais pas ce qui s'est passé après. C'est quand Diarra m'a réveillé que nous avons vu ce qu'il avait fait.

– Vous imaginez quelle force il faut pour briser ces barres de fer ? C'est incroyable. Mais il ne s'en tirera pas comme ça, ce salaud.

Le commissaire Dembélé était stupéfait. Les mains à la ceinture, il paraissait obnubilé par la cellule qu'il ne quittait pas du regard. Il appréhendait les conséquences de cette évasion dont la responsabilité lui incomberait inévitablement. Vu le tempérament de Kébé et ses capacités physiques, il aurait dû prendre des mesures de sécurité particulières. Il se reprochait surtout d'avoir fait reculer l'enquête du commissaire Habib. Ce dernier se rendit compte du malaise de son collègue et tenta de l'apaiser.

– Écoutez, nous sommes devant le fait accompli. Évidemment, nous n'allons pas nous lamenter. Il est trop tard, parce que c'est déjà le soir. Comme la ville n'est pas éclairée et que nous ne disposons pas des moyens logistiques ni humains pour entreprendre quoi que ce soit, nous sommes obligés d'attendre demain. Nous nous retrouverons pour

prendre une décision. De toute façon, il faut que Kébé soit retrouvé. Qu'en penses-tu, Dembélé ?

– Je suis tout à fait d'accord. C'est mieux ainsi.

– Pardon, commissaire, intervint Sy, nous sommes toute la journée de demain de nouveau avec le préfet. Vu l'importance de la réunion, nous ne pouvons pas nous absenter.

– Ah, c'est vrai. Alors je ne sais plus, Habib.

– N'en faites pas un problème. Allez à la réunion, je m'occupe de Kébé. N'oubliez pas que je suis kitanké et que je connais ma ville natale. Je m'en sortirai, rassurez-vous. Alors comme nous nous sommes tout dit, moi, je vais prendre congé. Dans tous les cas, nous nous reverrons demain. Bonsoir à tous.

Au Flamboyant, Sosso fut surpris de voir son chef le suivre dans sa chambre pour s'entretenir avec lui, car malgré leurs rapports presque amicaux, Habib ne se permettait pas tout. L'adjoint pensa que l'évasion de Kébé avait été un choc pour lui même si, comme d'habitude, il s'efforçait de ne rien laisser paraître de sa tourmente.

– Le coup de Kébé nous pose un sacré problème, commença Habib. Alors même que je pensais que nous allions boucler l'enquête, son évasion bloque tout. Certes, nous avons toutes les preuves de sa culpabilité, mais sa présence est indispensable si nous arrêtons ses complices. C'est pourquoi il faut le retrouver coûte que coûte. Bon, en attendant, dis-moi ce que tu retiens de ton entretien avec le jeune Ivoirien.

– Chef, j'ai dû interrompre l'interrogatoire dès que vous m'avez informé de l'évasion de Kébé. Mais j'ai quand même obtenu quelques précisions aujourd'hui. Kouassi m'a informé que son oncle, qui est à Abidjan et qui est le partenaire de Diaby, est quelqu'un qui s'est enrichi de façon malhonnête. Lui-même, Kouassi, prend l'argent où il se trouve sans se préoccuper de morale. Je n'ai pas eu le temps de lui soutirer plus de précisions, mais j'ai cru voir en lui plutôt un voyou sans aucun scrupule. J'avoue que je suis étonné qu'un notable aussi respecté que Diaby puisse avoir affaire avec un type de ce genre. C'est dommage que je n'aie pas pu m'entretenir plus longuement avec lui, car il était pratiquement soulé et aurait raconté toute sa vie. Malgré tout, je me suis fait une idée de sa personnalité.

– Effectivement, je partage ta conclusion. Je suis passé à la mairie et j'ai pu me faire une idée des affaires de Diaby. Pour le supermarché qu'il veut ouvrir, il a pour partenaire un certain Kouadjo, qui vit en Côte d'Ivoire. Ce doit être le cousin de Kouassi. Il y a un Malien qui est aussi son associé, un certain Mody Tall. J'ai communiqué ses références à ton collaborateur, à la Criminelle, pour qu'il mène

rapidement une petite enquête et me dise qui est cet individu. En principe, j'aurai des nouvelles demain. Ensuite, j'ai eu des informations à la banque. J'ai été surpris d'apprendre que Diaby n'est pas aussi riche qu'il en donne l'impression. Dans ces conditions, comment va-t-il ouvrir un supermarché étant donné que c'est lui qui en est l'actionnaire principal ? Où va-t-il trouver les sous nécessaires pour réaliser un projet aussi ambitieux ? Si à cette question s'ajoute l'incompatibilité apparente entre les personnalités de Diaby et des cousins Kouadjo, on se pose des questions sur la véritable personnalité de notre commerçant. Cette zone d'ombre, il faut l'éclaircir. Revenons au jeune Ivoirien. Est-ce qu'il t'a dit quand il comptait retourner dans son pays ?

– À un moment, il avait commencé à raconter n'importe quoi. Il m'a affirmé, par exemple, qu'il avait failli se casser la tête contre un rocher par deux fois, dans un cimetière, quand il cherchait de l'argent. Je n'y ai rien compris. Il n'a pas dit clairement quand il comptait retourner en Côte d'Ivoire, mais quand nous conversions, il a reçu un appel de quelqu'un, un Malien (dont il dit ignorer le nom mais qui serait son partenaire) qui lui demandait de prendre le train dès aujourd'hui. Il a refusé et proposé de partir plutôt demain.

– Ah ! c'est très important, ça. En fait, ce jeune homme, tel que tu le dépeins, est une pièce maîtresse de cette affaire. Je n'ose pas te révéler pour l'instant ce que je pense de lui – car je peux me tromper –, mais très rapidement je t'en ferai part. Je n'ai pas navigué sur Internet pour rien, car je crois y avoir trouvé la confirmation de mes soupçons. Dans ces conditions, il ne faut surtout pas que ce jeune Ivoirien quitte Kita. Je vais vérifier immédiatement l'heure de départ du premier train pour Bamako et il faudra que tu ailles le cueillir à la gare dans le train ou avant qu'il n'accède au train. Je téléphonerai au chef de gare, que je connais, pour qu'il nous prête main-forte en retenant le train en gare si nécessaire. Je te conseille de procéder à son arrestation dans la discrétion. C'est pourquoi je préfère que tu sois accompagné de deux gendarmes en civil. Je vais en parler avec le patron de la gendarmerie dès ce soir. Si vous l'arrêtez, il sera immédiatement conduit à la gendarmerie pour y être gardé. Vu l'état des cellules de la police, il vaut mieux se méfier. Surtout, Sosso, j'insiste sur un point : n'oublie pas de retirer son téléphone portable au jeune Ivoirien. C'est extrêmement important. Tu apporteras ses bagages aussi ici, à l'hôtel. Donc les bagages et le téléphone portable du jeune Ivoirien doivent être ici et lui-même à la gendarmerie. Est-ce que nous nous sommes compris, Sosso ?

“Ça y est, pensa Sosso, la machine est en marche.” Il n'y avait pas de doute que le commissaire imaginait un scénario dont il avait cherché la confirmation sur Internet des journées durant. À l'entendre,

comme d'habitude, Sosso doutait de lui-même, car il se demandait comment fonctionnait le cerveau de Habib pour pouvoir, à partir de rares indices, construire un scénario qui se révélait toujours conforme à la réalité. Est-ce que lui, Sosso, serait jamais capable de procéder de cette façon ? Certes, son chef avait coutume de lui expliquer qu'il fallait de l'expérience, mais il n'était pas pour autant rassuré.

– Chef, répondit-il, j'ai parfaitement compris. Kouassi Kouadjo à la gendarmerie, ses bagages et son téléphone portable ici demain. Seulement, chef, il y a Kébé. Comment allons-nous procéder puisque Dembélé et Sy ne seront pas avec nous demain ?

– Oui, tu as raison de poser cette question. Dès demain matin, il va falloir lancer la chasse à l'évadé. Comme la police n'a pas la logistique nécessaire, c'est encore sur la gendarmerie que nous allons nous rabattre. Je serai avec vous. Nous allons rechercher Kébé d'abord à Kita, puis dans les environs s'il le faut. Si nous ne l'arrêtons pas rapidement, toi et les deux gendarmes, vous nous quitterez pour vous occuper de Kouassi. De toute façon, je veux te rassurer : nous arrêterons Kébé. C'est un chef de famille, il n'abandonnera pas les siens. Je suis sûr qu'il attend notre départ de Kita pour se montrer, en espérant que la police d'ici sera plus clément. Nous irons jusque dans son champ, où je suis convaincu qu'il est caché. Si nous tenons Kébé et Kouassi, l'enquête est bouclée, il n'y a aucun doute. Ne te fais donc pas de souci, mon petit, ça marchera.

– Vous savez, chef, vous réussissez toujours à m'inoculer votre assurance. Heureusement que ce n'est pas un virus.

Habib éclata de rire. Sosso venait de l'attaquer frontalement, chose rare. Il imagina le pauvre adjoint complètement perturbé par sa méthode d'investigation et qui se vengeait en se moquant de lui. Ne s'avouant pas vaincu, il lui décocha à son tour une flèche.

– Tu vois, mon petit, il a suffi que tu manges quelques jours seulement des plats malinkés pour que tu deviennes beaucoup plus intelligent. C'est pourquoi je suis pressé qu'on retourne à Bamako pour qu'un Bambara ne soit pas aussi intelligent qu'un Malinké.

Ce fut au tour de Sosso de s'esclaffer.

– Bon, dit Habib, maintenant, allons manger.

– Chef, j'ai à vous dire quelque chose d'important. Cet après-midi, en sortant de l'hôtel, le réceptionniste m'a donné une lettre déposée pour moi par un jeune homme. La lettre se limitait à cette phrase en bambara : *Sosso, i si banna*. J'ai pris le 4 × 4 et, en descendant la pente, les freins ont lâché. J'ai failli tomber dans le marigot Tèrenakoni. Par miracle, le moteur a calé à la dernière seconde. C'est un mécanicien qui est venu me dépanner généreusement. Il m'a dit qu'il avait l'impression que les freins avaient été sabotés. J'ai échappé au pire de justesse, chef.

Habib regardait son adjoint, la bouche ouverte. Il avait donc failli perdre Sosso, son Sosso ! Et à Kita ! Comment se serait-il relevé d'un tel malheur ? Cependant, il se ressaisit rapidement et dit :

– Nous l'avons échappé belle, mon petit. Il va falloir être très prudent. Tout à l'heure j'exigerai que le 4×4 soit mis de nuit dans un garage de l'hôtel, parce qu'il y en a. Et nous en garderons la clé. On peut se demander comment quelqu'un a pu procéder à ce sabotage. Il est vrai que les véhicules sont garés derrière le bâtiment, tout près du mur de clôture, qui peut être escaladé facilement grâce aux arbres. Nous avons encore la preuve que Kébé a des complices et que le cerveau de ce scénario macabre est en liberté. Mais je t'assure qu'il ne l'est pas pour longtemps.

Maintenant, allons dîner.

Sosso occupa une table pendant que son chef s'entretenait avec le responsable de l'hôtel dans son bureau. Habib ne tarda pas à le rejoindre.

– Alors, c'est bon, dit-il. Le véhicule sera dans un garage et le gardien reprend son service ce soir après un empêchement hier. Bien sûr, je n'ai pas parlé de ce qui t'est arrivé. Sur ce point, c'est donc ok. Pour la gendarmerie c'est ok aussi. Quant au chef de gare, je l'appelle tôt demain.

Le serveur qui, la veille, avait confondu la tête de Sosso et l'assiette s'amena, l'air plutôt préoccupé.

– Com'saire, dit-il, hier nuit, j'ai beaucoup souffert. Vous avez eu tort de me parler du coupeur de têtes. J'ai fait un cauchemar. Tous les habitants de Kita étaient sans tête. Ils couraient après moi avec leurs coupe-coupe pour me couper la tête, parce que j'étais le seul à en avoir. J'ai couru comme un fou. Mais ils m'ont rattrapé et quand ils allaient me couper la tête, j'ai hurlé et j'ai donné un coup de pied à mon lit. Ma femme s'est réveillée en sursaut. Elle m'a demandé ce qui se passait. Je lui ai expliqué que des gens voulaient me prendre ma tête. Ce matin, elle m'a dit qu'elle allait voir un marabout pour qu'il me donne une potion magique, parce qu'elle est sûre que c'est une méchante diablesse qui est amoureuse de moi et veut détruire notre union en me faisant peur. Com'saire, s'il vous plaît, je suis votre jeune frère, ne me parlez plus jamais des coupeurs de têtes.

Habib le promit. Quand le serveur se fut éloigné, les deux policiers rirent comme des fous en se masquant la bouche.

À huit heures trente, Sosso descendit à la réception pour y attendre Habib, dont la ponctualité n'était pas la grande qualité. Il fut surpris d'apprendre que le garçon qui était à l'écart, adossé au mur, et contemplait le paysage, cherchait à le rencontrer. Devenu méfiant depuis le sabotage du 4×4 , il se dirigea prudemment vers le jeune inconnu. Lorsque ce dernier lui fit face, il reconnut celui qui accompagnait la vieille femme à qui il avait donné ses coordonnées la veille, au moment de l'accident.

– Ah, bonjour grand frère Sosso, dit le garçon d'un air un peu trop sérieux pour son âge. C'est ma grand-mère qui m'envoie te voir. Hier, on était près du marché quand ta voiture a failli tomber dans Tèrènakoni.

– Oui, jeune frère, je me souviens de toi. Elle va bien, ta grand-mère ?

– Oui, elle va bien. Elle m'a chargé de te donner ce grigri. Elle dit qu'il faut l'attacher autour de ta taille chaque fois que tu conduis ta voiture. Il va te protéger contre les mauvais esprits.

Sosso ne put cacher son émotion. Il ne se rappelait même plus le visage de cette femme qui se souciait tant de son sort, comme s'il avait été son fils. Ainsi, tandis que certains s'employaient à lui ôter la vie, d'autres s'évertuaient à le protéger contre le malheur. Le Sosso qui avait arrêté le fou Ngaba et le cruel Kébé était le même que celui qui, à cet instant, avait la gorge nouée devant la générosité et l'amour d'une inconnue. Le policier est donc avant tout un être humain.

– Tiens, jeune frère, donne ça à grand-mère, dit-il en tendant un billet de banque au garçon.

Celui-ci se raidit.

– Non, grand frère, elle va se fâcher. Elle ne vend pas les grigris.

– Non, non, jeune frère, ce n'est pas pour la récompenser. Je suis son fils, c'est pour qu'elle achète de la cola. C'est normal, ça. Tiens, cet autre petit billet, il est pour toi, parce que tu es mon jeune frère et tu es très gentil.

Le garçon sourit, remercia Sosso, puis s'en alla.

Habib ne tarda pas à descendre de sa chambre, salua le personnel de la réception, ensuite Sosso qui, en marchant avec lui vers le garage, lui raconta le geste de la vieille femme et lui montra le grigri.

– Attache-le autour de ta taille, comme elle te le recommande, mon petit. L'effet du talisman est psychologique, on ne sait jamais.

Ce conseil de la part d'un homme "plus cartésien que moi tu meurs" troubla un peu l'adjoint qui, ne sachant pas s'il fallait prendre ces propos au sérieux ou non, se contenta d'un rapide sourire.

Il ne leur fallut que quelques minutes pour se retrouver à la gendarmerie où tout était prêt pour la chasse au coupeur de têtes. Trois jeeps bâchées avaient été prévues pour transporter douze gendarmes, en plus de Habib et de Sosso dont le 4 × 4, un peu fragile pour rouler sur les routes de brousse, devait rester dans la cour. Un gendarme nommé Issa habitait le même quartier que Kébé et connaissait les lieux qu'il fréquentait. Munis chacun d'un fusil, les douze gendarmes se répartirent entre deux jeeps, laissant la troisième au commissaire Habib et à son adjoint. Et c'était parti !

Un convoi de gendarmes ostensiblement armés était un spectacle suffisamment inhabituel pour étonner et inquiéter les Kitankés. Les passants aussi bien que les marchands assis au bord des rues s'oubliaient à regarder les véhicules qui n'hésitaient pas à forcer le passage lorsqu'ils croisaient des motos ou des voitures. Les gendarmes ayant une réputation de rigueur et de discipline semblaient ce jour-là avoir oublié jusqu'au respect du code de la route. Ceux qui les voyaient se disaient que seule une affaire grave pouvait expliquer ce comportement étrange de ceux qu'on appelait les "gendarmamori" par respect. Habib, dont la jeep ouvrait le chemin, revivait malgré lui ses souvenirs d'enfance en sillonnant les petites rues poussiéreuses dont rien n'avait changé depuis des décennies. Cependant, il dut se rendre de nouveau à l'évidence que sa ville natale n'était pourtant plus la même. Il y avait quarante ans, une telle descente de gendarmes n'était pas imaginable, car Kita était une petite cité bien sage. "Allons, Habib, tu n'es plus le petit garçon d'alors. Ton problème aujourd'hui, c'est le criminel Kébé." La petite voix intérieure qui le gronda effaça de son âme la nostalgie qui s'y répandait. Habib redevint le chef de la Brigade criminelle.

La première halte fut le domicile de Kébé. Effrayés à la vue de ces hommes armés, aux visages fermés, ayant envahi leur maison, les petits enfants se réfugièrent dans la cuisine. Quatre adultes qui bavardaient dans la cour, deux hommes et les deux épouses de Kébé, furent sidérés par cette irruption soudaine. Ils ne firent plus un geste.

– Où est Mamadou Kébé ? leur demanda Habib sur un ton dur.

Ils regardèrent le commissaire, les yeux exorbités, effrayés par les gendarmes impassibles qui les entouraient. L'une des épouses osa

finallement répondre.

– Je suis sa femme et je ne l'ai plus revu depuis que deux policiers sont venus l'arrêter hier. On était en train d'en parler justement. On ne sait pas où il est. *Walahi*, je le jure sur la tête de mes enfants, on ne sait pas.

– Attention, si vous mentez, ça va vous coûter très cher, je vous préviens. Si vous savez où il se trouve, vous irez tous en prison.

– Mon père, intervint la seconde épouse, au nom d'Allah nous ignorons où il est. Nous sommes même inquiets. C'est de ça que nous parlions. *Walahi*, je ne vous mens pas.

– Allez, fouillez partout ! ordonna Habib aux gendarmes.

Tandis que deux d'entre eux montaient la garde à l'entrée de la maison, les autres, Sosso en tête, foncèrent dans le modeste bâtiment. Bientôt, on entendit des bruits de tasses, de seaux, de bouilloires tombant par terre, des chaises en fer traînées dans tous les sens. Les sacs de mil et d'arachide entassés sur la véranda furent déplacés, les lits soulevés. Malheureusement, la chasse fut infructueuse : pas l'ombre d'un Kébé. Une fois dans la cour, deux gendarmes s'en prirent à trois barriques qu'ils renversèrent mais qui se révélèrent vides. Un autre tira brutalement la porte de la cuisine d'où s'élevèrent aussitôt les cris et les pleurs des enfants terrorisés qui s'y étaient cachés.

– On s'en va ! ordonna Habib quand toute la maison fut passée au peigne fin et qu'il fallut se rendre à l'évidence que le coupeur de têtes ne se trouvait pas à son domicile.

C'est alors que l'une de ses épouses se leva et s'adressa au commissaire.

– Tonton Habibou, je ne savais pas que c'était toi. J'ai appris que tu étais venu de Bamako, mais je ne t'ai pas reconnu. Tu sais, tonton, mon mari n'est coupable de rien. Il faut dire aux policiers de le laisser tranquille. Tout Kita dit que tu es très gentil, il faut mettre fin à notre souffrance. Les enfants passent tout le temps à pleurer. Je t'en supplie, tonton.

Habib ne répondit pas, se dirigea vers la sortie, suivi de son équipe.

Au quartier populaire Moribougou, une mansarde en banco aux murs fissurés et au toit de tôle noircie abritait l'oncle maternel de Kébé, un octogénaire, et son épouse, une septuagénaire. Ce couple vivait dans un grand isolement à cause de la méfiance qu'il inspirait à tout Kita. Il avait eu cinq enfants, dont deux filles et trois garçons, mais tous étaient morts successivement à l'âge de cinq ans. Les causes de leur disparition n'ayant jamais été élucidées, le père et la mère furent accusés d'être des sorciers qui avaient dévoré eux-mêmes leur progéniture. Tout le monde évitait tout contact avec eux. Seul Mamadou Kébé assurait leur subsistance en payant une bonne qui

s'occupait d'eux. Le gendarme Issa avait donc convaincu Habib que le domicile de l'oncle pouvait être un refuge idéal pour le criminel recherché.

Ce jour-là, le vieil oncle était assis sur un escabeau, sous un manguier, dans la petite cour, pendant que son épouse donnait un coup de main à la bonne, dans la cuisine. En apercevant les cheveux blancs et le dos voûté de l'homme, le commissaire Habib sentit qu'il ne pourrait pas se comporter avec lui comme avec les épouses du fugitif.

– Bonjour père, c'est bien vous l'oncle de Kébé ? demanda-t-il avec déférence au vieillard qui semblait ne rien comprendre et regardait d'un air étrange les gendarmes muets.

– Bonjour, mon fils, répondit-il néanmoins d'une voix éraillée. Oui, je suis l'oncle de Mamadou. Il ne lui est pas arrivé malheur, j'espère ?

– Non, nous sommes ses amis et nous cherchons à le voir. Est-ce qu'il est là ?

L'épouse apparut au seuil de la cuisine et répondit à la place de son époux.

– Ça fait bien longtemps que nous ne voyons pas Mamadou. C'est pourtant un enfant bien généreux. Il n'est pas chez lui ?

– Non, répondit Habib, nous venons de là-bas. Bon, même s'il n'est pas là, ce n'est pas grave. Il nous a dit qu'il allait réparer votre maison. Nous allons voir ce qui est en mauvais état. Mes amis vont s'en charger.

Sosso et les gendarmes eurent tôt fait de fouiller tous les coins de la pauvre petite demeure. Pas de Kébé ici non plus.

– Bon, père, je vous souhaite une bonne journée. Nous, nous allons partir, dit Habib à son hôte.

– Si vous voyez Mamadou, dites-lui que nous n'avons plus de riz. Il faut qu'il passe nous voir. Qu'Allah vous protège.

De nouveau, l'épouse s'était substituée à son époux. Habib lui promit de transmettre le message à son neveu et conduisit ses hommes hors de la maison. Tous, y compris le commissaire, éprouvaient une certaine gêne pour avoir dérangé sans résultat ce vieux couple tellement coupé des réalités qu'il ne savait même plus ce qu'était un gendarme et avait cru à la fable habilement inventée par Habib. Ainsi, si les policiers étaient avant tout des êtres humains, il en était donc de même des gendarmes.

Issa jeta ensuite son dévolu sur un jeune homme nommé Badri, d'après lui le seul véritable ami de Kébé. Au quartier Ségoubougouni, un quart d'heure plus tard, le convoi freina devant le domicile de ce dernier. Tailleur réputé pour la qualité des habits qu'il confectionnait, Badri avait son atelier à domicile. Il s'activait justement derrière sa

machine à coudre lorsque policiers et gendarmes firent irruption chez lui. Il fit quelques pas à leur rencontre, puis s'immobilisa comme s'il les défilait.

– C'est toi, Badri ? lui demanda Habib qui avait retrouvé son autorité.

– Oui, c'est moi, répondit le jeune adulte nullement ému.

– Tu es l'ami de Mamadou Kébé, n'est-ce pas ?

– Oui, je suis l'ami de Mamadou Kébé.

– Est-ce que tu l'as vu hier ou aujourd'hui ?

– Mais non. J'ai appris que la police l'a arrêté je ne sais pas pourquoi.

– Alors nous allons fouiller chez toi. Allez-y.

– Vous n'avez pas le droit ! cria Badri en se plantant devant les gendarmes dont un le bouscula sans ménagement à tel point qu'il tituba et tomba.

Sa demeure fut fouillée de fond en comble, excepté une chambre bouclée.

– Donne la clé de cette chambre, lui ordonna Habib.

– Jamais ! C'est ma maison, pas la vôtre.

Énervé, un gendarme faillit donner un coup de crosse à l'impudent tailleur, mais Habib l'en dissuada. Tous les efforts pour ouvrir la porte de la chambre furent vains, tant elle était solidement bouclée. Or Badri persistait dans son refus de coopérer. Habib ordonna de le fouiller pour lui retirer la clé, mais ni dans ses poches ni dans son atelier elle ne fut trouvée. Dernier recours, le commissaire ordonna de défoncer la porte dont trois coups de feu vinrent à bout. La chambre ne renfermait aucun mystère, c'était tout simplement le lieu de rangement de la production du tailleur.

Au moment où Habib et ses hommes allaient le quitter, Badri entra dans une colère folle. Il se mit à hurler sans arrêt : "Vous n'avez pas le droit. Ce n'est pas la dictature. La gendarmerie ne peut pas faire ce qu'elle veut. On est en démocratie. Je vais porter plainte contre vous." Un gendarme lui pointa son fusil sur le ventre en lui disant : "Ta gueule !" Aussitôt, notre tailleur perdit la voix et demeura figé de peur. Quand les jeeps démarrèrent, Badri jeta un coup d'œil prudent sur la rue pour s'assurer que les envahisseurs étaient partis pour de bon.

Il ne restait plus qu'une chance de mettre la main sur Kébé : son champ, situé hors de la ville. La course fut cahotante sur des routes pleines de nids-de-poule qui faisaient danser les véhicules lancés à toute vitesse. On sentait que la saison sèche se profilait, car les hautes herbes commençaient à jaunir et les feuilles des arbres perdaient de

leur éclat.

Le gendarme Issa fit arrêter le convoi au bas d'un monticule et expliqua que le champ de Kébé était juste au-dessus, là où était plantée une hutte d'où s'élevait un mince filet de fumée. Il n'y avait pas de doute, quelqu'un s'y trouvait. Habib scinda sa troupe en deux et la fit avancer de façon à prendre Kébé en étau. La hutte cernée, revolver en main, Sosso s'y rua. Kébé ne s'y trouvait pas. Cependant, lorsqu'il eut rejoint son adjoint, en remarquant un bidon d'eau et un gigot probablement de mouton posé sur de larges feuilles de plantes à côté de braises ardentes, Habib fut convaincu que le coupeur de têtes n'était pas loin. La traque continua. Les gendarmes étaient beaucoup plus concentrés, comme s'ils sentaient l'imminence d'un danger. Soudain, de derrière un énorme rocher dressé devant eux, un coup de feu éclata, brisa au-dessus de leurs têtes une branche qui s'abattit dans un grand bruit. Tous s'aplatirent dans les buissons. Habib se blottit derrière un arbre, son revolver braqué sur le rocher. Il continua à progresser ainsi d'arbre en arbre. Ses hommes rampaient à présent en direction du tireur. Celui-ci fit feu une deuxième fois. Ayant compris le stratagème de ses poursuivants, il s'apprêtait à reculer pour se mettre à l'abri quand il reçut un violent coup de crosse dans le dos puis un autre sur la tête. Sosso et un gendarme avaient réussi à l'approcher à son insu. L'adjoint de Habib soupira de soulagement : l'homme qui geignait à ses pieds, la tête sur son fusil artisanal, était bel et bien Mamadou Kébé, le coupeur de têtes. Il fut aussitôt menotté, obligé de se tenir debout et de marcher vers sa hutte, au milieu des gendarmes. Il ne prononça pas un mot, ne prêtait aucune attention à ceux qui l'entouraient et avançait en boitillant, du sang aux commissures des lèvres.

Habib ordonna d'éteindre le feu sous la hutte pour éviter un incendie de brousse, fouilla lui-même les poches du prévenu et en retira un poignard et un téléphone portable. Ensuite, il fit saisir le bidon d'eau, un sac en plastique contenant une poudre verte, et un vieux sac de voyage.

– Kébé, demanda-t-il, je suppose que tu as encore tué un mouton. Pour te nourrir cette fois-ci.

– Je ne sais pas, lui répondit le tueur, imperturbable.

– Tu as le bonjour de ton oncle. Il t'informe qu'il n'a plus à manger.

– Hé Allah ! s'apitoya Kébé devenu soudain triste.

Il n'ajouta pas un seul mot. Habib le fit embarquer dans une jeep et le convoi s'ébranla en direction de la ville.

Assis à côté de son adjoint, le commissaire jubilait intérieurement. La chasse avait été fructueuse et sans incident et la pièce maîtresse manquante du puzzle avait été retrouvée. Le scénario

qu'il avait conçu et dont un passage important avait été effacé était de nouveau complet.

Son adjoint était muet, mais son soulagement était évident. L'arrestation de Kébé n'avait fait qu'amplifier son admiration pour son chef, qui finissait toujours par avoir raison. Peut-être cachait-il un petit mystère. "Et si c'était grâce à un grigri ?" pensa Sosso dont le visage s'éclaira d'un large sourire.

À la gendarmerie, Kébé fut enfermé. Habib pressa Sosso et les deux jeunes gendarmes en civil, qui les attendaient, d'aller cueillir Ivoirien à la gare, car le train allait démarrer dans une demi-heure.

C'est à bord du 4 × 4 de la Brigade criminelle que Sosso et ses deux nouveaux compagnons s'élancèrent à la poursuite de Kouassi Kouadjo. La gare était à moins de dix minutes, il n'y avait pas de raison de s'inquiéter. Sosso roulait avec assurance d'autant plus que les rues de Kita lui devenaient familières. Il espérait que le jeune Ivoirien n'opposerait pas de résistance pour éviter d'attirer l'attention sur son arrestation. Il tenterait de ruser avec lui en inventant une fable, à l'instar de son chef, en espérant que le poisson mordrait à l'hameçon. Soudain, comme s'il avait perdu la tête, un jeune motocycliste qui doublait tous les véhicules sur la gauche fonça droit sur le 4 × 4. Sosso l'évita d'un coup de volant, mais une charrette roulant aussi au milieu de la chaussée fut déviée brutalement par son conducteur. L'âne qui tirait la charrette avait été tellement brusqué qu'il fit un bond et renversa la cargaison, des dizaines des sacs de mil qui s'éparpillèrent sur la chaussée, rendant impossible toute circulation. Sosso freina. En même temps que les gendarmes, il sauta à terre et constata, impuissant, qu'il n'y avait aucun moyen ni d'avancer ni de reculer. Or le train aller démarrer dans dix minutes. C'est alors que, après avoir rapidement prévenu ses compagnons, il décida de prendre un gros risque. Il fit reculer ceux qui le suivaient, recula lui-même de quelques dizaines de mètres, puis fonça comme un fou et roula sur les sacs de mil dont le contenu se répandit sur la chaussée. Sourd aux cris et aux hurlements de détresse et de colère, Sosso continua son chemin vers la gare à l'entrée de laquelle il stoppa dans un crissement de freins. Hélas, il fut informé que le train venait de continuer sa course. En fait, en l'absence du chef de gare, c'était de son adjoint que Habib avait obtenu l'accord de retenir le train jusqu'à l'arrestation de l'Ivoirien. Or, informé du décès de sa tante, l'adjoint s'était éclipsé sans avoir rien expliqué à son patron. Pour accomplir sa mission, Sosso devait impérativement se rendre à la station de Dialaya, prochain arrêt du train.

Le 4 × 4 ne roulait plus, il volait. Si Sosso conduisait aussi

dangereusement, c'était parce qu'il était conscient que si Kouassi s'échappait, il s'en voudrait éternellement, même s'il n'était pas responsable du retard, source de cette complication. La voiture fendait l'air, penchait à droite, puis à gauche, klaxonnait quand un animal s'avisait de franchir la route, continuait sa course folle. Les deux jeunes gendarmes étaient anxieux, mais demeuraient silencieux.

Et quelques minutes plus tard, voilà Dialaya et sa toute petite gare où venait d'arriver le train et devant laquelle le 4 × 4 freina brutalement. En courant, les trois jeunes gens s'engouffrèrent dans le minuscule bureau du chef de station qui avait été prévenu par le chef de gare de Kita. Ensuite, ils grimpèrent à bord du train et inspectèrent les voitures les unes après les autres jusqu'au moment où Sosso aperçut Kouassi Kouadjo. Ce dernier écarquilla les yeux quand Sosso lui demanda où il avait déposé ses bagages. Il désigna une valise et un sac de voyage dont s'emparèrent les deux gendarmes.

– Petit frère, j'ai quelque chose de très important à te dire, lui expliqua le policier. Viens avec moi.

– Mais, grand frère, je vais à Abidjan comme ça. Si je descends, le train va partir.

– Ne t'en fais pas, il y a un autre train aujourd'hui, tu le prendras. Allez, viens.

Kouassi comprit qu'il s'agissait en réalité d'un ordre, car Sosso lui tira le bras vigoureusement et les gendarmes en civil avaient quitté le wagon, emportant ses bagages. Il se résigna à suivre son "grand frère". Les autres voyageurs observaient, interloqués, cet étrange spectacle.

Avant de le faire monter dans le véhicule, Sosso fouilla les poches du jeune Ivoirien, s'empara de ses clés et de son téléphone portable.

– Ce sont bien les clés de ta valise et de ton sac ? demanda-t-il à Kouassi de plus en plus inquiet.

– *Woi, woi*, grand frère.

Les deux gendarmes le placèrent entre eux, à l'arrière, et Sosso démarra.

Comme convenu avec son chef, Sosso confia le jeune Ivoirien terrorisé aux gendarmes et emporta ses bagages au Flamboyant après avoir remercié chaleureusement ses compagnons, qui s'étaient engagés à retourner sur le lieu où les sacs de mil avaient été éventrés pour s'enquérir de l'identité du charretier afin qu'il fût dédommagé.

À l'hôtel, Habib ouvrit la porte de sa chambre à Sosso. Ce dernier entra lourdement chargé des bagages de Kouassi Kouadjo. Le commissaire laissa éclater son bonheur. Il siffla un air joyeux, tapa son adjoint à l'épaule comme un copain, en chantonnant : "Vive Sosso,

capitaine Sosso, le petit Bambara.” Sosso rit, surpris de voir son chef se laisser aller.

– Tu as donc arrêté le jeune Ivoirien ? se réjouit Habib.

– Oui, chef. Et voici les clés et son téléphone.

– Génial ! Si tu savais à quel point tu me soulages. J’avoue que j’attendais ton retour avec appréhension, parce que le moindre pépin pouvait être fatal à l’enquête. Assois-toi, s’il te plaît.

– Chef, dit Sosso, une fois sur la chaise, vous aviez raison de vous inquiéter, parce que tout a failli foirer. En allant à la gare, un motocycliste imprudent a provoqué un incident qui nous a retardés. Quand nous arrivions à la gare, le train n’était plus là. Le chef de gare m’a expliqué que c’était la faute de son adjoint. Il nous a fallu rouler comme des dingues pour rattraper le train à Dialaya. J’avoue que je n’ai jamais été aussi angoissé. Heureusement que tout s’est bien terminé. Kouassi est à la gendarmerie. Il aurait pu descendre à n’importe quelle autre gare et disparaître.

– Alors vive le grigri de la vieille grand-mère. Tu vois bien que j’ai eu raison d’insister pour que tu le portes.

Sosso s’esclaffa en se renversant sur la chaise, heureux de la bonne humeur retrouvée de son chef.

– Et le jeune Ivoirien n’a pas essayé de vous résister ?

– Non, il n’y comprenait rien, parce qu’il ne savait pas que je suis un policier. Il fallait voir sa mine lorsqu’il s’est retrouvé à la gendarmerie.

– Ah oui, il a dû tomber des nues. Donc nous avons mis la main sur Mamadou Kébé et Kouassi Kouadjo. Il reste un suspect à arrêter. C’est Diaby. Je m’en charge demain. Impérativement, nous devons repartir pour Bamako demain, si nous voulons éviter de nouvelles complications. Arrêter un notable, qui est de surcroît le père des pauvres, ne passera pas ici. Nous aurons tout Kita contre nous, y compris le préfet. Même nos collègues Dembélé et Sy ne nous applaudiront pas. Je suis sûr qu’on se servira même de ma vieille tante pour faire pression sur moi. Comme il est hors de question pour moi de céder, il faut que nous nous éloignons le plus rapidement possible.

– Chef, je ne comprends pas très bien. Pour le moment, nous avons quelques preuves, mais pouvons-nous justifier l’arrestation des suspects ? Dans ces conditions, comment regagner Bamako demain ?

– Justement, ce sont les suspects eux-mêmes qui seront leurs propres accusateurs. Nous procéderons à une confrontation et je suis sûr qu’ils ne pourront pas s’en tirer. Il y a des preuves qui paraissent éparées pour le moment, mais dès qu’elles seront reliées de façon rationnelle, la culpabilité de ces trois hommes ne fera plus de doute. Je suis convaincu que nous serons de retour à Bamako demain.

“Tiens, il me rejoue le coup de Tombouctou”, pensa Sosso devant

l'assurance de Habib qui continua :

– Demain, au commissariat, nous allons donner un curieux spectacle. Toi, tu seras le metteur en scène, moi le narrateur, les suspects les acteurs et les policiers les spectateurs. Le spectacle terminé, direction Bamako. Ce soir, au cours du dîner, nous discuterons de la mise en scène.

De nouveau, le jeune adjoint se mit à douter de lui-même. Il se dit qu'il fallait que toutes les preuves fussent réunies pour que son chef fût aussi affirmatif. Pourquoi lui aussi, Sosso, n'avait-il pas procédé à une analyse poussée pour pouvoir en tirer une conclusion ? Il avait pourtant le sentiment que chacun des suspects était coupable, mais il ne voyait pas en quoi ils étaient complices. "Puisque le chef m'assure que c'est une question de temps et d'expérience, attendons", se consola-t-il.

– Chef, dit-il, je dois quand même avouer que quelque chose me met un peu mal à l'aise : contrairement à ce qui s'est passé à Tombouctou, j'ai l'impression que nous ne formons pas une équipe avec nos collègues de Kita. Ils m'ont l'air trop à l'écart. C'est quand même bizarre.

– Tu as raison, même si, à Tombouctou, le commissaire Touré non plus n'était pas toujours sur la même longueur d'onde que nous. En fait, le tandem Dembélé-Sy ne me paraît pas fonctionner correctement. Ce sont deux personnalités très différentes. Dembélé est un enfant du pays, qui a tendance à se comporter comme tel, tandis que Sy est pour ainsi dire plus moderne. Je crois qu'ils se respectent mutuellement et font tout pour éviter les conflits entre eux. Il y a donc des non-dits, ce qui ne facilite pas leur boulot. Je suis sûr que s'ils avaient eu à mener cette enquête seuls, pour ne pas faire de vagues, ils auraient adhéré à la thèse de la vengeance des esprits. Malheureusement, nous n'y pouvons rien.

Maintenant, capitaine, nous allons dîner, répéter notre spectacle, puis faire nos valises. On y va.

Le matin du dernier jour à Kita. Sous le contrôle de Sosso, des employés de l'hôtel avaient déjà déposé les bagages des policiers dans le 4 × 4. Le patron de l'hôtel, d'habitude discret, osa demander à Habib si le coupeur de têtes avait été arrêté. Le commissaire lui répondit qu'il le serait aujourd'hui, à la grande surprise de son interlocuteur, qui s'en tint néanmoins à sa seule question. Il souhaite un bon voyage à ses hôtes qui s'installèrent dans leur véhicule.

– Nous allons donc au magasin de Diaby, dit Habib à Sosso. On se connaît, lui et moi. Je lui ferai croire que j'ai besoin de lui parler du sort des mendiants de Kita et nous l'embarquerons. Je sais que ce n'est pas très sympa, mais la mentalité du pays ne nous permet pas d'agir autrement. Une fois au commissariat, je lui dirai la vérité.

– Entendu, chef, acquiesça Sosso qui mit le moteur en marche.

Le téléphone du commissaire sonna. Il écouta son interlocuteur en répétant "oui, oui", puis raccrocha.

– Hou là là, non ! Non ! fit-il en secouant la tête de dépit.

– Chef ? l'interrogea son adjoint inquiet.

– La police vient de découvrir un autre corps décapité.

– Oh, non ! se lamenta Sosso en posant sa tête sur le volant.

Plus rien ne se passerait donc comme prévu. S'il y avait un cinquième corps sans tête alors que Mamadou Kébé était arrêté, cela signifiait qu'un autre criminel était en liberté et que le scénario envisagé par le commissaire ne tenait pas. Alors, le spectacle annoncé n'aurait pas lieu non plus. Dans ces conditions, il était hors de question de partir pour Bamako ce jour. Le coup était d'autant plus rude pour Sosso que c'était la première fois que son chef se trompait gravement. Il souffrait aussi de le voir si mal à l'aise. De son côté, Habib craignait une prolongation de l'enquête qui rendrait sa tâche plus difficile puisque, inévitablement, des pressions s'exerceraient sur lui de toutes parts et il serait pratiquement sous surveillance. Certes, il pourrait fermer les oreilles, comme il en avait l'habitude, mais si les habitants de Kita le prenaient pour un trublion et décidaient de ne pas coopérer avec lui, il était peu probable qu'il pût mener l'enquête à son

terme, d'autant plus qu'il avait la certitude qu'il ne devrait pas compter sur Dembélé et Sy non plus. Un vrai désastre.

Il parvint quand même à se ressaisir plus ou moins et posa la main sur l'épaule de son jeune adjoint.

– Allons, mon petit Sosso, ne désespère pas. Tu verras, tout ira bien. Nous allons rejoindre nos collègues à proximité du Grand Marché.

Sosso se redressa lentement, soupira et, sans un mot, alluma le moteur et prit le chemin du Grand Marché.

– Tu sais, continua Habib, il n'y a aucun moyen d'éviter les coups durs. Ça peut venir de n'importe où, de n'importe qui, n'importe quand. La seule parade consiste à ne jamais perdre espoir. Sy m'a seulement annoncé cette mauvaise nouvelle, mais il faut que nous soyons sur le lieu pour nous faire une opinion. Pour le moment, rien n'est perdu. Tenir, toujours tenir, ça aussi, ça fait partie de notre métier. Un jour, quand tu seras à la tête de la Criminelle, tu seras confronté à des situations plus dures. Tenir, il faut tenir.

Sosso se contenta d'approuver son chef par des hochements de tête. Il conduisait plus lentement que d'ordinaire, car il sentait qu'il ne maîtrisait pas ses nerfs. L'optimisme du commissaire n'avait donc pas été contagieux cette fois-ci. Il était indéniable que les trois derniers jours avaient été éprouvants pour le jeune homme. Le sabotage du 4 × 4, l'évasion de Kébé, la course périlleuse vers Dialaya et aujourd'hui ce cinquième cadavre décapité, c'en était trop.

Bientôt, l'attention des policiers fut attirée par un attroupement au pied du kapokier, au bord du marigot Tèrènakoni, exactement là où Sosso avait failli se casser la figure. Dembélé, Sy et quatre agents, dont Diallo, les attendaient. L'endroit, généralement animé le matin, était pratiquement désert. Seuls quelques rares individus, depuis leurs huttes ou leurs boutiques, observaient la scène de loin.

Les policiers s'écartèrent devant Habib et Sosso, qui se retrouvèrent face à un corps sans tête, adossé au kapokier, de la même manière que les précédents. Une sébile, une canne, des sandales en plastique et une vieille couverture rapiécée étaient posées par terre, devant le mort.

– Qui a découvert le corps ? interrogea Habib.

– C'est un passant qui est allé nous en informer au commissariat, il y a une demi-heure environ, lui répondit Sy.

– C'est encore un mendiant, on dirait.

– Apparemment oui, mais on n'est sûr de rien, répondit encore Sy, qui s'écria soudain en désignant un passant : Regardez !

C'était le fou Ngaba, à quelques mètres, le coupe-coupe au cou, son sempiternel refrain aux lèvres. Il marchait au beau milieu de la rue, le regard fixé devant lui, indifférent à tout. Sa présence ce matin

en ce lieu sonnait comme un désaveu de la décision de Habib de le libérer et de le déclarer innocent. Du moins, c'était ce que pensaient Dembélé et Sy.

L'ambulance de l'hôpital s'arrêta non loin. Le docteur Cissé et ses brancardiers se joignirent bientôt aux policiers et, à leur tour, découvrirent le corps. Comme de coutume, Cissé se pencha sur le mort, l'observa longuement et se releva.

– Incroyable ! Toujours pareil, dit-il.

Habib l'invita à s'entretenir avec lui à l'écart. Il le suivit et, quelques minutes plus tard, les deux hommes retournèrent sur leurs pas. Le docteur Cissé et ses employés ne s'attardèrent pas. L'ambulance les ramena à l'hôpital avec le mort.

– Bon, dit Habib à ses collègues, nous, nous avons un détour rapide à faire. Nous vous retrouvons au commissariat tout à l'heure.

La vue de cette cinquième victime n'avait rien de rassurant pour Sosso. La similitude de son état avec celui des précédents lui paraissait plutôt troublante, au contraire. Apparemment, tout tendait à prouver que le mode d'exécution des cinq mendiants était identique. Alors, puisque Kébé était enfermé, il avait dû auparavant être en contact avec ce nouveau coupeur de têtes pour lui apprendre comment procéder à l'assassinat. La thèse de l'association de criminels lui paraissait la plus plausible. Dans ce cas, l'enquête était loin d'être terminée.

En revanche, Habib était devenu plutôt confiant. Il comprenait que l'apparition de ce cinquième corps pût être troublante, mais comme le scénario qu'il avait conçu excluait toute possibilité de nouveau meurtre, il était convaincu que l'appel du docteur Cissé, qu'il attendait d'un moment à l'autre, confirmerait sa thèse. La crispation de son adjoint au volant ne lui échappa pas.

– Sosso, mon petit, ne te tracasse pas inutilement. Je t'ai rarement vu aussi démoralisé. Il est vrai que les faits paraissent justifier ton pessimisme, mais il faut aller au-delà des faits pour découvrir la vérité. C'est l'ensemble des faits qui éclairent, pas les faits pris isolément. Tu t'en rendras compte tout à l'heure quand nous produirons le spectacle.

Sosso soupira discrètement, comme si l'optimisme de son chef était redevenu contagieux. Il sourit. Le téléphone de Habib sonna. Il écouta, le sourire aux lèvres, remercia le docteur Cissé juste au moment où son adjoint se garait.

– Je connais le magasin, dit-il. J'y vais seul.

Il ouvrit la portière, descendit du véhicule et révéla à Sosso :

– Mon petit, je te l'ai dit. Je viens d'avoir la confirmation du

docteur Cissé : en réalité, ce mort n'est pas mort comme les autres. C'était tout simplement une mise en scène. Alors je t'interdis de t'inquiéter.

Sosso souffla bruyamment et poussa un ouf tandis que Habib marchait vers le magasin de Diaby.

Le commerçant était seul derrière le comptoir en train de lire le Coran.

– Bonjour Diaby, salua Habib.

– Hé, bonjour Habibou Kéita, répondit l'homme avec un grand sourire. Comment va ta famille ? Tes enfants ? Et toi-même ? Ça fait longtemps qu'on ne s'était pas revus. Je suis content que tu sois venu me voir.

– Moi aussi, je suis content de te revoir. Tout le monde va bien chez moi. Et ta famille et toi-même ?

– Tout va bien, *alhamdoulilaye*. Prends la chaise à côté de toi.

– Je ne vais pas m'attarder, parce que j'ai du travail et je suis pressé, expliqua le commissaire, une fois assis. Je suis venu te voir, Diaby, parce que tu es un des notables les plus respectés de Kita. Tu es une âme généreuse qui s'occupe de tous les pauvres de notre ville. Tout à l'heure, je dois discuter d'un problème important avec le commissaire Dembélé et nous souhaiterions ta présence pour nous éclairer. C'est dans l'intérêt de tout Kita. Moi, je dois retourner à Bamako cet après-midi et notre rencontre a lieu tout à l'heure. Ta présence est vraiment indispensable. Ma voiture est garée tout près.

Diaby sembla hésiter, mais se ressaisit rapidement.

– Habibou, répondit-il, chaque fois que je peux être utile aux habitants de Kita, je ne dis jamais non. Je vais donc fermer le magasin et aller avec toi.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Les deux allèrent s'installer à l'arrière du 4 × 4 qui se mit en route.

Le chef de la Brigade criminelle et son adjoint avaient une idée claire du déroulement du "spectacle" conçu par le premier. Au cours de leur dîner, la veille, les rôles avaient été précisés, le scénario peaufiné. Finalement, la découverte du cinquième corps décapité s'était révélée comme une fausse alerte et n'allait pas conduire à une réécriture de la "pièce de théâtre". C'est donc confiants qu'ils se garèrent sur le parking du commissariat.

Sosso se hâta de s'éloigner de quelques pas pour téléphoner à ses confrères gendarmes qui devaient amener les détenus Kébé et Kouassi. Habib pria Diaby d'être patient et d'attendre dans le véhicule, surveillé du coin de l'œil par Sosso, et entra dans les locaux de la police. Il informa Dembélé et Sy de sa décision de quitter Kita ce jour

même et de la façon dont il comptait organiser leur dernière entrevue. Les deux chefs de la police de Kita s'étonnèrent du projet de leur collègue. D'abord, au lieu de se dérouler dans le bureau de Dembélé et entre chefs exclusivement, la rencontre aurait lieu au secrétariat et en présence de tous les agents et même de quelques gendarmes. Ensuite, des journalistes de la presse écrite et de la radio locales seraient conviés. Plutôt qu'une concertation habituelle entre responsables, c'était une conférence de presse. D'un point de vue déontologique, le comportement du commissaire Habib leur paraissait inacceptable, mais comme il était leur supérieur hiérarchique et avait été missionné par le ministre de la Sécurité intérieure, ils étaient obligés de faire profil bas. Quelle était l'intention réelle du chef de la Brigade criminelle ? Telle était la question angoissante qui assaillit Dembélé et Sy après l'exposé de la curieuse décision de Habib.

Au secrétariat, une table avait été installée au milieu de la salle. Elle serait occupée par Habib, avec Dembélé et Sy en face de lui. Les agents de police seraient debout derrière leurs supérieurs hiérarchiques tout le temps de la rencontre, tandis que Sosso serait dans la même position derrière son chef. À côté de Habib, il restait une chaise vide, et trois autres près de Dembélé et Sy, dont les destinataires n'avaient pas été dévoilés.

Une fois chacun installé, dans un silence d'enfants effrayés, deux journalistes, munis de caméra et de micro, entrèrent et s'arrêtèrent à la droite de Habib, puis ce fut le tour d'un invité surprise. Tous ceux qui étaient assis se levèrent pour le saluer, car c'était M. le préfet de Kita. Il prit place à la gauche de Habib.

– Monsieur le préfet, mesdames, messieurs les journalistes, chers confrères, commença ce dernier, je vous remercie tous d'être présents à cette séance de clôture de l'enquête sur les coupeurs de têtes. La lumière, toute la lumière a été faite sur cette affaire qui a perturbé et perturbe encore la quiétude des Kitankés. Pour commencer, je vous présente un acteur incontournable de cette histoire. Sans lui, il n'y aurait pas eu d'affaire de coupeurs de têtes. Cet homme, le voici.

Diaby entra, guidé par Sosso qui le fit asseoir à la droite de Sy. Il n'y eut aucune salutation, car tout le monde avait l'impression de vivre une situation irréaliste. Le nouveau venu regardait Habib, les yeux grands ouverts.

– Voilà donc El Hadj Oumar Diaby, notable respecté des Kitankés, qui a effectué cinq fois le pèlerinage au lieu saint de la Mecque. Personne n'ignore que le sieur Diaby est un riche commerçant qui n'hésite pas à secourir les pauvres chaque fois que l'occasion se présente. Cependant, un commerçant est un commerçant et c'est d'abord l'argent qui le fait exister. Ainsi, Diaby a décidé de moderniser son commerce en ouvrant un supermarché dans notre bonne ville de

Kita, tout à côté de l'hôtel Le Flamboyant. Ne possédant pas suffisamment d'argent pour réaliser un tel projet, Diaby a eu l'idée de s'associer avec d'autres individus. Il y a un Malien nommé Mody Tall, qui est fonctionnaire à Bamako, mais qui n'a pas pris part activement à la mise en place de la société. Ensuite, Diaby a un confrère commerçant à Abidjan, en Côte d'Ivoire, qui est aussi son ami et à qui il rend souvent visite. Ils font des affaires ensemble. Ce dernier s'appelle Kouadjo. C'est avec grand plaisir que Kouadjo a décidé de s'associer au projet de Diaby. Il a un jeune cousin, qui est aussi son homme de confiance. Ce jeune cousin se nomme Kouassi Kouadjo. Le voilà devant vous.

Sous la conduite de Sosso, l'Ivoirien entra et s'installa à la droite de Diaby. Tous ceux qui étaient présents dans la salle étaient suspendus aux lèvres du commissaire Habib. Chacun d'eux paraissait enfermé dans sa coquille, comme si les autres n'existaient pas.

– C'est donc lui le cousin Kouassi Kouadjo, continua l'orateur. Il fut envoyé pour aider Diaby à étudier la réalisation du projet commun, étant entendu que Diaby demeure l'associé principal. Le problème est un problème de financement. Où trouver les cent soixante-deux millions de francs CFA nécessaires au démarrage du supermarché ? Aucune banque, vu la situation économique et financière actuelle, ne prendrait de risque. Alors comment faire si on ne veut pas enterrer le projet ? C'est l'autre commerçant, l'Ivoirien Kouadjo, qui en détenait la solution. C'est pourquoi il a envoyé son jeune cousin pour la proposer à Diaby.

“Mais qui est ce jeune Kouassi Kouadjo ? Né à Agboville, Kouassi a fait de brèves études à cause de la pauvreté dans laquelle vivait et vit encore sa famille. Très tôt, il a été obligé de subvenir à ses besoins. La vie a été une dure épreuve dont il n'a retenu que cette leçon : vivre honnêtement ou malhonnêtement, cela n'a aucune importance, l'essentiel est de vivre. Comme des milliers de jeunes dans sa situation, il s'est donc débarrassé de tout scrupule.

“En Côte d'Ivoire, comme dans la plupart des sociétés noires africaines, l'irrationnel occupe une place importante dans la vie des hommes. Ainsi, les marabouts et féticheurs ont réussi à inculquer aux habitants qu'il est possible, grâce à des pratiques magiques, d'influer sur le cours du destin. Pour guérir d'une maladie, être riche, vaincre un concurrent, séduire un homme ou une femme, être élu député ou président de la République, il suffit d'offrir un sacrifice aux esprits, de porter une amulette ou de se laver avec une eau magique. Et le sacrifice réputé le plus efficace est celui d'organes humains. C'est ainsi qu'est né un nouveau métier, celui des pilleurs de tombes, qui passent leur temps à dévaliser les sépultures pour dépouiller les corps de leurs organes. Notre cousin Kouassi Kouadjo est un de ces pilleurs de

tombes. Il l'a avoué indirectement à Sosso en disant qu'il avait failli se casser la tête par deux fois dans un cimetière où il cherchait de l'argent. Vous imaginez comment.

“Tous les organes humains n'ont pas le même intérêt. Le plus précieux demeure le crâne. Non seulement il est recommandé d'enterrer les restes de certains chefs traditionnels avec des crânes, mais, en outre, le crâne humain est utilisé dans la recherche de diamants, car il est supposé attirer, comme un aimant, les métaux précieux. Enterré dans un sous-sol riche, il en est, paraît-il, retiré rempli de pierres précieuses. Est-ce vrai ou faux, ce n'est pas la question pour les chercheurs de diamants, du moment qu'ils croient dur comme fer aux vertus du crâne. En tout cas, la tête d'homme est une marchandise de très grande valeur. Dès lors, on comprend mieux pourquoi Kouassi Kouadjo a été délégué auprès de Diaby et quelle est la mission qui lui a été assignée. Il est pillier de tombes, mais pas coupeur de têtes, c'est donc en tant que conseiller qu'il se trouve à Kita. Qui a donc été engagé comme coupeur de têtes ? Le voici.”

Sosso, ébloui par le talent et l'assurance de son chef, fit entrer Mamadou Kébé, menotté, et l'installa à la droite de Kouassi. De surprise, Dembélé et Sy ne tenaient plus en place, parce qu'ils ignoraient que l'évadé avait été repris. Habib poursuivit ses explications.

– Mamadou Kébé que voici a été le bourreau des mendiants. C'est un homme connu pour sa cruauté et pour qui la morale ne signifie rien. S'il faut tuer des mendiants sans domicile pour gagner de l'argent, il est prêt à le faire. C'est là qu'intervient un autre individu dont je ne vous ai pas parlé et qui a été le recruteur de Kébé. Ce nouvel acteur, que j'appellerai le cerveau du projet, a conçu un scénario diabolique selon lequel a travaillé Kébé. Puisque les mendiants sont des misérables sans famille, il a pensé qu'il y avait peu de risque de se voir attaqué en justice. Ensuite, il a fait cacher dans la cabane du fou Ngaba les couteaux ayant servi à décapiter les mendiants, de façon à faire croire que le fou était l'auteur de ces crimes. Enfin, pour détourner l'attention des enquêteurs et terroriser les habitants de Kita pour leur faire croire que les criminels étaient des esprits, le cerveau a imaginé de leur jouer un tour démoniaque. Regardez.

Un homme pénétra alors dans la salle, vêtu d'un pantalon et d'un mini boubou de cotonnade rougeâtre, coiffé d'un bonnet, également rougeâtre, qui lui couvrait la tête jusqu'au cou et ne laissait entrevoir que ses yeux, à travers deux petites fentes. En fait c'était un jeune gendarme qui portait cet étrange costume à la demande de Habib.

– Et voici l'esprit des ancêtres que vous avez aperçu, il y a quelques jours, sur la colline Kitakourou. Ce costume se trouvait dans

le sac que nous avons saisi au domicile de Kébé. Ainsi, l'esprit des ancêtres n'était que le Kébé que vous avez devant vous.

Cette révélation provoqua un remous et des murmures dans l'assistance. Même M. le préfet manifesta sa stupéfaction en poussant un oh ! Dembélé avait la bouche si largement ouverte qu'on apercevait le fond de sa gorge. Seul Sy parvenait à garder une certaine maîtrise de ses émotions.

– Attendez, continua Habib. Regardez encore !

Une autre silhouette drapée dans un costume rouge sang et lumineux apparut.

– Et voilà de nouveau l'esprit des ancêtres, expliqua Habib. C'est ainsi vêtu qu'il a terrorisé un soir le pauvre Gouloufin, dont le cœur a cédé ; ensuite, il a rendu visite à Fadiala Dembélé avant de réapparaître sur Kitakourou. À l'intérieur du costume, il y a un porte-voix, des ampoules branchées sur une petite batterie suspendue à la ceinture de l'esprit qui n'était que Kébé.

De nouveau, des murmures d'indignation et d'étonnement parcoururent l'assistance. Le jeune gendarme qui jouait le rôle de l'esprit quitta la salle à reculons.

– Donc, poursuivit Habib, Kébé a été un excellent élève du cerveau, dont il a appliqué les conseils à la lettre.

“Je suis sûr que vous vous posez tous la question de savoir ce que Kébé a fait des têtes qu'il a coupées. Je vous réponds qu'il les a données à Kouassi Kouadjo après leur avoir fait subir un traitement contre la putréfaction. Kouassi devait les emporter en Côte d'Ivoire, où elles auraient été vendues à des chercheurs de diamants et à de riches familles en deuil, pour financer le supermarché. Je vais devoir vous choquer maintenant, mais je n'ai pas d'autre solution pour étayer ma thèse que de vous montrer les têtes coupées.”

Sosso plaça le sac de voyage de Kouassi devant Habib qui l'ouvrit et en tira un sac en plastique transparent à travers lequel on distinguait nettement les têtes. La salle explosa d'indignation à la vue de l'horrible spectacle. Le préfet, devant qui la marchandise macabre était posée, détourna les yeux.

– Excusez-moi, dit Habib en remettant le paquet à sa place, mais je n'avais pas d'autre solution. Ce sont donc ces crânes que le jeune Ivoirien allait emporter en Côte d'Ivoire quand il a été arrêté. Je suis sûr que le souhait des criminels était de collecter le maximum de têtes pour en tirer le maximum d'argent. Voyez ce sachet que nous avons saisi dans le champ de Kébé. Il contient la même poudre verte dont il s'est servi pour empêcher la putréfaction des têtes. Le docteur a confirmé l'usage qui est fait de la poudre. C'est bien la preuve que Kébé aurait continué à décapiter.

“L'autre question, essentielle, est de savoir qui est le cerveau.

Monsieur le préfet, chers collègues, messieurs les journalistes, le cerveau de cette entreprise macabre n'est pas un esprit méchant, mais un être humain en chair et en os et qui est ici, dans cette salle, parmi nous. Il s'appelle en réalité Ibrahima Sy et il est lieutenant et commissaire adjoint de la police de Kita. Sy, lève-toi !”

Il n'y eut plus que des “quoi !”, “non !”, “impossible !”, “Sy ?”, des sifflets, des “salaud !”, dans un grand brouhaha. L'adjudant Diallo, qui détestait son chef, n'hésita pas à lui donner un coup de poing dans le dos et à lui cracher dessus.

– Allons, allons, messieurs, intervint Habib, je comprends votre réaction, mais je vous demande de garder votre sang-froid, car j'ai encore des choses à vous expliquer. Je dis donc que Sy est le cerveau des coupeurs de têtes et je vais vous en donner les preuves. D'abord, il est un des associés de Diaby. Le Mody Tall, le prétendu associé de Diaby, dont il a été question est en réalité son cousin maternel. D'après l'enquête menée par la Brigade criminelle à Bamako, le lieutenant Sy a demandé à son cousin de lui communiquer certaines de ses pièces d'identité, dont il s'est servi dans l'établissement de la convention officielle entre lui et Diaby. Il a agi ainsi pour ne pas être reconnu. Ensuite, c'est lui qui a contacté Mamadou Kébé, dont il connaît la personnalité, pour lui proposer cette collaboration. C'est encore Sy qui a fait échapper Kébé de sa cellule d'arrêt du commissariat. Pour cela, il a assommé le sergent Kanouté qui était de garde et a brisé la serrure pour libérer son complice. Quand l'agent Kanouté explique comment il a été assommé, il dit : ‘J'ai entendu un bruit du côté des cellules, j'ai voulu tourner la tête, mais j'ai aussitôt reçu un violent coup sur la tête et je suis tombé évanoui.’ Le bruit provenant de la cellule de garde – dont Kébé est supposé avoir brisé l'entrée – et le coup reçu par Kanouté ont donc été simultanés. Or la cellule de garde est éloignée du lieu où se tenait Kanouté et il était impossible pour Kébé d'accomplir les deux gestes à la fois. Il s'agissait en réalité d'une mise en scène imaginée par Sy, qui a fait semblant de s'en aller après avoir dit au revoir au jeune agent, puis l'a assommé aussitôt.

“En outre, quand nous avons repris Kébé dans son champ, il avait de quoi survivre, surtout un gros bidon d'eau qu'il n'aurait pas pu trimballer. C'est Sy qui l'a aidé à fuir Kita. Sy, tu es sans doute un calculateur, mais tu n'es pas infallible. Ainsi, tu as commis l'erreur de téléphoner à Kébé alors qu'il se cachait dans son champ. Voilà son téléphone et la preuve de ton appel, ton numéro de téléphone.

“C'est également le lieutenant Sy qui a guidé Kouassi Kouadjo. Il lui a ordonné de quitter Kita hier, quand il a craint que nous ne lui mettions la main dessus. Malheureusement pour lui, il l'a fait au moment où le jeune Ivoirien se trouvait en compagnie de mon adjoint,

le capitaine Sosso Traoré. Voici le téléphone de Kouassi Kouadjo et la preuve de l'appel de Sy.

“Ce que je ne te pardonnerai jamais, Sy, c’est d’avoir tenté de tuer Sosso en faisant saboter son véhicule. N’eût été la chance, Sosso serait tombé dans la rivière Tèrènakoni et aurait survécu difficilement. Tu as agi ainsi en pensant pouvoir mettre fin à notre enquête qui progressait dangereusement pour toi.

“Tu as tenté également de faire porter la responsabilité des crimes sur le fou Ngaba en insistant pour qu’il soit considéré comme un suspect. Malheureusement pour toi, tu as trop insisté et tu as fini par éveiller nos soupçons. Tu n’aurais donc pas hésité à faire accuser un pauvre homme qui ne possède plus ses esprits.

“Tu as des complices non encore identifiés – ceux dont tu t’es servi pour réaliser tes basses œuvres –, mais tu seras obligé de les dénoncer.

“Maintenant, lève les mains et ne fais pas un seul geste, Sy ! Diallo, retire-lui son arme.”

Diallo exultait. Il fouilla Sy de la tête aux pieds, s’empara de son revolver et le donna à Habib qui ordonna : “Maintenant, menottez-le.” Ce fut Sosso qui exécuta cet ordre. Dembélé écrasa furtivement les larmes qui coulaient sur ses joues, tandis que le préfet reniflait sans arrêt. La consternation se lisait sur les visages. Les journalistes étaient devenus comme fous. Ils flashaient le public et les accusés sous tous les angles, tendaient le micro dans tous les sens pour ne rien perdre de ce scoop inimaginable.

– À présent, dit Habib, je vous convie à réfléchir à cette manœuvre machiavélique dont les acteurs sont devant vous. En venant à Kita, j’étais heureux d’essayer d’atténuer l’angoisse des Kitankés, qui sont des parents. Je suis né dans cette ville, qui n’était pas aussi vaste ni aussi peuplée. Son changement me navre, mais je ne l’en aime pas moins, car mes racines sont ici. L’image que je gardais de cette ville est celle de la solidarité et de la paix sociale. Malheureusement, cette enquête m’a ouvert les yeux sur une autre réalité. Kita n’est plus la ville qui est au plus profond de mon être. Ici aussi, la mondialisation est à l’œuvre. Et qui dit mondialisation dit argent-roi. À Kita aussi, le chef de village est devenu l’argent. Diaby est un notable honoré, mais pour s’enrichir, il n’a pas hésité à s’acoquiner avec des criminels. Vous avez sans doute entendu parler d’un cinquième corps décapité. Eh bien, je vous dis que c’est faux, qu’aucun autre mendiant n’a été décapité vivant. Cette prétendue victime est un mendiant mort dont le corps a été confié à Diaby, qui s’est engagé à assurer ses funérailles. Sy, qui est informé de tout, a sauté sur l’occasion pour faire couper la tête du mort et placer le tronc sous le kapokier. Ainsi pensait-il nous faire renoncer à notre enquête

en nous persuadant qu'il y avait plusieurs coupeurs de têtes. En même temps, il aurait fait douter les Kitankés de notre compétence et créé un malaise général pour nous contraindre à abandonner l'enquête sous les pressions. Heureusement, le docteur Cissé a confirmé nos soupçons. Bien sûr, cette tête aussi était destinée à être envoyée en Côte d'Ivoire.

“Les mythes et les coutumes qui ont façonné des générations ne sont pas non plus à l'abri de la mondialisation. L'esprit des ancêtres, qui conditionne tous les actes d'une génération de Kitankés, a été détourné par les criminels uniquement pour s'enrichir. Y a-t-il pire sacrilège pour un Kitanké qu'un natif de Kita se présente comme l'esprit des ancêtres ? Pourtant, Kébé l'a fait, sur les conseils de Sy.

“C'est vous dire donc qu'il ne faut plus rêver. Notre vieux monde s'en va, le nouveau que véhicule la mondialisation est en train de s'installer.

“Je vous ai conviés à cette rencontre, parce que j'ai besoin de votre concours. Les présumés coupables devant être jugés par la cour d'assises, je suis obligé de les conduire à Bamako. Pour le moment, ils sont cinq, parce que la justice ivoirienne extradera sans doute le commerçant Kouadjo. En mon absence, les rumeurs iront bon train. On croira difficilement que le notable Diaby a trempé dans cette affaire, que ce sont des êtres humains qui l'ont manigancée. Puisque je ne serai pas là pour me défendre, je ne peux compter que sur vous pour apporter un peu de lumière à nos parents de Kita pour qu'ils commencent à se réveiller, du moins ceux de l'ancienne génération, car je suis convaincu que les jeunes vivent dans un autre monde.

“Monsieur le préfet, chers confrères, je vous remercie sincèrement de votre attention et de l'aide que j'attends de vous et que je suis sûr de recevoir. Sur ce, mon adjoint Sosso, sans qui le commissaire Habib n'est plus le commissaire Habib, et moi, nous allons devoir vous quitter et prendre la route de Bamako. Merci infiniment.”

Le spectacle était terminé. La salle applaudit à tout rompre. On entendait des hourras, des bravos, des “vive le commissaire Habib”. Sosso osa même tapoter l'épaule de son chef pour le féliciter et montrer qu'il était très fier de lui. Il se hâta de faire sortir Sy, Kébé, Kouassi et Diaby pour les embarquer à bord de deux jeeps de la gendarmerie.

Habib serra la main du préfet, qui le félicita chaleureusement et lui promit de s'investir dans l'information de la population. En revanche, Dembélé demeurait assis, la tête baissée. Habib se pencha vers lui.

– Dembélé, excuse-moi, je n'avais pas le choix. Je comprends ta douleur, mais Sy te causait plus de tort que de bien. C'est sa faute si tu te sens mal à l'aise, car pour lui la morale n'existe pas. Il s'employait à

tout faire pour te cacher la vérité. Je suis sûr que sans lui, les choses marcheront mieux à la police de Kita. Pour moi, tu n'es responsable d'aucune des insuffisances que j'ai remarquées. N'hésite pas, quand je peux t'être utile, fais-moi signe, et c'est avec grand plaisir que je te donnerai un coup de main. Allons, ressaisis-toi, car la presse est présente.

Dembélé s'empressa de s'enfermer dans son bureau. Habib quitta la salle de réunion et se trouva entouré par les policiers et les gendarmes, dont beaucoup essayaient de le toucher ou de lui prendre la main. Sosso, qui s'entretenait avec l'adjudant Diallo, dut voler à son secours pour lui permettre de s'installer dans le 4 × 4 devant précéder le convoi. Or, pendant que l'adjoint frayait le chemin pour son chef, qui voilà ? Kadia-grande-gueule ! Elle reconnut Sosso et se dirigea vers lui, sa bassine de fruits sur la tête.

– Mon fils, dit-elle, je te reconnais. Tu te souviens de moi ? Je suis ta mère Kadia.

– Oui, mère Kadia, je me souviens de toi, répondit Sosso.

– Tu vois, j'ai été obligée d'aller chercher encore des bananes, parce qu'ils avaient tout acheté. Dis-moi, est-ce que le chat a été correct ?

– Très correct, mère.

– Je te l'ai dit, mon fils, Kadia ne ment jamais. Alors si le chat a des soucis, n'hésite pas à venir voir ta mère Kadia.

– Entendu, mère Kadia.

La femme continua son chemin.

Les deux policiers prirent place à bord de leur véhicule sous les applaudissements, puis le convoi s'ébranla.

– Chef, votre tante ? s'inquiéta Sosso.

– Rassure-toi, je suis allé lui dire au revoir, hier. Mais toi, quelle est cette histoire de chat dont te parle Kadia ?

– Chef, c'est un grand, un très grand secret, dit Sosso en souriant.

– Bon, tant pis pour toi. J'espère que tu n'es pas entré dans des histoires de marabout, se moqua Habib.

Ils se mirent à rire. À la sortie de Kita, Sosso dit :

– Chef, je vais vous faire un aveu. Après vous avoir entendu tout à l'heure, au commissariat, je suis convaincu maintenant que les Malinkés sont plus intelligents que les Bambaras.

– Ouf ! Enfin, la vérité éclate au grand jour ! Rassure-toi, mon pauvre petit, puisque tu as mangé de nos plats et respiré notre air magique durant quatre jours, tu es devenu un peu plus intelligent. Alors viens souvent à Kita si tu veux être aussi intelligent qu'un Malinké.

De nouveau, ils s'esclaffèrent.

DU MÊME AUTEUR

Romans policiers

L'Assassin du Banconi, suivi de *L'Honneur des Kéïta*, Gallimard, "Série noire", 2002

L'Empreinte du renard, Fayard, 2006 (Points, 2007)

La Malédiction du lamantin, Fayard, 2009 (Points, 2010)

Meurtre à Tombouctou, Métailié, 2014 (Points, 2015)

Littérature

Une aube incertaine, Présence africaine, 1985

Fils du chaos, L'Harmattan, 1986

Khasso, Éd. théâtrales, 2005

Les Orphelins d'Allah, Le Bruit des autres, 2009

Jeunesse

Le Caïman, le chasseur et le lièvre, Alyssa, 2001

Essais

Mali, ils ont assassiné l'espoir : réflexion sur le drame d'un peuple, L'Harmattan, 1990 ; 1991

Sur les petites routes de la démocratie : l'expérience d'un village malien, Écosociété, 2005

L'Afrique noire est-elle maudite ?, Fayard, 2010